89 67

Pack. XLVII-9 b

# LES RUDIMENS
## DE
# L'HISTOIRE.

587028

# LES RUDIMENS

DE

# L'HISTOIRE,

OU

## IDÉE GÉNÉRALE ET PRÉCISE

DES PEUPLES LES PLUS CÉLÈBRES, TANT ANCIENS, QUE MODERNES,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A LEUR HISTOIRE;

Suivis d'une courte NOTICE des meilleurs livres, où l'on doit l'étudier dans tous ses détails.

Par LOUIS DOMAIRON,

Ancien Professeur des Belles-Lettres à l'Ecole Militaire de Paris.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN IX. — 1801.

# LES RUDIMENS DE L'HISTOIRE.

## SUITE DES PEUPLES MODERNES ET DE LA FRANCE.

LOUIS XIII, surnommé *le Juste*, fils aîné de Henri IV, n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le trône de son père. Le duc d'Epernon se hâta d'aller au parlement, pour faire nommer régente la reine mère, Marie de Médicis. Il s'assit sur le banc des pairs, d'un air hautain et menaçant: *Elle est encore dans le fourreau*, dit-il, en portant la main à la garde de son épée: *mais il faudra qu'elle en sorte, si l'on n'accorde pas dans l'instant à la reine mère,* An de J. C. 1610.

*un titre qui lui est dû, selon les loix de la nature et de la justice.* La reine mère fut en effet déclarée, par un arrêt du parlement, régente du royaume. Elle réunit la tutelle à la régence.

Bientôt le système politique fut entièrement changé. On rechercha l'alliance de la cour d'Espagne, au grand regret des protestans, et l'on rompit le traité fait avec le duc de Savoie, qu'on devoit aider à s'emparer du Milanès. Sulli, qui s'y étoit hautement opposé, fut congédié; ce ministre, qui en dix ans avoit payé deux cent millions de dettes sur trente-cinq millions de revenu, et en avoit amassé trente, qui se trouvèrent à la bastille, quand il partit.

La reine mère se laissoit maîtriser par le Florentin Concinni, marquis d'Ancre, et par Eléonore Galiguaï, sa femme, qui sacrifioient tout à leur propre fortune. Cette nouvelle forme de gouvernement fit beaucoup de mécontens. Les huguenots reprirent leur esprit de révolte: les intrigues, les factions se formèrent, et ne tardèrent pas à éclater. Le duc de Vendôme et le grand prieur de France, son frère, fils naturels de Henri IV; le jeune duc de Mayenne, les ducs de Longueville, de Guise, de Nevers, et plusieurs autres seigneurs, ayant à leur tête le prince de Condé, qui

oit revenu à la cour, et le duc de Bouil-
n, le principal chef de cette cabale,
retirèrent et se disposèrent à prendre
s armes. Un parti si redoutable effraya
régente. Il se fit à Sainte-Menehould
traité, par lequel on accorda aux mé-
ntens tout ce qu'ils voulurent.

Marie de Médicis avoit promis, par
traité, d'assembler les états-généraux.
près que le roi eut été déclaré majeur,
se tinrent à Paris, mais sans effet. Plu-
eurs objets y furent présentés; et tous fu-
nt contredits, suivant les intérêts diffé-
rens des trois ordres. On vit dans ce
ème temps, le premier monument qui
été érigé dans Paris à la mémoire des
is de France : ce fut la statue équestre
Henri *le Grand*, envoyée par Come
Médicis II, grand duc de Toscane.

Cependant le prince de Condé, vive-
ent piqué de n'avoir pas le principal
édit, se retira de nouveau, sous pré-
xte de l'inexécution du traité de Sainte-
enehould, et publia contre le gouverne-
ent un manifeste, où le marquis d'An-
e, devenu maréchal de France, ne fut
s ménagé. Le roi rendit une déclaration,
our le priver; ainsi que ses adhérans,
tous biens et honneurs, comme cri-
inels de lèze-majesté. Mais, malgré
s inquiétudes que pouvoient lui donner

les rebelles, il ne laissa pas d'aller à Bordeaux avec sa mère, pour recevoir Anne d'Autriche, infante d'Espagne, qu'il épousa. La paix se fit entre la reine et Condé, qui s'étoit lié aux huguenots, quoiqu'il ne les aimât point. Ce prince étant revenu à la cour, la reine, par le conseil du maréchal d'Ancre, le fit arrêter et conduire à la bastille, puis à Vincennes, où sa vertueuse femme s'enferma avec lui. Plusieurs ministres, qui désaprouvèrent cette injuste mesure, furent disgraciés; et Richelieu, évêque de Luçon, créature du maréchal d'Ancre, fut nommé secrétaire d'état

A la première nouvelle de l'emprisonnement de Condé, les princes, et plusieurs seigneurs reprirent les armes. La reine, de son côté, mit sur pied trois armées, qui eurent quelques succès contre les rebelles. Mais le jeune de Luynes persuada à Louis XIII, dont il avoit gagné toute la confiance, qu'il étoit temps de se tirer de la tutelle de sa mère, et lui conseilla de se défaire de celui qui, depuis plusieurs années, la gouvernoit. Le roi ordonna en effet qu'on arrêtât le maréchal d'Ancre, et qu'on le tuât, en cas de résistance; ce qui fut exécuté sur le pont du Louvre. Sa femme eut la tête tranchée, par arrêt du par-

lement. Aussitôt la guerre civile cessa : la reine mère fut reléguée à Blois, et l'évêque de Luçon exilé.

Le crédit de Luynes croissant de jour en jour, excita un mécontentement général. Le duc d'Epernon quitta la cour, et aida la reine mère à se sauver de Blois. Ils se retirèrent à Angoulême, où ils conspirèrent, et levèrent des troupes. Ce signal de guerre fut suivi d'un accommodement, conseillé à la reine par Richelieu, que le duc de Luynes avoit rappellé pour cet objet. Il y eut une entrevue entre le roi et sa mère, à laquelle on donna le gouvernement d'Anjou. Le crime du duc d'Epernon resta impuni. Luynes fit sortir de sa prison le prince de Condé, qui ne fut plus rebelle.

Mais bientôt la reine mère, se plaignant de l'inexécution du traité d'Angoulême, déclara de nouveau la guerre. Elle tenoit sa cour à Angers ; et les mécontens s'y rendirent de toutes parts. Ce feu, si promptement allumé, fut presqu'aussitôt éteint. Il se fit entre la mère et le fils un second accommodement, qui fut encore l'ouvrage de l'évêque de Luçon, à qui le duc de Luynes promit un chapeau de cardinal. Ainsi Richelieu, qui avoit commence sa fortune par celui

qui avoit gouverné la reine, l'avançoit rapidement par le favori du roi.

Sur ces entrefaites, Louis XIII rendit un édit pour la réunion du Béarn à la couronne, et pour la restitution des biens ecclésiastiques que les huguenots possédoient depuis près de soixante ans. Ceux-ci, dont les chefs étoient le duc de Rohan, et le duc de Soubise son frère, n'avoient cessé de cabaler sourdement : ils firent éclater leurs murmures, et tinrent des assemblées séditieuses à la Rochelle. Toujours entêtés de leur projet de changer la France en république; s'imaginant, dans leur folle présomption, en être déjà les seuls maîtres absolus, ils la divisèrent en huit cercles, dont ils devoient donner le gouvernement à des seigneurs de leur parti.

Le duc de Luynes fut fait connétable; le duc de Lesdiguières, maréchal général des camps et armées; et la guerre contre les huguenots fut résolue. Le roi leur enleva par surprise Saumur, une de leur plus fortes places de sûreté, et força Saint-Angeli à capituler. Mais il fut obligé de lever le siége de Montauban, défendu par le marquis de la Force. Lesdiguières s'y exposa aux plus grands périls : il succéda, dans la charge de

connétable, à Luynes, qui quelques mois après, fut attaqué d'une fièvre dont il mourut. Louis XIII fit ensuite en Poitou et en Saintonge diverses expéditions, où il se montra aussi vaillant que Henri IV. En Poitou, on le vit passer à la tête de ses gardes dans l'île de Rhé, d'où il chassa Soubise, après avoir défait les troupes qui défendoient ce poste. En Saintonge, il assiégea Royan, et alla trois ou quatre fois reconnoître la place, avec un danger évident de perdre la vie. Le duc de Guise battit presqu'en même temps sur mer les Rochellois. Louis faisoit le siége de Montpellier, lorsqu'on ouvrit les négociations pour la paix. Elle fut conclue; et l'édit de Nantes fut confirmé.

Peu de temps après, Richelieu, devenu cardinal, fut nommé ministre à la sollicitation de la reine mère. L'abaissement de la trop puissante maison d'Autriche, et la destruction de l'hérésie, dangereuse et redoutable ennemie du trône, furent les deux principaux objets de sa politique. Le roi d'Espagne, voulant s'assurer un passage en Italie, avoit enlevé la Valteline aux Grisons. Tout ce qu'avoit pu obtenir Louis XIII, étoit que le pape mît en séquestre les places de cette petite province. Richelieu en-

gagea le roi à envoyer une armée en Italie sous le commandement du marquis de Cœuvres; et la Valteline, délivrée par les armes françaises, fut restituée à ses véritables maîtres.

Avant la fin de cette guerre, les huguenots, toujours mécontens, toujours portés à la révolte, avoient repris les armes. Leur prétexte ordinaire étoit l'inexécution des traités. Ils étoient devenus si puissans, que la flotte des Rochellois étoit plus considérable que toute la marine du royaume. On fut obligé d'employer des vaisseaux étrangers pour les combattre. Le duc de Montmorenci les défit, et les chassa de l'île de Rhé, dont ils s'étoient rendus les maîtres. La paix néanmoins se fit aux mêmes conditions qu'auparavant.

Les factions n'étoient point étouffées à la cour. Les princes et les grands seigneurs mirent la division entre le roi et Gaston, duc d'Orléans, son frère unique. On conspira contre la vie du cardinal. Mais le complot fut découvert; et les coupables furent punis, ou obligés de prendre la fuite. Chalais, maître de la garde-robe, fut décapité; le maréchal d'Ornano, confident de Gaston, mourut dans la prison de Vincennes; madame de Chevreuse, favorite de la reine se

sauva en Lorraine : les Vendômes furent arrêtés ; et le comte de Soissons se retira à Rome. Richelieu obtint pour la sûreté de sa personne une compagnie des gardes-du-corps. Il fut crée surintendant-général de la navigation et du commerce de France, tandis que la charge d'amiral et celle de connétable furent supprimées. Ainsi les cabales contribuèrent à la grande élévation du ministre, dont le pouvoir fut encore augmenté dans une assemblée de notables, qui lui accorda tout ce qu'il voulut.

Le duc de Buckingham gouvernoit alors l'Angleterre sous Charles I, qui avoit épousé Henriette de France, sœur du roi, à condition que cette princesse et sa maison auroient le libre exercice de la religion catholique. Le ministre, anglais, jaloux de la gloire de Richelieu, excita les Rochellois à une nouvelle révolte, et engagea son maître à les secourir. La flotte française, qui aborda à l'île de Rhé, fut battue et dispersée par le marquis de Thoiras. Le cardinal entreprit aussitôt le siége de la Rochelle, le plus fort boulevard du calvinisme. Une digue prodigieuse fut construite dans l'Océan, pour fermer le port aux flottes anglaises. Le roi et le ministre se conduisirent en grands capitaines et en bra-

ves soldats. Louis fut toujours à la batterie de *chef de bois* ou *de baye*, où plus de trois cents boulets passèrent pardessus sa tête. Les Anglais tentèrent vainement pour la seconde fois, de forcer la digue, et se retirèrent. Les Rochellois, après onze mois de la plus vigoureuse résistance ; après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine, se soumirent au roi qui fit son entrée dans la ville. Les fortifications furent démolies, et la religion catholique y fut rétablie.

Ce fut, dit le président *Hénault*, un coup mortel pour le Calvinisme, et l'événement le plus glorieux et le plus utile du ministère du cardinal de Richelieu. Le roi d'Espagne, continue-t-il, les ducs de Savoie et de Lorraine, qui attendoient l'événement de ce siége pour se déclarer, restèrent tranquilles, dès qu'ils en virent le succès. Le cardinal disoit qu'il avoit pris la Rochelle, en dépit de trois rois ; le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, et sur-tout le roi de France. Ce qui rendoit cela vrai de Louis XIII, c'étoient les incertitudes que lui jettoient dans l'esprit les ennemis de ce ministre, jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir.

Sur ces entrefaites, l'empereur, le roi d'Espagne, et le duc de Savoie vouloient

enlever le duché de Mantoue à Charles de Gonzague, duc de Nevers, à qui il appartenoit légitimement, par la mort du dernier duc, son petit-neveu. Le roi étoit son seul appui : Richelieu le décida à partir pour aller le secourir. Louis vola en Italie, força en personne les trois barricades du Pas-de-Suze, obligea le duc de Savoie à lui remettre cette ville, et fit lever le siége de Casal aux Espagnols.

Cependant la guerre civile continuoit en Languedoc, par l'opiniâtre fermeté du duc de Rohan, le chef et l'ame du parti protestant. Le roi revint en France, poursuivit les huguenots, et marcha vers la ville de Privas qui fut saccagée. Alais capitula; le cardinal entra dans Montauban; et néanmoins une paix avantageuse fut encore accordée aux calvinistes.

Le duc de Savoie n'ayant rien exécuté du traité de Suze, le cardinal, qui venoit d'être fait principal ministre, porta lui-même la guerre en Italie, et ravitailla Casal. Les maréchaux de Créqui et de Schomberg y firent des conquêtes. Jules Mazarin vint alors en France, pour traiter de la part du prince savoyard. La négociation fut infructeuse; et le roi s'empara de toute la Savoie, tandis que Montmorenci battoit le général Doria. Mais les Impériaux, profitant de l'ab-

sence du roi, qu'une maladie avoit forcé de revenir à Lyon, surprirent et pillèrent Mantoue, dans le même-temps que les Français se rendoient maîtres de Saluces. Une suspension d'armes fut ménagée par Mazarin entre la France et l'Espagne. Elle fut bientôt suivie d'un traité de paix, par lequel le duc de Mantoue fut maintenu dans son duché.

Le séjour du roi à Lyon, où étoient les deux reines, pensa être bien funeste au cardinal. Il s'y forma en son absence, une puissante cabale contre lui : à son retour d'Italie, il devoit être disgracié ; le roi l'avoit promis à sa mère. Mais Richelieu vit le roi ; et il triompha. *Continuez à me servir, comme vous avez fait,* lui dit Louis; *et je vous maintiendrai contre toutes les intrigues de vos ennemis.* Le jour de cet événement fut appellé *la journée des dupes.* Les Marillac, qui avoient été les principaux auteurs de ce complot, furent immolés à la vengeance du ministre. L'un garde-des-sceaux, fut emprisonné : l'autre, maréchal de France, accusé de concussion, fut arrêté en Piémont. On instruisit son procès qui dura deux ans ; et il perdit la tête sur un échafaud. Sa mémoire fut ensuite réhabilitée.

Richelieu venoit de terminer la guerre

en Italie par des traités avantageux. Il poursuivit l'exécution de son grand projet contre la maison d'Autriche. Louis s'unit avec le fameux Gustave Adolphe, roi de Suède, pour favoriser la ligue protestante d'Allemagne. Il fut convenu de porter la guerre dans le sein de l'Empire. Gustave fournit les troupes, et le roi l'argent. Cette conduite d'un ministre, qui, après avoir écrasé l'hérésie dans le royaume, lui prêtoit des secours au dehors, dut trouver bien des censeurs, sur-tout parmi les catholiques. Mais les bons politiques ne purent la désapprouver. Richelieu s'étoit décidé par la raison d'état : en recherchant la gloire de la France, il vouloit établir la balance de l'Europe.

Cependant les ennemis du cardinal avoient encore excité de grands mouvemens à la cour. La reine mère, son ennemie irréconciliable, s'étoit retirée à Bruxelles, et le frère du roi, chez le duc de Lorraine, dont il épousa secrètement la sœur, et par le secours duquel il se disposoit à la guerre civile. Le roi punit d'abord, par l'emprisonnement ou par l'exil, ceux qui avoient eu part à cette révolte. Il saisit ensuite quelques-unes des meilleures places du duc de Lor-

raine, qu'il força, par deux traités, d'abandonner Gaston.

Le frère du roi n'ayant d'autres ressources que quelques troupes étrangères, se réfugia en Languedoc. Le duc de Montmorenci, gouverneur de cette province, vouloit être connétable. L'ambition l'entraîna malheureusement à embrasser le parti de Gaston. Ce seigneur, l'un des plus braves et des plus aimables de son temps, fut pris dans le combat de Castelnaudarry, qui termina cette guerre. Le roi pardonna à son frère. Mais il ne voulut point, quoiqu'on ait cru qu'il l'eût promise, accorder la grace de Montmorenci, qui fut décapité à Toulouse.

Gaston, plein de ressentiment de la mort du maréchal, quitta de nouveau la France, et se retira en Flandre, auprès de la reine sa mère. Quelques évêques de Languedoc, qui avoient été les complices de sa révolte, furent jugés par deux commissaires du pape; et deux furent déposés. Le duc de Lorraine, zélé pour la maison d'Autriche, et lié secrètement avec Gaston, éludoit toujours la promesse qu'il avoit faite de rendre hommage du duché de Bar. Le roi réunit ce duché à la couronne, et prit Nanci. Il devoit, par un traité con-

clu avec le duc lorrain, garder cette ville, jusqu'à ce que celui-ci lui eût remis entre les mains Marguerite, sa fille, dont le mariage avec le duc d'Orléans étoit nul, suivant les loix de l'état. Peu de temps après, en effet, il fut cassé par arrêt du parlement, comme ayant été contracté sans le consentement du roi. Mais Richelieu, apprenant que Gaston venoit de traiter avec l'Espagne, songea à le réconcilier avec Louis XIII; et il eut l'adresse d'y réussir par le moyen de Puilaurens, favori du duc d'Orléans.

Ces troubles domestiques, ces intrigues et ces cabales n'avoient point intimidé le fier et courageux ministre. Toujours ferme et inébranlable dans ses projets, bravant la jalousie, la haine et la vengeance des grands; uniquement occupé de l'idée d'accroître l'autorité de son maître dans le royaume, et d'affoiblir les ennemis du dehors, Richelieu n'avoit jamais perdu de vue le grand objet de sa politique. L'alliance entre la France et la Suède avoit été renouvellée; et en conséquence les Suédois, les Anglais, les Hollandais, et quelques princes de l'Empire, avoient aussi renouvellé leur ligue contre la maison d'Autriche. Ainsi Louis XIII, sans rompre ouvertement avec

l'empereur, portoit le ravage dans le sein de l'Allemagne.

Mais bientôt la France s'engagea dans une guerre ouverte. Le roi conclut un traité avec les états-généraux de Hollande, pour s'armer contre l'Espagne, si elle ne leur donnoit pas satisfaction sur les différens griefs dont ils se plaignoient. Ils avoient stipulé dans ce traité, de se partager les Pays-Bas espagnols, après en avoir fait la conquête. Philippe IV, roi d'Espagne, informé de leur dessein, fit surprendre la ville de Trèves, et emmener prisonnier l'électeur, qui s'étoit mis sous la protection de la France. D'un autre côté, les Impériaux s'emparèrent aussi par surprise de Philipsbourg, que les Suédois, après avoir été défaits à Nordlingue, avoient remis entre les mains du roi, dans la crainte de ne pouvoir pas conserver les places qui leur restoient.

Ces deux actes d'hostilité engagèrent la France à déclarer la guerre à l'empereur et à l'Espagne. Ce fut alors que parurent au milieu des camps, deux guerriers revêtus de la pourpre romaine. On vit le cardinal de la Vallette, fils du duc d'Epernon, commander les troupes de France; et le cardinal infant, frère

de Philippe IV, à la tête des troupes espagnoles. Les armes françaises n'eurent aucun succès ni en Flandre, ni en Allemagne. Mais en Italie, le duc de Rohan, que Louis avoit eu la sagesse de rappeller, battit plusieurs fois les Espagnols dans la Valteline. Les finances étant alors épuisées, on eut recours à des édits bursaux; et le roi, dans un lit de justice, en fit enregistrer quarante-deux.

Cette guerre devint plus vive que jamais. Le vicomte de Turenne, élevé au grade de maréchal-de-camp, s'étoit déjà fait connoître. Rohan et la Vallette eurent d'abord quelques avantages. Le prince de Condé mit le siége devant Dôle, parce que Richelieu vouloit faire la conquête de la Franche-Comté. Mais les Espagnols étant entrés dans la Picardie, une partie de l'armée de Condé fut rappellée pour la défense de cette province; et le siége de Dôle fut abandonné. Bientôt les Impériaux pénétrèrent jusques dans la Bourgogne. Richelieu découragé, vouloit quitter le ministère. Le P. Joseph, ce fameux capucin qui avoit toute sa confiance, le rassura. L'épouvante étoit dans Paris : on croyoit déjà voir l'ennemi aux portes. Tous les corps offrirent des secours; le courage de la

nation se ranima ; et les Espagnols furent chassés de la Picardie par le duc d'Orléans, et le comte de Soissons, prince de la branche cadette de la maison de Condé. En ce même temps les Impériaux furent poussés jusqu'aux Rhin par le cardinal de la Vallette, et le duc de Saxe-Weimar, qui s'étoit attaché à la France.

Durant ces premiers revers, un nouveau complot avoit été tramé contre Richelieu. Le duc d'Orléans et le comte de Soissons avoient résolu de le faire poignarder. Les assassins étoient tout prêts : la foiblesse ou la religion de Gaston les empêcha de consommer le crime. Mais craignant que ce projet n'eût été découvert, le duc d'Orléans quitta brusquement la cour ; et le comte de Soissons se retira à Sedan, où le duc de Bouillon lui donna un asile. Le roi, par le conseil de Richelieu, regagna son frère, en lui promettant d'approuver son mariage avec Marguerite de Lorraine.

Les campagnes suivantes furent plus favorables aux armes de Louis, quoique le duc de Rohan fût obligé, faute de subsides, d'évacuer le Valteline. Les Espagnols, et les Lorrains leurs alliés, furent défaits en plusieurs rencontres. Le duc de Weimar fut vaincu par les

Impériaux à Rheinfeld, où le duc de Rohan reçut une blessure mortelle. Mais trois jours après, le général weimarien se vengea bien glorieusement de cet affront: il les battit dans le même lieu à plattes coutures, et fit prisonniers les quatre généraux de l'empereur, dont le plus célèbre, Jean de Vert, fut mené en triomphe à Paris. Un autre prélat guerrier, Sourdis, archevêque de Bordeaux, brûla la flotte espagnole. Mais le prince de Condé échoua au siége de Fontarabie.

Cependant l'épuisement des finances avoit encore obligé le cardinal à recourir à des moyens extraordinaires, pour avoir de l'argent. Une sédition s'éleva, à ce sujet, dans la Normandie: elle fut étouffée par quelques exécutions que l'on fit à Rouen. Six armées françaises furent mises sur pied; et bientôt elles eurent par-tout des succès éclatans. Il est vrai qu'elles furent bien secondées par leurs alliés. Bannier, général des Suédois, défit les Impériaux. L'amiral Tromp, qui commandoit les Hollandais, battit la flotte des Espagnols, après leur avoir pris deux galions chargés d'argent.

Les princes de Savoie, à la mort de leur père, Victor Amédé, s'étoient liés avec l'Espagne, malgré Christine, leur mère,

sœur, de Louis XIII. Le comte d'Harcourt entreprit le siége de Turin, et eut la gloire de s'en emparer. Il étoit alors assiégé dans son camp par le marquis de Léganès, commandant des troupes espagnoles, et manqua entièrement de vivres pendant vingt-deux jours. Le vicomte de Turenne, à peine guéri d'une blessure, acquit un grand honneur à ce siége, par son habileté à faire entrer des convois dans le camp. Les Espagnols furent encore battus sur mer par les Hollandais, et ensuite par le duc de Brézé. Les Français prirent Arras; et cette conquête ne fut pas moins glorieuse que celle de Turin. Trois maréchaux de France, Châtillon, Chaulnes, et la Meilleraie, commandoient à ce siége; et il s'y livra plusieurs grands combats; d'un côté, pour jetter des secours dans la place, et de l'autre, pour l'empêcher.

Cette campagne, la plus heureuse que les Français eussent faite depuis le commencement de cette guerre, finit par deux révolutions, non moins surprenantes que fatales à Philippe IV. La Catalogne entière, se plaignant de ce qu'on violoit ses priviléges, secoua le joug de l'Espagne, et se donna à la France, par les intrigues de Richelieu. Les Portugais tyrannisés par Vasconcellos, mi-

nistre de Philippe, chassèrent sans retour les Espagnols, et replacèrent sur le trône de Portugal la maison de Bragance. Le cardinal avoit aussi jetté les semences de cette révolution. Ainsi l'affoiblissement de la redoutable maison d'Autriche, fut, en grande partie, l'ouvrage de Richelieu.

Mais il semble qu'il étoit de la destinée de Louis XIII, d'avoir à combattre des rebelles jusqu'à la fin de son règne. Le comte de Soissons, et le duc de Bouillon, levèrent l'étendart de la révolte. Le roi fit marcher deux armées; l'une pour empêcher qu'on ne leur envoyât des secours, et l'autre pour les combattre. Il se livra près de la Marfée, village de Champagne, une bataille que les royalistes perdirent, et dont les suites auroient été funestes, si le comte de Soissons n'y eût été tué. Bouillon fit son accommodement avec le roi, et conserva Sedan.

La guerre continuoit avec succès en Allemagne; et Louis XIII, pour retenir plus aisément les Catalans dans son obéissance, entreprit la conquête du Roussillon. Il faisoit le siége de Perpignan dans le même temps que le cardinal étoit dangereusement malade à Tarascon. Celui-

ci découvrit un traité conclu par Gaston et le duc de Bouillon, avec Philippe IV. Ces deux princes excités par Cinqmars, fils du maréchal d'Effiat, et favori de Louis XIII, s'engageoient à ouvrir la France au monarque Espagnol. Le duc d'Orléans demanda grace à son ordinaire, en chargeant et abandonnant ses complices. Bouillon obtint aussi son pardon, en remettant au roi sa principauté de Sedan; et Cinqmars fut décapité à Lyon. L'infortuné de Thou, son confident et son ami, périt du même supplice, pour n'avoir pas révélé le secret de la conspiration.

Quelques mois après, l'état perdit Richelieu, et gagna quatre millions, que ce ministre dépensoit tous les ans pour l'entretien de sa maison : homme étonnant sous tous les rapports, également craint et du monarque et des sujets; occupé, pendant tout son ministère, à dissiper les cabales et les complots de ses ennemis, et conservant néanmoins tout le calme de son ame, pour gouverner le royaume, pour donner le mouvement à toute l'Europe, en un mot, pour former et pour exécuter les projets les plus vastes, les plus compliqués et les plus glorieux. La reine mère, Marie de

Médicis, venoit de terminer ses jours à Cologne, réduite aux plus fâcheuses extrémités.

Le même jour de la mort de Richelieu, Louis XIII fit entrer dans le conseil le cardinal Mazarin, qui, comme je l'ai déjà dit, s'étoit fait connoître à la cour de France par son habileté dans les négociations. Le monarque ne survécut que quelques mois à son ministre. Sous son règne, l'académie française, et l'imprimerie royale furent établies. Fils et père de deux de nos plus grands rois, dit le président *Hénault*, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du siècle de Louis XIV.

Ce règne en effet va nous en offrir de bien éclatantes. Louis XIV, fils aîné de Louis XIII, n'avoit pas encore cinq ans, lorsqu'il lui succéda. La reine mère, Anne d'Autriche, fut déclarée régente du royaume sans restriction, et nomma premier ministre le cardinal Mazarin. An de J. C. 1643.

Peu de temps avant la mort de Richelieu, un traité de paix avoit été conclu entre la France, et les princes de Savoie, qui avoient renoncé à l'alliance d'Espagne. Le nouveau ministre suivit le plan de son prédécesseur; et malgré les murmures de la nation surchargée d'impôts, la guerre entreprise contre la

maison d'Autriche, fut continuée avec vigueur. Le duc d'Enghien, âgé de vingt-un ans, fils du prince de Condé, marcha contre les Espagnols qui assiégeoient Rocroi; leur livra bataille, nonobstant l'avis du maréchal de l'Hôpital, et les tailla en pièces, cinq jours après la mort de Louis XIII. Dans ce sanglant combat furent pour jamais détruites ces vieilles bandes espagnoles, redoutées comme la meilleure infanterie de toute l'Europe. Il prit ensuite la forte place de Thionville, presque dans le même temps que le maréchal de Brézé battit la flotte espagnole, à la vue de Carthagène; que le maréchal de la Mothe remporta plusieurs avantages en Catalogne, et que Turenne mérita, à l'âge de trente-deux ans, au siége de Trin, en Italie, le bâton de maréchal de France.

Les succès qui suivirent ces beaux commencemens, ne furent pas moins glorieux. Mazarin avoit rappellé d'Italie Turenne, pour lui confier les débris de l'armée d'Allemagne, qui avoit été battue à Tutlingen, à cause de la division qui s'y étoit mise, après la mort du Maréchal de Guébriant, entre les Français et les troupes du duc de Saxe-Weimar, leur allié. Le généreux Turenne répara cette armée à ses dépens, et passa le

le Rhin, pour faire lever le siége de Fribourg au brave Merci, qui commandoit les Impériaux. Mais il se trouva trop foible, pour délivrer cette place. Le duc d'Enghien vint à son secours; et ce fut alors que se passèrent les trois fameuses journées de Fribourg. Merci, quoique défait, après avoir perdu neuf mille Bavarois, ne cessa point d'être regardé comme un grand général; et Enghien, ainsi que Turenne, y acquirent la réputation d'être les premiers capitaines de l'Europe. La prise de Spire, de Philipsbourg, de Mayence et de plusieurs autres places, suivit de près cette grande victoire. Du côté de la Flandre, le duc d'Orléans, oncle du roi, fit le siége de Gravelines: la haute noblesse du royaume s'y signala, et la ville fut emportée après quarante-huit jours de tranchée.

Les Impériaux venoient d'être battus par Torstenson, général des Suédois. Turenne voulut profiter de cette défaite, pour s'avancer dans l'Allemagne, et pour arrêter Merci. Mais cédant, après une marche pénible, aux importunités de la cavalerie allemande, qui vouloit prendre des rafraîchissemens, il sépara son armée. C'est la seule faute qu'il ait faite en sa vie. Merci, sans lui donner le temps de rassembler ses quartiers, alla l'atta-

quer, près de la petite ville de Mariendal, et le battit. Enghien, qui commandoit alors l'armée de Champagne, accourut pour le venger; et les deux généraux français gagnèrent la grande bataille de Nordlingue, où Merci fut tué.

Peu de temps après, Turenne seul s'empara de Trèves, et y rétablit l'électeur, à qui l'Espagne rendit la liberté. Le duc d'Orléans fit de nouvelles conquêtes en Flandre. Le vainqueur de Rocroi enleva Dunkerque aux Espagnols, et le maréchal de Brézé les battit sur mer, près d'Orbitello, en Toscane, dans un combat sanglant, où il fut tué, à l'âge de vingt-sept ans. Sur ces entrefaites la Hollande fit la paix avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance des Provinces-Unies.

Les négociations étoient ouvertes, depuis quelques années, pour la paix générale. Toute l'Europe en avoit besoin; et cependant la guerre se continuoit avec le plus vif acharnement. Le duc d'Enghien, devenu prince de Condé par la mort de son père, échoua, faute de secours, au siége de Lerida en Catalogne; Mais bientôt après, il mit le comble à sa gloire et à nos succès, par la victoire de Leus, qu'il remporta sur l'archiduc Léopold. Une foule de grands capitaines,

Rantzau, Harcourt, Gassion, Schomberg, Choiseul-Pralin, etc. rendoient par-tout nos armes redoutables, lors qu'enfin le fameux traité de Westphalie se conclut en 1648. La France acquit la souveraineté sur les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et celle de l'Alsace. La Suède obtint des avantages plus considérables; et la maison d'Autriche perdit une grande partie de sa puissance. Mais l'Espagne refusa de signer ce traité, se flattant sans doute de réparer ses désastres, à la faveur de la guerre civile, dont le royaume étoit menacé.

L'élévation de Mazarin avoit excité la jalousie des grands et la haine du peuple. Le feu couvoit depuis long-temps sous la cendre : quelques édits bursaux servirent à le faire éclater. Le parlement de Paris, en y formant opposition, rendit deux arrêts d'union avec les parlemens et les autres compagnies du royaume. Mazarin fit arrêter le président de Blancmenil et le conseiller Broussel, qui avoient le plus fortement opiné contre l'enregistrement. Aussitôt le peuple se souleva: les chaînes furent tendues dans Paris: on y vit, en moins de deux heures, plus de douze cents barricades; espèces de

remparts, derrière lesquels les bourgeois en sûreté tiroient sur les troupes.

La reine mère fit sortir de prison les deux magistrats. Mais cette condescendance n'étouffa point la révolte. L'abbé de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris son oncle, et depuis cardinal de Retz, animoit les séditieux, appellés *Frondeurs*. Ils avoient à leur tête le duc de Beaufort, surnommé *le roi des Halles*, à cause de ses manières populaires; le prince de Conti; le duc de Bouillon, qui étoit l'ame de ce parti; Turenne, son frère, etc. Le parlement même ne cessoit de fomenter, par des arrêtés, la discorde et la rebellion. Le roi fut forcé de quitter la capitale, que Condé, fidèle à son maître, vint assiéger. Mais on conclut un accommodement, dont aucun des deux partis ne fut satisfait: aussi ne fut-il pas de longue durée.

Bientôt Condé devint rebelle, à force de prétentions. Il se plaignit d'être mal récompensé de ses services, qu'il mettoit à trop haut prix, et s'unit avec le prince de Conti, son frère, et le duc de Longueville, son beau-frère. La reine mère eut l'imprudence de faire arrêter ces trois princes. Chose incompréhensible, si l'on ne savoit pas

combien le peuple est aveugle et changeant dans ses desseins! A la nouvelle de leur détention, des feux de joie furent par-tout allumés; et presqu'aussitôt il se forma une violente faction, pour demander hautement leur liberté. Le parlement ne tarda pas à faire la même réclamation, et lança un arrêt de bannissement contre Mazarin. Le ministre eut la sagesse de se plier aux conjonctures. Il alla lui-même délivrer les trois princes, pour s'en faire un mérite auprès d'eux. Mais en ayant été mal reçu, il crut ne pas devoir braver l'orage, et sortit du royaume, sans rien perdre de son crédit sur l'esprit de la reine.

Le départ du cardinal n'appaisa point les troubles. Condé, que la reine mère cherchoit à rendre suspect aux frondeurs, trop fier et trop impétueux pour ménager aucun des deux partis, se retira brusquement, et se prépara à la guerre. Heureusement Turenne, invité par une lettre du roi, étoit déjà revenu à la cour. Mazarin reparut alors en France, avec sept mille hommes de troupes. Le parlement, toujours obstiné à le poursuivre, mit sa tête à prix, tandis qu'il déclaroit criminel de lèze-majesté, Condé, l'ennemi de ce même ministre. Le duc d'Orléans, que la reine mère avoit gagné,

puis reperdu, toujours flottant entre les deux partis, vouloit que la cour renvoyât Mazarin.

La guerre civile se ralluma avec plus de fureur que jamais. Turenne sauva le jeune roi, qui étoit à Gien, et que Condé avoit dessein d'enlever. Ces deux grands généraux se mesurèrent bientôt après, sous les murs de Paris, au faubourg Saint-Antoine. Condé y fit une habile retraite. Mais il eût été perdu, si les bourgeois de Paris, qui avoient regardé ce combat d'un œil tranquille, ne lui avoient ouvert leurs portes. Ils le firent, à la persuasion de mademoiselle, qui obtint du duc d'Orléans, son père, un ordre pour faire tirer le canon de la bastille sur l'armée royale.

La présence de Condé ne fit qu'accroître l'audace du parlement, et sa haine contre le ministre. Cette compagnie ne craignit point de déclarer le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume, quoique Louis XIV eût atteint l'âge de majorité. Pour rétablir le calme, Mazarin quitta une seconde fois la France. Les factions furent en effet dissipées; et le roi rentra dans la capitale, d'où Condé étoit sorti cinq jours auparavant, pour aller chercher un asile en Espagne. Le duc d'Orléans fut relégué à Blois, où il

finit ses jours; et le coadjuteur, alors cardinal de Retz, fut à Vincennes. Mazarin se hâta de revenir à Paris, et y fut reçu en triomphe.

Durant ces funestes folies de la fronde, les Espagnols s'étoient emparés de Barcelonne, de Casal, de Gravelines et de Dunkerque. Turenne arrêta le cours de leurs conquêtes, et fit lever le siége d'Arras à Condé, qui étoit encore dans leur parti. Ce fut alors que le roi fit sa première campagne au siége de Stenai, dont il se rendit maître, ayant sous lui Fabert, depuis maréchal de France. Les Français reprirent insensiblement tout ce qu'ils avoient perdu. La dernière campagne sur-tout n'offre que des victoires. Turenne et Condé combattirent en plusieurs rencontres l'un contre l'autre. Mais Condé rebelle ne fut pas heureux. Il perdit la fameuse bataille des Dunes, suivie de la prise de Dunkerque, que le roi fit remettre aux Anglais, ainsi qu'en étoit convenu Mazarin dans le traité fait avec Cromwel. Avant l'action, Condé avoit dit au jeune duc de Glocester : *N'avez-vous jamais vu perdre une bataille? hé bien, vous allez le voir.* On dit que ce prince n'avoit pas été le maître de la disposition de ses troupes.

Enfin, nos succès forcèrent l'Espagne

à la paix, qui fut conclue, en 1659, par le cardinal Mazarin, et Don Louis de Haro, dans l'île des Faisans, sur les deux confins des deux royaumes. Le Roussillon et une partie de l'Artois restèrent à la France. L'infante Marie-Thérèse fut promise à Louis XIV, qui l'épousa l'année suivante, et le prince de Condé fut rétabli. Dans le cours de cette guerre, il s'étoit élevé, au sujet d'un livre *sur la grace*, publié par Jansénius, des disputes théologiques, dont j'ai donné ailleurs les détails les plus essentiels.

Peu de temps après que le roi eut épousé l'infante d'Espagne, Mazarin mourut; ministre aussi doux, aussi souple, aussi circonspect, que Richelieu étoit violent, fier et hardi; ayant moins de grandeur et moins d'étendue dans l'esprit, mais plus de finesse et plus de mesure; possédant sur-tout le grand talent de connoître les hommes, et de les employer à propos. Il eut la gloire de consommer l'ouvrage commencé par son prédécesseur, en faisant deux traités si avantageux pour la France; celui de Westphalie, et celui des Pyrénées.

Voici un règne nouveau sous le même monarque. Louis XIV va tout voir par lui-même, donner une attention suivie à toutes les affaires, et tenir de ses

propres mains les rênes du gouvernement. Il déclara ses intentions dans le premier conseil qui se tint après la mort du ministre, défendant expressément de rien faire sans ses ordres. *J'aurai*, dit-il, *d'autres principes dans le gouvernement de mon état, dans la régie de mes finances, et dans les négociations au-dehors, que n'avoit feu M. le cardinal. Vous savez mes volontés : c'est à vous maintenant, messieurs, de les exécuter.*

Les prodigalités et les déprédations de Fouquet, surintendant des finances, fixèrent les premiers regards du roi. Le ministre fut disgracié; et Colbert lui succéda avec la seule qualité de contrôleur général. Louvois fut nommé, dans le même-temps, ministre de la guerre. Ces deux hommes furent, par leur génie, les deux principales causes de la prospérité de ce règne, et du succès des armes françaises : le premier, en ouvrant des sources de richesses; le second, en établissant la plus sévère discipline dans les troupes, et des magasins immenses qui fournirent abondamment à tous les besoins des armées.

Il est peu de monarques, qui aient été plus jaloux de leur propre gloire et de leur autorité, que Louis XIV. En 1655,

le parlement s'étoit assemblé au sujet de quelques édits. Louis XIV en ayant été instruit, s'y rendit en habit de chasse, en bottes, le fouet à la main, fit rompre l'assemblée, et défendit d'en tenir de nouvelles.

Les deux traits suivans vont faire juger à quel point ce monarque vouloit être respecté des autres puissances. Son ambassadeur à Londres fut insulté par l'ambassadeur d'Espagne, qui prétendoit avoir la préséance. Louis XIV demanda à Philippe IV, son beau-père, la réparation de cette offense, le menaçant de reprendre les armes. Le roi d'Espagne envoya aussitôt un ambassadeur extraordinaire, qui déclara au roi, en présence de tous les ministres étrangers, que le roi, son maître, avoit donné ordre à tous ses ambassadeurs et ministres, de ne plus concourir avec ceux de France.

Le duc de Créqui, ambassadeur à Rome, ayant été assiégé dans son hôtel, par les soldats de la garde corse, que quelques-uns de ses laquais avoient insultés, Louis XIV demanda satisfaction au pape Alexandre VII. Sur le refus du pontife, il se saisit d'Avignon, et se prépara à faire marcher une armée en Italie. Alexandre se soumit, et envoya le cardinal de Chigi, son neveu, qui de-

manda pardon au roi. Les Corses furent cassés; et l'on éleva, vis-à-vis leur ancien corps-de-garde, une pyramide, en mémoire de cet événement.

Colbert avoit déjà rétabli les finances. Le roi se vit en état de faire négocier, par son ambassadeur à Londres, la restitution de Dunkerque. Il l'obtint au prix de cinq millions. En peu d'années, les impôts furent diminués, l'agriculture et le commerce encouragés, la compagnie des Indes fondée, des manufactures établies, le canal de Languedoc commencé, et une nouvelle marine créée. En ce même temps, parurent de sages ordonnances concernant la procédure, et l'administration de la justice. Les sciences et les arts furent protégés, et les savans récompensés. Le roi donna des lettres-patentes pour l'établissement de l'académie des inscriptions et belles-lettres, de l'académie de peinture et de sculpture, et de l'académie des sciences. Il répandit même ses bienfaits sur des savans étrangers, entre autres sur le célèbre Vossius, à qui Colbert envoya, par son ordre, une lettre de change, comme *une marque de son estime, et un gage de sa protection.*

Louis XIV étoit passionné pour la gloire des armes. Il brûloit de trouver l'occa-

sion de l'acquérir ; et la mort du roi d'Espagne la lui fournit. La reine Marie-Thérèse, sa fille du premier lit, avoit des droits sur le Brabant, à l'exclusion du nouveau roi Charles II, enfant du second lit. Louis s'empressa de les faire valoir. Il se mit à la tête d'une armée, ayant sous lui Turenne, et prit en une seule campagne toute la Flandre. L'année suivante, Condé le suivit en Franche-Comté ; et la conquête en fut faite en trois semaines. Ces rapides succès alarmèrent toute l'Europe. La Hollande se ligua tout-à-coup avec l'Angleterre et la Suède, en faveur de l'Espagne. Le roi offrit la paix, qui fut signée à Aix-la-Chapelle en 1668. Il rendit la Franche-Comté : mais les conquêtes qu'il avoit faites dans les Pays-Bas lui restèrent.

Ici brillent les plus beaux jours du règne de Louis XIV. Les sciences sont cultivées avec succès, et les arts portés à leur perfection. Des chefs-d'œuvres d'architecture et de sculpture embellissent la capitale. L'art de la guerre est perfectionné par Vauban. Les peuples, heureux dans l'abondance, adorent leur souverain, environné des plus grands capitaines. Nos flottes triomphantes couvrent toutes les mers ; et le pavillon de la France est respecté de toute l'Europe. L'acadé-

mie d'architecture est fondée; et l'on voit s'élever un monument, seul capable d'immortaliser Louis XIV, cet asile ouvert aux guerriers, que leurs blessures ou les infirmités d'un âge avancé, forcent d'abandonner la carrière des armes.

Cependant Louis n'oublioit pas que les Hollandais l'avoient choqué, par la fierté de leur ambassadeur, pendant qu'on négocioit le dernier traité avec l'Espagne. Une médaille injurieuse qu'ils firent frapper, excita son indignation. Résolu de châtier ces hardis et imprudens républicains, il détacha de leur alliance l'Angleterre et la Suède; rassembla près de deux cent mille hommes, pour aller porter la guerre dans le sein de la Hollande même, et y entra, suivi du duc d'Orléans, son frère, de Condé, de Turenne, de Luxembourg, de Vauban et de Louvois. Les Hollandois furent encore attaqués sur mer par les flottes réunies d'Angleterre et de France, que commandoient le duc d'Yorck, et le comte d'Estrées. Celles des Hollandais avoient pour amiral le fameux Rhuiter. Il se livra un des plus furieux combats qu'on eut jamais vus, mais sans aucun succès vraiment décidé. Sur terre, le roi fit en personne, dans l'espace de trois mois, la conquête des trois provinces d'Utrecht, d'Overyssel

et de Gueldres, où l'on comptoit près de cinquante villes où places fortifiées; places qu'on auroit dû démolir, suivant le conseil de Condé et de Turenne, pour ne pas affoiblir l'armée, en y mettant des garnisons. L'empereur, le roi d'Espagne, et la plupart des princes de l'Empire, effrayés à la vue de ce torrent qui menaçoit de tout engloutir, se liguèrent pour en arrêter le cours. Bientôt l'Angleterre fit la paix avec la Hollande; et la France se vit abandonnée à ses propres forces.

Louis XIV, incapable de crainte, ne tarda pas à se remettre en campagne, et s'empara, pour la seconde fois, de la Franche-Comté, que les Espagnols perdirent sans retour. En Allemagne, Turenne tailla en pièces les Impériaux, commandés par le duc de Lorraine; dévasta le Palatinat, et battit ensuite deux fois les ennemis qui avoient pénétré dans l'Alsace. En Flandre, Condé, avec une armée de cinquante mille hommes, humilia près de Sénef le prince d'Orange, statouder des états-généraux, dont l'armée étoit forte de près de quatre-vingt mille.

La guerre continua toujours en Alsace avec vigueur. Turenne y livra aux ennemis un combat des plus sanglans, et les força de repasser le Rhin. Bientôt il

se trouva opposé au célèbre Montecuculli, qui commandoit les Impériaux. Cette dernière campagne fut, suivant le chevalier *Folard*, le chef-d'œuvre de ces deux capitaines. Il n'y en a point, dit-il, de si belle dans l'antiquité : il n'y a que les experts dans le métier, qui puissent en bien juger. Après avoir épuisé pendant deux mois, toutes les ressources que peut fournir l'art de la guerre pour les campemens, les marches et les contremarches, Turenne crut avoir trouvé le moment d'attaquer l'ennemi avec avantage, lorsque ce grand homme, un des plus habiles généraux que l'Europe ait produits, fut emporté par un boulet de canon, le 27 juillet 1675. Quelle perte pour la France ! Quelle désolation pour l'armée!

Dans cet affreux malheur, il s'éleva une contestation, pour le commandement, entre le comte de Lorges, et le marquis de Vaubrun. Lorges l'emporta, et fit une belle retraite, qui, dans cette consternation, parut une victoire. Condé alla prendre le commandement de l'armée, et força Montecuculli à lever le siége d'Haguenau. Ce fut le dernier exploit de ce prince, qui mérita à bien juste titre le surnom de *Grand*. Tourmenté de la goutte, il passa le reste de ses jours dans la retraite

Bientôt après, le roi fit plusieurs conquêtes dans les Pays-Bas; et dans ce même temps, Vivonne et Duquesne battirent la flotte des Espagnols devant Messine. Schomberg, qui avoit confondu leurs projets sur Perpignan, les défit en Catalogne. Duquesne fut encore vainqueur, sur les mers de Sicile, dans deux combats des plus terribles contre Rhuiter, qui y périt. Destrées, en Amérique, s'empara de Cayenne, et abattit la puissance maritime des Hollandais. Par-tout les armes françaises eurent les succès les plus éclatans. Enfin, les trois plus fortes places des Pays-Bas, Valenciennes, Cambrai, et Saint-Omer furent prises. Le prince d'Orange, qui venoit au secours de cette dernière place, fut battu à plates-coutures à Cassel par Monsieur, frère du roi, qui avoit sous lui les maréchaux d'Humières et de Luxembourg.

Ces expéditions glorieuses hâtèrent la conclusion de la paix. Elle fut signée à Nimègue en 1678: le roi qui en dicta les conditions, y fit la loi à ses ennemis. La nation lui donna le surnom de *Grand;* et l'Europe n'a jamais réclamé contre ce titre si justement mérité. C'est au retour de ces conquêtes, que Louis XIV ayant dit à Racine et à Boileau, ses historiographes: *Je suis fâché que vous ne*

*soyez pas venus à cette dernière campagne : vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long ;* Racine lui fit cette réponse délicate et flatteuse : *Votre majesté ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits.*

Cette paix de Nimègue produisit les plus heureux effets dans notre commerce. Les Français ne tardèrent pas à former leurs premiers établissemens dans les Indes Orientales, par la confirmation de l'acquisition qu'ils venoient de faire de Pondichéri. Quant à la marine, Colbert l'avoit rendue si formidable, que Louis XIV ordonna de faire baisser par-tout le pavillon aux vaisseaux espagnols. Il rendit en même temps une ordonnance de la marine, que les Anglais ont regardée comme un chef-d'œuvre, et qu'ils ont copiée.

La Méditerranée fut bientôt délivrée des corsaires qui l'infestoient. Duquesne bombarda deux fois Alger ; et Tourville, le plus grand homme de mer qu'on ait vu en Europe, força cette république à demander la paix. Tunis et Tripoli éprouvèrent le même sort. La superbe Gênes, qui, au mépris de son alliance avec la France, entretenoit des

intelligences avec l'Espagne, et favorisoit même les pirateries des Algériens, fut aussi bombardée; et son doge vint lui-même à Versailles, accompagné de quatre sénateurs, s'humilier aux pieds de Louis. La France venoit alors de perdre Colbert; esprit sage, dit le président *Hénault*, sans avoir les écarts du génie. Le clergé du royaume, dans le cours des grands démêlés qui s'étoient élevés, entre le pape Innocent XI, et le roi, au sujet de la Régale, avoit publié les quatre fameux articles, dont j'ai parlé ailleurs. En ce même temps, le roi avoit porté le dernier coup au calvinisme, par la révocation de l'édit de Nantes, qu'avoit rendu Henri IV dans des circonstances critiques.

Cependant la grande puissance, et peut-être la hauteur de Louis XIV, lui avoient attiré presque autant d'ennemis, qu'il y avoit de souverains en Europe. Le prince d'Orange, quoique guerrier peu habile, étoit le plus dangereux et le plus redoutable par sa profonde politique. Il devint le moteur d'une fameuse ligue, formée contre la France à Ausbourg en 1686, et signée l'année suivante à Venise. L'empereur et la plus grande partie de l'Allemagne, la Hollande, le

roi d'Espagne, le duc de Savoie, et presque tous les princes d'Italie menacèrent d'écraser la France.

Loin d'être effrayé à la vue de tant d'ennemis, Louis XIV voulut avoir la gloire de porter les premiers coups. Il mit trois armées sur pied; la première en Allemagne, commandée par le dauphin; la seconde en Flandre, par Luxembourg, et la troisième en Italie, par Catinat. *Mon fils*, dit-il au dauphin, au moment de son départ, *en vous envoyant commander les armées, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite. Allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi est mort.* Le jeune prince remplit parfaitement l'attente de Louis XIV, et donna les plus belles espérances à la nation, par la prise de Philipsbourg, et de quelques autres places. La gloire qu'il s'acquit dans cette campagne, causa une joie universelle.

Les Anglais n'étoient point entrés dans la ligue d'Ausbourg. Ils s'y trouvèrent engagés par les suites d'une révolution qui se passa chez eux. Jacques II, leur roi, professoit la religion catholique. Ils conspirèrent secrètement, pour le

détrôner. Le prince d'Orange, qui avoit épousé sa fille, se mit à leur tête, et fut reconnu roi d'Angleterre, sous le nom de *Guillaume III.* Le monarque fugitif vint chercher un asile en France. Louis XIV, non content de le lui accorder, lui fournit des secours pour remonter sur le trône de ses pères. Une flotte considérable le conduisit en Irlande. Mais l'année suivante, le roi Jacques perdit la bataille décisive de la Boine, et revint en France.

Une guerre ouverte avoit été alors déclarée entre la France et l'Angleterre. Toute l'Europe étoit donc réunie contre Louis XIV; et Louis XIV faisoit face à toute l'Europe. Mille exploits des plus éclatans remplirent cette guerre. Ce fut un enchaînement de triomphes. Il suffira d'en indiquer les principaux.

Les Français s'étoient déjà emparés du Palatinat: il fut embrasé de nouveau par le conseil de Louvois. Tourville défit, à la hauteur de Dieppe, les flottes réunies d'Angleterre et de la Hollande, et devint sur la mer le fléau des ennemis. Luxembourg battit à plates-coutures le prince de Valdec à Fleurus, et gagna ensuite sur le prince d'Orange les batailles de Steinkerque et de Nervinde. Le roi en personne s'empara de

Mons et de Namur. Catinat défit le duc de Savoie à Staffarde, et peu de temps après, à la Marsaille. Noailles, Lorges, Boufflers, Villeroi, Vendôme, soutinrent parfaitement en Allemagne, en Flandre, dans les Pays-Bas, en Catalogne, la gloire des armes françaises. Au milieu de ces succès, la mort enleva Louvois; homme né avec des talens rares pour la place qu'il occupoit, et que la France comptera toujours au nombre de ses plus grands ministres.

Jacques II, que Louis XIV espéroit encore de rétablir sur son trône d'Angleterre, s'avança vers les côtes de Normandie. On crut avoir des intelligences sûres dans la flotte anglaise, réunie à celle de Hollande. Le roi donna ordre à Tourville d'attaquer les ennemis, avec quarante-quatre vaisseaux seulement, quoiqu'ils en eussent quatre-vingt-huit. Ce fut près de la Hogue. L'amiral et les troupes françaises se couvrirent de gloire dans ce combat inégal, où les alliés firent quelques pertes, et ne gagnèrent que le champ de bataille. Malheureusement l'éloignement de nos ports rendit la retraite impossible. Notre flotte s'étant dispersée sur les côtes de Normandie et de Bretagne, treize de nos vaisseaux furent brûlés par les Anglais.

Cependant Duguai-Trouin, simple armarteur, courut les mers, et ruina le commerce des ennemis. Pointis, chef d'escadre, prit Carthagène avec toutes ses richesses; et Vendôme s'empara de Barcelonne après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. Les peuples avoient besoin de la paix: elle fut négociée et signée à Riwick en 1697. Le roi y montra sa modération aux yeux de toute l'Europe, en sacrifiant ses conquêtes. Dans le cours de cette guerre, il avoit institué l'ordre de Saint-Louis.

Cette paix générale ne fut pas de longue durée. La succession à la couronne d'Espagne, alluma bientôt une des guerres les plus sanglantes, que la France ait eu à soutenir. Charles II, roi d'Espagne, beau-frère de Louis XIV, n'avoit point de postérité. Après avoir consulté les grands de son royaume, des théologiens, et le pape Innocent II, il fit son testament, par lequel il déclaroit héritier de toutes ses couronnes, Philippe, duc d'Anjou, second fils du dauphin, et petit-fils de Louis XIV. A la mort du monarque espagnol, arrivée en 1700, Louis XIV accepta ce testament; et le duc d'Anjou fut proclamé roi d'Espagne à Madrid, sous le nom de *Philippe V*. Le roi lui dit, à son départ: *Mon fils*,

*il n'y a plus de Pyrénées.* L'empereur Léopold I, qui vouloit cette couronne pour Charles, son second fils, se hâta de prendre les armes. Je ne ferai que crayonner les principaux événemens de cette guerre, la plus juste, mais la plus malheureuse de toutes les guerres de ce règne.

Le prince Eugène de Savoie s'étoit retiré de la cour de France, pour entrer dans le service de l'empereur. Ce monarque l'envoya en Italie avec une armée de trente mille hommes. Le duc de Savoie, dont les deux filles avoient épousé, l'une, le duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin, l'autre, Philippe V, son second fils; étoit notre allié. Il fut nommé généralissime des armées de France et d'Espagne, ayant sous lui Catinat et Villeroi. Eugène le battit à Chiari, où le maréchal de Catinat fit une belle retraite. Sur ces entrefaites, Jacques II mourut en France à Saint-Germain-en-Laye; et Louis XIV reconnut roi de la Grande-Bretagne, son fils Jacques III. Les Anglais saisirent cette occasion, pour se déclarer contre la France avec la Hollande.

Villeroi étoit en quartier d'hiver à Crémone. Eugène fit entrer des troupes dans cette ville par un égoût. La garnison

eut le temps de se reconnoître, et chassa les Impériaux. Mais le général français fut fait prisonnier. Vendôme, qui fut envoyé en Italie pour le remplacer, battit Eugène à Luzara, où se trouva le jeune roi d'Espagne. Bientôt le duc de Savoie, sacrifiant les droits de la nature et les loix de l'honneur, abandonna la France, pour se jetter dans le parti des alliés. Cette défection fut la principale cause de nos malheurs.

Marleborough, qui commandoit les troupes d'Angleterre et de la Hollande, battit dans les Pays-Bas le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufflers. Villars consola la France de ces revers, par les batailles qu'il gagna à Fredelingen, et dans les plaines de Hochstet, réuni à l'électeur de Bavière, notre allié. Malheureusement, il fut rappellé, pour aller dans les Cevennes, calmer les troubles qu'y excitoient les montagnards huguenots. *Point d'impôts, et liberté de conscience*, s'écrioient ces fanatiques, appellés *Camisars*. Il fallut livrer plusieurs combats très-vifs, pour les réduire.

Cependant Tallard, vainqueur auprès de Spire, faisoit trembler l'empereur pour sa capitale; et il lui étoit assez facile en effet d'aller jusqu'à Vienne. Eugène et Marleborough accoururent, et rencontrèrent

trèrent l'armée française et bavaroise, commandée par Tallard et Marsin, joints à l'électeur de Bavière. Ils la défirent entièrement, dans ces mêmes plaines de Hochstet, où Villars s'étoit si glorieusement signalé. Cette bataille fit perdre aux Français environ cent lieues de pays. Les ennemis inondèrent la Bavière, et pénétrèrent dans l'Allemagne. D'un autre côté, les Anglais firent un armement formidable contre l'Espagne; s'emparèrent par surprise de Gibraltar, et se répandirent dans les provinces de Valence et de Catalogne. Les succès de Vendôme en Italie ne furent pas capables de réparer ces grandes pertes. Il battit Eugène à Cassano, et se rendit maître de presque tous les états du duc de Savoie. Mais le duc de la Feuillade échoua au siége de Turin, dans le même temps que Marleborough venoit de nous mettre en déroute, près de Ramillies en Flandre.

L'empereur Léopold étoit mort quelque temps auparavant, laissant le trône impérial à son fils aîné, Joseph I. L'archiduc Charles, frère de celui-ci, s'étoit fait proclamer roi d'Espagne dans Madrid. Les affaires du prince français, Philippe V, étoient presque entièrement ruinées. Berwick les rétablit par la victoire

d'Almanza. Forbin et Duguai-Trouin, qui se signaloient alors sur mer, n'étoient pas assez en force, pour remporter de grands avantages.

Bientôt après, nos pertes et nos désastres se multiplièrent. Louis XIV, dont le caractère aussi généreux qu'élevé ne se démentit point dans ses plus grands malheurs, quoique accablé sous le poids d'une guerre funeste et ruineuse, fit équiper une flotte, pour remettre sur le trône d'Angleterre, le fils infortuné de Jacques II. Forbin en eut le commandement, et devoit conduire le prince en Ecosse. L'entreprise ne réussit point. Mais l'amiral fut assez habile pour sauver la flotte, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. Dans les Pays-Bas, le duc de Bourgogne étoit à la tête d'une nombreuse armée, ayant sous lui le duc de Vendôme. Malheureusement, ces deux princes étoient autant divisés, qu'Eugène et Marleborough, qu'ils avoient à combattre, étoient unis. La mésintelligence des deux généraux français fut la cause de la perte de Lille, dont les ennemis s'emparèrent.

Le rigoureux hiver de 1709 mit le comble à la misère et à la désolation des peuples. Le roi fut forcé de demander la paix. Les alliés ne voulurent la lui

accorder, qu'à cette condition odieuse et barbare, qu'il se joindroit à eux, pour chasser du trône d'Espagne, dans l'espace de deux mois, Philippe V, son petit-fils. *Puisqu'il faut faire la guerre*, répondit Louis XIV, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* La nation, non moins indignée que le monarque, s'empressa de fournir des secours. Villars fut envoyé en Flandre, avec une armée inférieure à celle d'Eugène et de Marleboroug. Boufflers, ne respirant que l'amour de la patrie, demanda, quoique son ancien, à servir sous lui. Le combat se livra près du village de Malplaquet : il fut des plus meurtriers. Villars y fut blessé, perdit le champ de bataille, et environ huit mille hommes. Mais il en tua près de vingt-cinq mille aux ennemis. *Si le bon Dieu*, écrivit-il au roi, *nous fait la grace de perdre encore une pareille bataille, les ennemis sont détruits.* Nos soldats avoient manqué de pain un jour entier (le président *Hénault* dit même depuis trois jours) : on leur en donna au moment où l'action alloit s'engager ; ils en jettèrent une partie pour courir sur l'ennemi. Ils combattirent en effet comme des lions; et Boufflers fit une retraite qui fut admirée.

Cependant la France étoit épuisée d'hommes et d'argent. Le fardeau de la guerre devenoit de jour en jour plus insupportable. Louis XIV demanda une seconde fois la paix. Dans les beaux jours de sa gloire, il n'avoit montré que de la hauteur envers ses ennemis. Au milieu de leurs triomphes, ses ennemis le traitèrent avec une dûreté, qui ne pouvoit caractériser que des ames féroces. Ils vouloient qu'il étouffât dans son cœur le cri de la nature; qu'il s'armât lui seul contre son petit-fils, et qu'il s'engageât à le détrôner. Les Impériaux venoient de remporter une nouvelle victoire à Sarragosse. Philippe V fuyoit devant les vainqueurs. La France ne pouvoit plus lui fournir des troupes. Le conseil d'Espagne demanda à Louis XIV un seul homme, le duc de Vendôme. Ce prince accourut, rassembla les troupes espagnoles, battit complétement les ennemis à Villaviciosa, et par cette victoire décisive, affermit la couronne sur la tête de Philippe. S'il faut en croire quelques historiens, après la bataille, on ne trouva point de lit pour le jeune monarque Espagnol. *je vais*, lui dit Vendôme, *vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché.* Il lui en fit faire un des étendarts pris sur l'ennemi.

On négocioit alors très-fortement pour la paix à la cour de Londres. Les vrais serviteurs de la reine Anne lui firent voir que l'Angleterre n'avoit point d'intérêt réel à cette guerre, quoique elle en fît presque tous les frais, et que Marlborough ne s'obstinoit à la continuer, que pour servir son ambion, et pour agrandir sa fortune. La reine ouvrit les yeux : la duchesse de Marleborough, qui l'avoit gouvernée jusqu'alors, ne fut plus sa favorite ; et l'on restreignit à l'armée la puissance de son mari, qui, bientôt après, perdit tous ses emplois. La mort de l'empereur Joseph, à qui l'archiduc Charles, son frère, compétiteur de Philippe, venoit de succéder, acheva de déterminer la reine Anne à signer les préliminaires de la paix avec la France.

Depuis le commencement de cette guerre malheureuse, Louis XIV éprouvoit au dehors les plus fâcheuses disgraces. Au sein de sa famille, il fut frappé des coups les plus sensibles. Il avoit eu, l'année précédente, la douleur de perdre le dauphin, âgé de cinquante ans. Dans l'espace d'un mois, il vit mourir, à la fleur de l'âge, le duc de Bourgogne, son petit-fils, et le duc de Bretagne, son arrière-petit.fils, âgé de cinq ans. Il ne lui resta que le duc d'Anjou, encore

au berceau, encore foible et languissant d'une maladie qui l'avoit conduit aux portes du trépas.

Une suspension d'armes entre la France et l'Angleterre fut publiée dans les deux camps. Mais le prince Eugène continuoit, par ordre de l'empereur, la guerre en Flandre, avec de nouveaux succès. Il mit le siége devant Landreci; et la France se vit alors dans un extrême danger. On proposa à Louis XIV de s'éloigner de la capitale. Sa réponse fut parfaitement conforme à la grandeur de son courage : *Non*, dit-il avec fermeté, *si mon armée est encore battue, je convoqueraitoute la noblesse de mon royaume; je la conduirai à l'ennemi, malgré mon âge de soixante-quatorze ans, et m'ensevelirai avec elle sous les débris de la monarchie.* Villars fut le sauveur de l'état. Il feignit de vouloir attaquer Eugène dans son camp de Landreci, et courut forcer le poste de Denain, qui favorisoit le passage des convois que les ennemis faisoient venir de Marchiennes. Eugène arriva : mais la victoire étoit décidée; et il fut repoussé. Six jours après, Villars prit Marchiennes où étoient tous leurs magasins : Landreci fut délivré; et en moins de trois mois, Douai, le Quesnoi, et Bou-

chain tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Tous ces succès mirent enfin un terme aux calamités des peuples. La paix fut conclue à Utrecht en 1713; et Philippe V fut reconnu roi d'Espagne. L'empereur ne voulut point la signer, et ne posa point les armes. Mais de nouvelles victoires remportées par Villars, la prise de plusieurs places, sur-tout de Landau et de Fribourg, obligèrent l'empereur Charles VI à faire la paix, qui fut signée, l'année suivante à Radstat. Quoique cette guerre eût réduit la France aux dernières extrémités, elle ne perdit, par le traité de paix, que quelques-unes de ses conquêtes. Peu de temps avant cette paix, de nouveaux troubles s'étoient élevés, comme je l'ai dit ailleurs, dans l'église de France, à l'occasion du livre des *Réflexions morales* sur le Nouveau-Testament par le P. *Quesnel* de l'oratoire.

Cependant Louis XIV sentoit qu'il touchoit à sa fin. Il voulut donner à ses enfans naturels légitimés, le duc du Maine, et le comte de Toulouse, une marque sensible de son amour paternel, en les déclarant, par un édit enregistré au parlement, héritiers de sa couronne, au défaut des princes du sang. Mais Louis XV, son successeur, révoqua cet édit, et laissa

seulement aux princes légitimés les honneurs dont ils jouissoient.

Louis XIV mourant se fit apporter le dauphin, son arrière-petit-fils. *Mon enfant*, lui dit-il en le tenant dans ses bras, *vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus fortement, est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre : ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connoître le meilleur, pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plutôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.* Il mourut âgé de soixante-dix-sept ans. L'empereur en annonça la nouvelle à sa cour, par ce mot bien expressif, *le roi est mort.*

Qu'on reproche à ce prince une trop vive passion pour la gloire de conquérant, trop de goût pour le faste et la magnificence : il se les est reprochés lui-même. Tous les grands hommes ont eu leurs foi-

blesses. Celles-ci du moins décèlent une élévation de caractère, une grandeur d'ame peu commune. Mais aucun monarque ne s'est montré plus digne que Louis XIV, ni des pompeux éloges qu'on en a faits, ni du glorieux surnom de *Grand* qu'on lui a donné. La France et l'Europe entière lui doivent de nouvelles mœurs, un nouveau gouvernement, un nouvel esprit, heureux effets de la propagation des lumières et des progrès des connoissances dans tous les genres, qu'on a vus sous le plus long et le plus beau règne de la monarchie française. Louis XIV fut grand dans la prospérité, plus grand encore dans l'adversité. Le juste appréciateur du vrai mérite et de la vraie gloire, l'admirera bien plus dans ses revers, s'élevant au-dessus de la mauvaise fortune, qu'il ne l'avoit admiré au milieu de ses triomphes, imposant des loix à toute l'Europe.

L'état déplorable des finances, et l'épuisement des peuples, suites inévitables des malheurs de la guerre; avoient besoin d'un règne tranquille et d'une sage administration, lorsque *Louis XV*, âgé de cinq ans, succéda à son bisayeul. Le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, eut la régence absolue du royaume, qui lui fut déférée par le parlement. Cette An de J. C. 1715.

minorité ne fut troublée que par une guerre de deux ans, qu'alluma l'ambition téméraire de l'Espagne, qui vouloit reprendre la Sardaigne et la Sicile, détachées de ce royaume par la paix d'Utrecht. Mais elle n'en retira d'autre fruit, que la honte d'avoir voulu faire valoir des prétentions injustes, et d'avoir forcé la France à s'armer contre ce même monarque, qu'elle avoit eu tant de peine à placer sur le trône. Par un traité de paix de 1720, l'empereur eut la Sicile, où régnoit le duc de Savoie, à qui la Sardaigne fut donnée en échange.

Durant cette guerre, Jean *Law*, ou *Lass*, Ecossais, proposa le plan d'une compagnie, qui paieroit en billets les dettes de l'état, et qui se rembourseroit par les profits. Malheureusement ce système pernicieux fut adopté par le régent. Il ruina une infinité de familles, et l'avide Ecossais, chargé des malédictions du peuple, fut obligé, après avoir été dans le ministère, de quitter le royaume.

Louis XV, devenu majeur, nomma premier ministre le régent, qui mourut cette même année. Il eut pour successeur dans le ministère, le prince de Bourbon-Condé, qui fut bientôt remplacé par le cardinal de Fleuri; homme vertueux, économe, pacifique, et dont

la conduite fermeroit la bouche à la critique la plus sévère, s'il avoit entretenu la marine et le commerce extérieur. Sous son gouvernement sage et paisible, la France répara ses pertes, et s'enrichit.

Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, avoit été élu roi de Pologne en 1704, et ensuite détrôné. Il fut élu de nouveau en 1733. Mais l'empereur Charles VI fit placer sur le trône de Pologne l'électeur de Saxe, fils du dernier roi. Louis XV prit les armes, pour soutenir l'élection de Stanislas. Le roi d'Espagne, qui avoit établi à Parme et à Plaisance Don Carlos, son fils, et le roi de Sardaigne, qui espéroit agrandir ses états, en enlevant le Milanès à la maison d'Autriche, s'unirent au roi. Ces trois puissances eurent les plus grands succès. Villars, âgé de quatre-vingt deux ans, prit Milan, Tortonne, Novare, etc. Le maréchal de Coigni fut vainqueur dans les journées de Parme et de Guastalla. En peu de temps, l'empereur perdit presque tous ses états en Italie. La paix fut signée à Vienne : la France en avoit réglé les conditions. Don Carlos fut reconnu roi de Naples et de Sicile, en cédant Parme et Plaisance à l'empereur : le roi de Sardaigne eut le Novarois, le Tortonois, et les fiefs des Langhes; Frau-

çois, duc de Lorraine, gendre de l'empereur, le grand duché de Toscane, et le roi Stanislas, le Barrois et la Lorraine, qui, après sa mort, devoient être réuni à la France.

Deux années s'étoient à peine écoulées, lorsque Charles VI, dernier prince de la maison d'Autriche, mourut sans enfans mâles. Marie-Thérèse, sa fille, reine de Hongrie, épouse du grand-duc de Toscane, se mit en possession de tous les états de son père. Mais Frédéric III, roi de Prusse, lui enleva aussitôt la Silésie. Charles Albert, électeur de Bavière, soutenu par la France, s'empara de Prague, où il se fit déclarer roi de Bohême, et courut à Francfort, où il fut couronné empereur, sous le nom de Charles VII. La reine de Hongrie reçut des secours d'argent de la Hollande et de l'Angleterre, et fit la paix avec le roi de Prusse, à qui elle céda la Silésie. Les armées françaises commençoient alors à s'affoiblir en Bavière; et la ville de Prague fut en même temps reprise par les Autrichiens.

La France n'avoit combattu jusqu'à cette époque, qu'en qualité d'auxiliaire. Elle se trouva engagée dans une guerre personnelle contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, et le roi de Sardaigne.

Mais le roi de Prusse, craignant que la reine de Hongrie ne devînt trop forte avec ses alliés, eut la bonne politique de se liguer de nouveau avec la France. Louis XV venoit de perdre le cardinal de Fleuri, et gouvernoit par lui-même. Il fit en Flandre les campagnes les plus glorieuses. Après avoir pris Menin, Courtrai, Ypres et Fribourg, il gagna en personne la fameuse bataille de Fontenoi, et fut ensuite vainqueur dans les champs de Laufelt et de Raucoux. Tout le Brabant hollandais fut conquis, Bergoopzom emporté d'assaut, et Maestricht investi en présence de quatre-vingt mille hommes.

Sur ces entrefaites, l'Italie étoit aussi le théâtre de la guerre. On vouloit établir dans le Milanès, à Parme et à Plaisance, l'infant don Philippe, frère de don Carlos. Le prince de Conti s'y signala, au passage des Alpes, aux retranchemens de Villefranche et de Château-Dauphin, et à la bataille de Coni, qu'il gagna avec l'infant. Mais la bataille de Plaisance perdue par les Français, et le funeste combat de l'Assiette les obligèrent d'évacuer l'Italie. D'un autre côté, ils firent de grandes pertes sur mer. La marine de France, qu'on avoit négligée, n'étoit pas en état de résister à la marine anglaise.

Quelques négocians guerriers osèrent pourtant la combattre dans les Indes, et le firent avec succès. La Bourdonnaie prit Madras aux Anglais, et Dupleix les força de lever le siége de Pondichéri.

Cependant Louis XV, à chaque victoire qu'il avoit remportée en Flandre, n'avoit cessé d'offrir la paix. Les ennemis l'avoient opiniâtrément refusée. Mais lorsqu'ils virent l'armée française sous les murs de Maestricht, ils furent les premiers à la demander. Elle fut signée à Aix-la-Chapelle, en 1748. L'empereur Charles VII étoit mort en 1745. François I, époux de la reine de Hongrie, fut reconnu empereur : le roi de Prusse conserva la Silésie : le roi de Sardaigne obtint de nouvelles possessions dans le Milanès ; et Louis XV sacrifia généreusement toutes ses conquêtes, pour faire le bien de ses alliés. Les duchés de Parme, de Plaisance, de Guastalla, furent assurés à don Philippe, son gendre. Don Carlos se vit paisible possesseur du royaume des deux Siciles ; et le duc de Modène, allié de la France, ainsi que la république de Gênes, furent rétablis dans leurs droits.

Louis XV, dans le sein de la paix, en s'occupant du bonheur de ses peuples dont il étoit adoré, et qui lui avoient

donné le surnom de *Bien-Aimé*, fixa principalement les yeux sur ces familles nobles, bornées, dans un état de médiocrité, au seul avantage de compter une suite d'ancêtres, qui avoient prodigué leur sang pour la patrie. Résolu de leur procurer des secours utiles et honorables tout à-la-fois, il fonda et établit en 1751, une *école militaire* pour le logement, subsistance et éducation graduite de cinq cents jeunes gentilshommes français, surtout de ceux dont les pères, peu favorisés de la fortune, seroient morts au service du roi, ou le serviroient encore dans ses armées. Le bâtiment qui devoit recevoir ces jeunes gens, fut élevé à côté de celui des Invalides. On voulut présenter sous le même coup-d'œil, deux monumens bien propres à exciter le plus vif intérêt dans le cœur des Français, le berceau et le tombeau des guerriers.

Peu d'années après, il s'éleva en Amérique des contestations entre la France et l'Angleterre. Une rupture ouverte éclata entre ces deux couronnes; et une partie de l'Europe fut embrasée de nouveau. On vit, non sans étonnement, d'un côté, le roi de Prusse ligué avec l'Angleterre; de l'autre, la maison d'Autriche, autrefois notre rivale, unie avec la France et la Suède, tandis que les

Espagnols, le roi de Sardaigne, et les Hollandais restèrent tranquilles spectateurs des sanglans combats que se livroient les puissances belligérantes. Heureux et triomphans au commencement de cette guerre, les Français enlevèrent aux Anglais Port-Mahon, qu'on regardoit comme imprenable ; conquirent tout l'électorat d'Hanovre, et mirent le roi de Prusse dans un extrême danger. Mais battus à Rosbac par le monarque prussien, ils n'essuyèrent plus que des revers, qui furent suivis des plus grands désastres. Ils perdirent en Amérique des possessions immenses : leur commerce fut ruiné, et leur marine anéantie. La paix qui termina cette guerre, fut signée à Versailles en 1763.

En ce même temps, les douze parlemens du royaume abolirent en France la société des jésuites, qui, vouée, depuis plus de deux cents ans, à la propagation de la foi et à l'instruction de la jeunesse, avoit produit une infinité de bons ouvrages en tous les genres. Quelques années après, Louis XV détruisit ces mêmes parlemens, qui avoient opiniâtrément résisté à l'autorité royale. Ils furent rétablis par *Louis XVI*, petit-fils de Louis XV, à qui il succéda en 1774.

## III.

## ILES BRITANNIQUES.

Il y a dans l'Océan occidental, deux grandes, et plusieurs petites îles, appelées *Britanniques*. La plus grande, nommée par les anciens, *Bretagne*, et assez souvent *Albion*, renferme les deux royaumes d'*Angleterre* et d'*Ecosse*, autrefois séparés; aujourd'hui réunis, et n'en formant qu'un, sous le nom de *Grande-Bretagne*. La seconde de ces deux grandes îles est l'*Irlande*, qui étoit aussi un royaume particulier, et qui a été uni au premier, sous un même souverain.

### ANGLETERRE.

L'Angleterre, anciennement *Bretagne*, conquise par Jules-César, resta sous la domination des Romains, jusqu'au commencement du cinquième siècle. A cette époque, ils l'abandonnèrent, pour défendre les frontières de l'empire, que tant de nations attaquoient en même temps. Les Pictes et les Ecossais, peuples sauvages du nord de la Bretagne, se répandirent vers le midi de cette île, et ne cessèrent de le désoler. Les Bretons,

trop foibles pour leur résister, appellèrent
Ans de J. C. 449. à leur secours les Saxons, qui, unis avec les Angles, peuple du Holstein, défirent les Pictes et les Ecossais; leur enlevèrent toutes leurs conquêtes, et s'établirent eux-mêmes dans le pays. Devenus dans la suite plus nombreux et plus redoutables, ils attaquèrent les Bretons, qui, après une guerre de plus de cent ans, furent entièrement chassés de l'île, ou asservis. Ce fut alors, comme je l'ai dit ailleurs, qu'un grand nombre de ces Bretons fugitifs, allèrent se réfugier dans l'Armorique, province occidentale et maritime de la Gaule, à laquelle ils donnèrent aussi le nom de *Bretagne*.

584. Les Angles et les Saxons, seuls maîtres de la Grande-Bretagne, qu'ils nommèrent alors *Angleterre*, y fondèrent jusqu'à sept royaumes, qui étoient ceux de Northumberland; de Mercie, d'Estanglie, d'Essex, de Kent, de Sussex, et de Wessex : c'est ce qu'on appelle l'*Heptarchie*. L'histoire de ces temps-là est fort obscure. Ce que nous en savons de plus essentiel, c'est que ces sept petits souverains régloient dans une assemblée générale les affaires de la nation, déférant, dans le besoin, le commandement des armées à l'un d'entre eux, et que leurs états, furent pendant

plus de deux siècles, continuellement exposés aux ravages d'un nombre infini de Barbares du Nord, connus sous le nom de *Danois*.

*Egbert*, un des sept rois de l'Heptarchie, se rendit maître des autres royaumes, qu'il réduisit en provinces, et prit le titre de souverain de toute l'Angleterre. Il ne fut pas moins attaqué par les Danois, qu'il repoussa plusieurs fois, mais qu'il ne put empêcher de s'établir dans le nord de l'Angleterre, où ils furent soumis à cette couronne. *Ethelwolph*, *Ethelbert*, et *Ethelred I*, ses successeurs, eurent les mêmes ennemis à combattre. *Alfred* mérita le surnom de *Grand*, non seulement par les grandes victoires qu'il remporta sur les Danois, mais encore par les loix sages, dont il fut l'auteur; par les soins qu'il prit de faire fleurir l'art militaire, le commerce et les sciences dans ses états, et par son attention à partager tout son temps entre l'étude, la prière, et les diverses fonctions de la royauté. Ans de J. C. 819.

Son fils *Edouard I* chassa de l'Angleterre les Danois idolâtres, et fit la conquête de la principauté de Galles. *Adelstan* fut le premier roi d'Angleterre, qui soumit l'Ecosse, et se la rendit 900.

tributaire. *Edmond I*, et après lui, son frère *Edred*, eurent le surnom de *Pieux*, et ne se montrèrent pas moins redoutables aux Danois. *Edwey* mourut de chagrin de se voir obligé de partager ses états avec son frère *Edgard*. Celui-ci fut surnommé *le Pacifique*, parce qu'il vint à bout d'entretenir une paix constante dans son royaume. Il s'avisa, dit un auteur moderne, d'un expédient fort singulier, pour délivrer l'Angleterre des loups qui la désoloient. Au lieu du tribut dont le pays de Galles étoit redevable chaque année, on exigea trois cents têtes de loups; et lorsqu'un criminel en apportoit un certain nombre, il étoit sûr d'obtenir son pardon. Par ce moyen, ces animaux dangereux furent exterminés dans l'espace de trois ans, sans qu'il en restât un seul dans tout le royaume. *Edouard II*, fils d'Edgard, a été mis au nombre des saints qu'honore l'église.

Au de J. C. 979. *Ethelred II*, pour se délivrer des Danois qui étoient en Angleterre, en fit massacrer en un jour la plus grande partie. Suénon, roi de Danemark, instruit de cette horrible exécution, fit une descente dans ce pays, se rendit maître de plusieurs provinces, et se fit reconnoître roi d'Angleterre. Ce monarque

étranger étant mort au bout d'une année, Ethelred, qui s'étoit sauvé en Normandie, fut rappellé par les Anglais et rétabli sur son trône. Mais *Canut*, fils de Suénon, et roi de Danemark, s'étoit déjà fait proclamer roi d'Angleterre. Il battit Ethelred, ainsi qu'*Edmond II*, son neveu et son successeur, et se trouva, par la mort de ce dernier, maître de tout le pays. Il y régna vingt ans, mais presque toujours occupé à faire la guerre, ou aux Vandales, ou aux Suédois, ou aux Norvégiens. La valeur du comte Goodwin contribua beaucoup à ses grands succès. Après avoir acquis le surnom de *Grand* par ses conquêtes, il passa les dernières années de sa vie dans la dévotion, et fut successivement remplacé sur le trône d'Angleterre, par ses deux fils *Harald I*, et *Canut II*.

Le dernier de ces princes étant mort sans enfans, *Edouard III*, surnommé *le Confesseur*, fils d'Ethelred II, de la race d'Egbert, fut proclamé roi d'Angleterre. On ne sait point les moyens qu'employa ce monarque, pour chasser de son royaume tous les Danois. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis ce temps-là, l'histoire d'Angleterre ne parle plus de cette nation. Edouard avoit épousé la fille du comte Goodwin. Ce seigneur jouissant

An de J. C. 1042.

du plus grand crédit, se montra rebelle. Mais il rentra aussitôt dans le devoir, et recouvra les bonnes graces de son maître. Le règne de ce prince, à qui l'église a élevé des autels, fut d'ailleurs tranquille et heureux. Voué à la continence, du consentement de sa vertueuse épouse, il ne laissa point de postérité, et fut le dernier des rois Anglo-Saxons, qui avoient porté la couronne d'Angleterre pendant plus de six cents ans.

An de J. C. 1066. *Guillaume I*, duc de Normandie, descendant des Danois ou Normands établis en France ; ami et bienfaiteur d'Edouard, avoit été institué son héritier universel. Cependant *Harald II*, fils Goodwin, s'empara du trône, et remporta même une victoire décisive sur son frère Toston, qui, soutenu du roi de Norvége, vouloit le lui disputer. Mais cette même année, Guillaume passa en Angleterre, à la tête d'une puissante armée; défit complétement Harald, qui fut tué dans le combat, et se fit couronner par les Anglais. Ces peuples étoient encore à demi-barbares. Guillaume, alors surnommé *le Conquérant*, adoucit leurs mœurs, en faisant fleurir dans ses nouveaux états les arts, les sciences et le commerce.

Le nouveau monarque avoit gagné

l'affection de ses peuples, lorsque quelques seigneurs anglais, retirés en Ecosse, appellèrent les Danois, et se rendirent maîtres de la ville d'Yorck, où ils massacrèrent tous les Normands qui s'y trouvoient. Guillaume marcha contre eux, chassa les étrangers, et soumit les rebelles. Il se forma contre lui une nouvelle conspiration, qu'il eut le bonheur d'étouffer dans sa naissance. Mais dès ce moment, il traita ses sujets avec une sévérité qu'il porta jusqu'à la tyrannie, en surchargeant le peuple d'impôts, et en s'appropriant une grande partie des biens de l'Angleterre. La révolte de son fils aîné Robert, qui vouloit s'emparer du duché de Normandie, l'obligea de passer dans cette province. Il s'y livra une bataille entre le père et le fils. Dans le feu de l'action, Robert renversa son père d'un coup de lance. Mais l'ayant reconnu à la voix, il accourut à lui, se jetta à ses pieds, et en obtint le pardon qu'il lui demanda. Quelque temps après, Guillaume faisant la guerre en France contre le roi Philippe I, mourut sous les murs de la ville de Mantes à laquelle il avoit fait mettre le feu.

*Guillaume II*, son second fils, dit *le Roux*, lui succéda sur le trône d'Angleterre; et Robert l'aîné fut maître de

An de J. C. 1088.

la Normandie, suivant le partage que leur père avoit fait de ses états. Le monarque anglais eut quelques guerres avec Malcolm, roi d'Ecosse. Dans la première, il obligea ce prince à lui prêter serment de fidélité, et dans la seconde, il le défit entièrement. Il mourut sans enfans.

An de J. C. 1100. La couronne devoit appartenir à son frère Robert. Mais il étoit alors dans la Terre-Sainte; et *Henri I*, son frère puîné, s'empara non seulement du trône d'Angleterre, mais encore de la Normandie. Il accorda aux Anglais une chartre, qui les confirmoit dans la possession de leurs anciens priviléges, et qui abolissoit les injustes prérogatives que les deux derniers rois avoient usurpées. Au retour de Robert, la guerre s'alluma entre les deux frères. Robert vaincu, fut fait prisonnier, et eut les yeux crevés par l'ordre barbare de Henri, qui le tint dans une prison le reste de ses jours. Louis *le Gros*, roi de France, intéressé à s'opposer de toutes ses forces à l'agrandissement du monarque anglais, entreprit de le chasser de la Normandie, et d'y établir Guillaume, fils de Robert. Mais il ne put en venir à bout; et Henri garda cette province, en prêtant néanmoins serment de fidélité entre les mains du roi de France. Telle fut la première cause

cause des guerres qui s'allumèrent entre ces deux nations, dont la rivalité fut si long-temps funeste à l'une et à l'autre. Henri, le dernier roi de la maison de Normandie, ne laissa qu'une fille, nommée *Mathilde*, qu'il déclara son héritière.

Mais à peine fut-il mort, que les Anglais s'empressèrent de reconnoître pour leur souverain *Etienne* de Blois, comte de Boulogne, petit-fils de Guillaume *le Conquérant*, par sa mère Alix. Mathilde forma un parti pour le détrôner; et le royaume fut alors en proie à la guerre civile. Cette princesse ayant battu et fait prisonnier Etienne, fut couronnée reine d'Angleterre. Bientôt elle indisposa ses sujets par son excessive rigueur. Le parti d'Etienne se ranima; et celui-ci remonta sur le trône, qu'il ne put cependant conserver dans sa famille. An de J. C. 1135.

Son successeur fut Henri II, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde. Il avoit épousé Eléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis *le Jeune*, roi de France, et ajouta à son royaume d'Angleterre et à la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne et la Gascogne; provinces que sa femme lui avoit apportées en dot. Il fit ensuite lui-même 1154.

la conquête de l'Irlande, qui fut incorporée à l'Angleterre, mais non sous le titre de royaume, qu'elle n'eut que quelques siècles après. Il n'y avoit pas alors en Europe de prince plus puissant que Henri : il n'y en eut pas d'aussi malheureux. Presque tout son règne se passa en conspirations, en révoltes de ses propres enfans, soutenus par la reine même, et ligués avec des puissances étrangères. Obligé d'avoir sans cesse les armes à la main, il eut besoin de toute son habileté, de toute sa valeur, pour résister à tant d'ennemis.

Au milieu de toutes ces inquiétudes, Henri eut, avec Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéri, un vif démêlé au sujet des immunités ecclésiastiques. Ce prince joignoit à un orgueil excessif, un caractère violent. Un jour qu'étant en Normandie, il reçut de nouvelles plaintes contre l'archevêque, il s'écria dans un transport de colère : *N'est-il pas étrange que, parmi tant de gens que j'ai comblés de bienfaits, il ne se trouve personne, qui ose me venger des insultes, que je reçois tous les jours de la part de ce misérable prêtre?* Aussitôt quatre gentilshommes, du nombre de ces flatteurs corrompus, de ces lâches courtisans toujours prêts à

servir les passions des princes injustes, partent pour l'Angleterre, se rendent à Cantorbéri, entrent dans l'église, et massacrent le prélat au pied des autels. L'église l'honore aujourd'hui, sous le nom de *saint Thomas de Cantorbéri.* Henri alloit être excommunié par le pape Alexandre III. Mais il se soumit à la pénitence publique que lui imposa le saint siége ; et il reçut l'absolution de son crime.

Ce monarque avoit perdu Henri, son fils aîné, et le premier qui s'étoit révolté contre lui. Richard, son second fils, devint encore rebelle ; et Jean, le quatrième, qui étoit l'objet de toute la tendresse du père, entra dans les complots de son frère. A cette nouvelle, Henri vomit mille imprécations contre ces deux fils ingrats. Peu de temps après, il tomba malade et mourut, accablé de douleur de se voir abandonné de sa femme, de ses amis, et persécuté par ses enfans.

*Richard I*, surnommé *Cœur-de-Lion*, à cause de son grand courage, lui succéda. Il partit pour une croisade contre les infidèles, avec Philippe-Auguste, roi de France, et se signala par une victoire complète sur Saladin, sultan d'Egypte, ainsi que par la prise de plusieurs places. A son retour de la Palestine, An de J. C. 1189.

il passa par Vienne, habillé en pélerin. Il fut reconnu : le duc d'Autriche, son ennemi, le fit arrêter prisonnier, et le livra à l'empereur Henri VI, dont Richard n'obtint sa liberté, que moyennant une grosse rançon. Des troubles s'étoient élevés en Angleterre pendant l'absence et la captivité du roi ; et Jean, son frère, avoit voulu s'emparer de la couronne. Richard confisqua ses biens, et fit ensuite la guerre à Philippe-Auguste, qui s'empara d'une partie de la Normandie. On conclut une trève, pendant laquelle le monarque anglais entra dans le Poitou, pour châtier quelques seigneurs qui s'étoient révoltés. Il y mourut d'un coup de flèche, qu'il avoit reçu au siége du château de Chalus, et ne laissa point d'enfans.

An de J. C. 1199. Le trône d'Angleterre appartenoit alors à Arthur, duc de Bretagne, fils de Geoffroi, troisième fils de Henri II. Mais *Jean*, surnommé *Sans-Terre*, quatrième fils du même monarque, s'en saisit, au préjudice de son neveu, qui fut pris dans un combat, et enfermé dans une prison à Rouen. Le jeune Arthur y mourut assassiné : on dit même que Jean le poignarda de sa main. Philippe-Auguste, après l'avoir ajourné, comme son vassal, à la cour des pairs, confisqua toutes ses terres situées en France, et

prit aussitôt les armes. Au milieu des conquêtes du monarque français, Jean s'endormoit à Londres dans la mollesse et dans les plaisirs. En ce même temps, il se brouilla avec le pape Innocent III, au sujet des biens qu'il avoit usurpés sur l'archevêché de Cantorbéri. Son royaume fut mis en interdit; et le prince ne reçut l'absolution, qu'en se rendant vassal du saint siége pour l'Angleterre et l'Irlande.

Les Anglais ne montroient, depuis plusieurs années, que du mépris et de l'indignation envers leur souverain; et les grands ne cessoient de lui demander le rétablissement de leurs anciens priviléges. La grande victoire, que remporta Philippe-Auguste, près de Bouvines, et qui entraîna la perte de tout ce que les Anglais possédoient en France, excepté celle de la Guienne, mirent le comble au mécontentement général. Les barons, soutenus du peuple, se révoltèrent, et firent signer au roi Jean la grande chartre, regardée encore aujourd'hui comme le fondement de la liberté anglaise. En voici les principaux articles. « Le roi n'impo-« sera aucune taxe, sans le consentement « d'une assemblée de la nation. On ne « fera le procès à personne, que d'une « manière légale. Nul homme libre ne « sera emprisonné, banni, que par le

« jugement de ses pairs. Tous les hom-
« mes libres peuvent sortir du royaume,
« et y rentrer. Londres et les autres villes
« et bourgs conserveront leurs anciennes
« franchises. Tout homme libre dispo-
« sera de ses biens à sa volonté, et ses
« héritiers naturels lui succéderont, s'il
« meurt sans testament. Les officiers de
« la couronne ne pourront prendre ni
« voiture, ni chevaux, ni bois, malgré
« les propriétaires. Les amendes seront
« proportionnées aux délits, et n'iront
« jamais jusqu'à la ruine entière du cou-
« pable. Un *villain*, ou paysan, s'il est
« mis à l'amende, ne pourra être dé-
« pouillé de ses instrumens de labou-
« rage, etc. etc. »

Après avoir mis ce rempart à la liberté de la nation anglaise, les barons s'emparèrent de l'autorité royale, pour en revêtir Louis, fils du roi de France Philippe-Auguste. Ils appellèrent le jeune prince, et le couronnèrent à Londres. Jean prit la fuite, et mourut bientôt de chagrin, laissant la réputation d'un homme, qui, sans avoir eu aucune vertu des rois ni des conditions privées, avoit réuni les vices de tous les états.

An de J. C. 1216. *Henri III*, fils aîné du roi Jean, n'avoit que dix ans, à la mort de son père. Il trouva presque toute la noblesse

liguée contre lui, et entièrement dévouée aux intérêts du prince français. Mais le comte de Pembrock, déclaré, par les partisans du roi, régent du royaume, remporta plusieurs avantages considérables sur Louis, qui se vit obligé de repasser en France, où quelques années après il succéda à son père, sous le nom de *Louis VIII.*

Le comte de Pembrock étant mort, Henri, naturellement prodigue et dissipateur, entièrement livré aux indignes conseils de ses avares ministres, fit passer dans ses coffres l'argent des peuples, et s'attira la haine de ses sujets, dont il paroissoit ne faire aucun cas, en ne répandant les graces et les faveurs que sur des étrangers. Il entra dans une ligue qui se forma contre saint Louis, alors sur le trône de France, et fut battu deux fois à la journée de Taillebourg. Les seigneurs anglais voyant que Henri ne se désistoit point de ses principes tyranniques, et laissoit toujours dominer les étrangers dans le royaume, formèrent le projet de remédier à cet abus, par la réforme du gouvernement. Ils levèrent des troupes, et se rendirent à Oxford, où le parlement devoit s'assembler, pour dresser les articles de la réformation. On choisit vingt-quatre commissaires, dont

douze furent nommés par le roi, et douze autres par les seigneurs, qui mirent Simon de Montfort, comte de Leicester et gouverneur de la Guienne, à la tête de ce conseil. Il y fut réglé en substance, « que le roi confirmeroit la grande chartre; « que les grands officiers de la couronne « et les ministres publics séroient choisis « tous les ans par les vingt-quatre; que « la garde de toutes les places fortes se- « roit mise à la discrétion des commis- « saires, qui en nommeroient les gou- « verneurs, et que le parlement s'assem- « bleroit au moins tous les trois ans, afin « de faire les statuts qui seroient jugés « nécessaires pour le bien du royaume. »

Le roi ne se sentant pas le plus fort, se vit obligé de souscrire à ces articles, par lesquels on ne lui laissoit que l'ombre de la royauté. Il étoit néanmoins bien résolu de manquer à ses engagemens, lorsqu'il croiroit pouvoir le faire sans danger. Bientôt en effet la guerre civile s'alluma. Henri n'y fut pas heureux. Battu près du village de Lewes dans la province de Sussex, par Leicester qui commandoit les rebelles, il fut fait prisonnier avec son fils Edouard. Mais le comte de Glocester, persuadé que le vainqueur aspiroit à la couronne, s'unit aux royalistes, et trouva le moyen de

faire évader le prince Edouard, qui ayant rassemblé ses partisans, livra aux ennemis de son père un combat où Leicester fut tué. Henri rétabli sur son trône, vécut encore quelques années, et finit tranquillement un règne de cinquante-six ans.

Il eut pour successeur son fils *Edouard I.* (C'est le rang numérique qu'on lui donne, quoiqu'il y ait eu avant lui trois rois du même nom.) L'Angleterre changea de face sous ce prince, regardé, malgré les taches qui obscurcirent son règne, comme un des plus grands qui aient occupé ce trône. L'industrie fut ranimée; le commerce devint aussi florissant qu'il pouvoit l'être alors; la justice fut rendue avec exactitude, et les juges prévaricateurs, punis avec sévérité. Lorsqu'Edouard eut gagné l'affection de ses peuples, il se prépara à exécuter le projet qu'il avoit formé sur la principauté de Galles. Il força d'abord le prince Léolyn à lui en rendre hommage, le défit ensuite dans un combat, où le Gallois fut tué, et réunit ce pays à la couronne d'Angleterre. Alexandre III, roi d'Ecosse, étant mort sans postérité, laissa sa couronne en proie à plusieurs compétiteurs. Edouard, choisi pour arbitre de leur différend, nomma roi d'Ecosse un Français d'origine, nommé *Jean de Bailleul*, qui

An de J. C. 1272.

se reconnut vassal du monarque anglais.

Peu de temps après, il s'alluma entre la France et l'Angleterre une guerre qui fut terminée par une double alliance. Edouard épousa Marguerite de France, sœur de Philippe *le Bel;* et son fils, nommé Edouard comme lui, fut marié à Isabelle, fille de Philippe. Pendant cette guerre, l'Ecosse avoit profité de l'absence d'Edouard, pour recouvrer sa liberté. A son retour, le roi d'Angleterre y porta ses armes, fit prisonnier le roi *Jean Bailleul*, et le força de renoncer en sa faveur aux droits qu'il avoit sur cette couronne. Bientôt les Ecossais recommencèrent la guerre, ayant à leur tête *Robert de Brus*, qu'ils avoient proclamé roi. Edouard furieux alloit entrer dans ce royaume, pour y mettre tout à feu et à sang, lorsqu'il fut attaqué à Carlisle d'une maladie qui l'emporta. On assure qu'en mourant il ordonna à Edouard, son fils, qui devoit lui succéder, de subjuguer et de punir les Ecossais. *Faites porter mes os devant vous*, lui dit-il; *les rebelles n'en soutiendront pas la vue.*

An de J. C. 1307. *Edouard II*, loin d'exécuter le projet de son père sur l'Ecosse, ne songea qu'à passer sa vie dans les plaisirs, en-

tièrement livré à ses maîtresses, et abandonnant à ses flatteurs le gouvernement de l'état. On vit alors Gaveston, simple chevalier gascon, un de ses principaux favoris, donner insolemment la loi à toute l'Angleterre. Les seigneurs en murmurèrent hautement; et bientôt passant des murmures à une révolte ouverte, ils prirent les armes, qu'ils ne posèrent qu'après que l'indigne favori eut péri du dernier supplice. Robert de Brus assis sur le trône d'Ecosse, profita de ces troubles, pour se jetter sur l'Angleterre. Ses armes par-tout triomphantes inspirèrent une si grande terreur aux Anglais, que ceux-ci n'osoient presque pas se montrer devant leurs ennemis. Tant il est vrai que les armées tirent leur principal force des grands généraux.

Cependant Spencer avoit remplacé Gaveston dans les faveurs d'Edouard. Sa conduite, semblable à celle de son prédécesseur, lui attira aussi la haine des Anglais. Spencer le père, dont on avoit jusqu'alors estimé la sagesse, énorgueilli de l'élévation de son fils, ne se rendit pas moins odieux. Les seigneurs arborèrent de nouveau l'étendart de la révolte. Edouard, sortant de sa léthargie rassembla des troupes, et les défit dans une sanglante bataille. La plupart d'en-

tr'eux furent faits prisonniers, et presque tous, du nombre desquels étoit le comte de Lancastre, du sang royal, périrent sur un échaufaud. Les Spencer se portant à ces excès de vengeance, eurent même l'audace de faire essuyer bien des chagrins à la reine Isabelle. Cette princesse, fatiguée de leur insolence, profita de la guerre qu'on avoit déclarée à la France, au sujet de la prise de la Guienne, et voulut aller elle-même avec son fils, négocier la paix entre les deux rois, auprès de Charles *le Bel*, son frère. Elle en obtint en effet la Guienne pour le jeune Edouard, qui devoit en faire hommage à la place de son père.

La reine Isabelle se rendit ensuite dans le Hainault, d'où elle amena quelques troupes, que lui fournit le comte Philippe. A leur descente en Angleterre, elles furent grossies par une foule de mécontens. Après s'être emparés de plusieurs villes, les rebelles poursuivirent Edouard, qui fuioit avec les Spencer. Ils furent pris : les deux favoris furent pendus; et le parlement, en condamnant le roi à une prison perpétuelle, le déclara privé de sa couronne, qu'il fit passer sur la tête de son fils Edouard. Six mois après sa déposition, l'infortuné mo-

narque fut assassiné dans sa prison par deux scélérats, qui lui firent souffrir un genre de mort horrible.

*Edouard III* étoit encore jeune, lorsqu'il monta sur le trône d'Angleterre. La reine mère, et Robert de Mortimer, comte de la Marche, son favori, eurent l'administration des affaires pendant sa minorité. Mais ils abusèrent de leur pouvoir ; et lorsqu'Edouard commença à régner par lui-même, il fit pendre Mortimer, et renfermer sa mère dans le château de Rising, où elle mourut après ving-huit ans de prison. Ses premières armes furent tournées contre les Ecossais, qu'il battit plusieurs fois, sans pouvoir les dompter, et dont il tint longtemps prisonnier le roi *David de Brus*, son beau-frère. J'ai parlé ailleurs de la guerre sanglante, qui eut pour prétexte les injustes et ridicules prétentions qu'Edouard voulut faire valoir, contre Philippe de Valois, sur la couronne de France, du chef de sa mère, fille de Philippe *le Bel*. Mais on a eu soin de remarquer qu'à la bataille de Créci, où le monarque français fut arraché malgré lui du milieu des ennemis, couvert de sang et de blessures, Edouard se tint à l'écart pendant toute l'action. Il avoit pourtant envoyé un cartel à Philippe de

An de J. C. 1327.

Valois; et son propos ordinaire étoit, qu'*il ne souhaitoit rien tant que de combattre seul à seul, ou de le rencontrer dans la mêlée.*

A la suite de cette victoire, Edouard s'empara par famine de la ville de Calais, où, comme je l'ai dit encore ailleurs, il poussa la barbarie jusqu'à vouloir immoler à son ressentiment, les six illustres victimes qui s'étoient dévouées, pour sauver leurs compatriotes. Quelques années après, son fils Edouard, prince de Galles, surnommé *le Prince Noir*, à cause de la couleur de ses armes, et à qui il avoit donné la Guienne, remporta une victoire des plus signalées sur les Français, près de Poitiers. Le roi Jean fut fait prisonnier dans cette bataille, en combattant comme un héros, et resta captif à Londres pendant quatre ans. Mais Charles V, son fils, lui ayant succédé sur le trône de France, répara glorieusement toutes les pertes passées, et fit de grandes conquêtes. Le roi Edouard, après une suite de mauvais succès, ne conserva en France que la ville de Calais. Ces revers ternirent l'éclat de son règne, qu'il dut peut-être à des circonstances heureuses, plutôt qu'à sa valeur et à l'étendue de sa politique. Il déshonora sa vieillesse par son amour pour une

femme nommée *Alix*, peu digne de son affection. Il avoit déjà institué l'ordre de la Jarretière. Lorsqu'il mourut, il avoit eu la douleur de perdre le prince de Galles, qui donnoit les plus belles espérances à la nation.

*Richard II*, fils de ce prince, succéda à son ayeul Edouard III. Il n'étoit âgé que de onze ans; et ses trois oncles, les ducs de Glocester, d'Yorck, et de Lancastre, furent régens du royaume. La guerre continua entre la France et l'Angleterre. Robert Stuart qui avoit été élevé sur le trône d'Ecosse, étoit uni avec la France, et attaquoit de temps en temps les Anglais qu'il inquiétoit beaucoup. Le duc de Lancastre, principal régent, songeoit à négocier une trève avec lui, lorsqu'une partie de l'Angleterre fut agitée d'un grand mouvement, qui néanmoins ne fut pas de longue durée. Les impôts excessifs, et la rigueur de ceux à qui la perception en étoit confiée, firent révolter le peuple. Il se porta, dans Londres, à tous les excès dont peut être capable une populace en fureur. En ce même temps, les rebelles des villes voisines parurent aux portes de cette capitale, au nombre de cent mille. Au milieu de ce tumulte, Richard eut le courage de s'avancer vers les sé- An de J. C. 1377.

ditieux; et par le ton ferme et tout-à-la-fois affectueux dont il leur parla, il les engagea à le suivre hors de la ville contre les rebelles, qui furent, dans l'instant même, dissipés.

Le jeune roi, devenu majeur, voulut régner par lui-même. Il fit une trève de vingt-huit ans avec la France, en épousant Isabelle, fille de Charles VI, qui venoit de succéder à son père. Mais le règne de Richard fut bientôt celui des femmes, des favoris, et des ministres. Les grands du royaume formèrent le projet de réformer les abus de l'état. Ce projet fut découvert; et le duc de Glocester, oncle du roi, fut arrêté et étranglé secrètement dans sa prison; le duc d'Hereford, cousin germain du monarque fut exilé, et d'autres seigneurs du premier rang, éprouvèrent le même sort, ou périrent du dernier supplice. Quelque temps après, Richard étant allé en Irlande, pour étouffer une sédition qui s'y étoit élevée, les mécontens d'Angleterre appelèrent le duc d'Hereford, devenu duc de Lancastre par la mort de son père, et formèrent une armée de soixante mille hommes. Richard réfugié dans le château de Conwai, envoya dire aux rebelles qu'il étoit prêt à résigner la couronne, à condition qu'on lui laisseroit

la vie, et qu'on lui accorderoit une pension. Il fut conduit à Londres, où l'on assembla le parlement, qui le déposa, et le fit enfermer dans la tour. L'année suivante, on le transféra à Pont-Fract, où il mourut assassiné dans sa prison.

Le duc de Lancastre fut proclamé roi sous le nom de *Henri IV*. En supposant que la déposition de Richard eût été légitime, la couronne appartenoit à Edmond de Mortimer, devenu duc d'Yorck, par la mort de son père, second fils d'Edouard III ; au lieu que le duc de Lancastre, père de Henri, n'étoit que le troisième fils de ce même Edouard. Ce fut là l'origine de ces fameuses querelles qui divisèrent les maisons d'Yorck et de Lancastre ; la première, désignée par *la Rose Blanche ;* la seconde, par *la Rose Rouge*. Henri ne fut occupé, dans tout le cours de son règne, qu'à dissiper les conspirations et les révoltes, et à faire la guerre aux Ecossais. L'hérésiarque Wiclef, dont j'ai parlé ailleurs, répandit alors sa doctrine en Angleterre. Un de ses disciples fut brûlé vif. Ans de J. C. 1399.

*Henri V*, fils et successeur de Henri IV, sut bien profiter des divisions qui régnoient en France entre la maison d'Orléans, et celle de Bourgogne ; la reine Isabelle de Bavière, et le dauphin, fils 1413.

de Charles VI. Il gagna la fameuse bataille d'Azincourt, s'empara de la Normandie, et épousa, par le traité signé à Troyes, Catherine de France, fille du roi, avec la convention qu'il prendroit le titre de *régent et d'héritier du royaume*. Mais il mourut au château de Vincennes, et fut exposé dans l'église de Saint-Denis comme un roi de France. En faisant un juste éloge des qualités et des vertus de ce prince, les historiens lui reprochent d'avoir donné l'ordre barbare d'égorger tous les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt, et d'avoir fait éprouver des traitemens cruels aux habitans de plusieurs places dont il s'étoit emparé.

An de J. C. 1422. Son fils *Henri VI* n'avoit que neuf mois, lorsqu'il lui laissa la couronne d'Angleterre avec une partie du royaume de France. La cour de Londres donna la régence d'Angleterre au duc de Betford, et celle de France au duc de Glocester, tous les deux oncles du jeune roi. Jacques Stuart, roi d'Ecosse, prisonnier depuis quinze ans dans la tour de Londres, obtint sa liberté, moyennant quarante mille marcs d'argent; et l'on conclut avec lui une trève de sept ans, par laquelle il s'engagea à ne fournir aucun secours aux ennemis de l'Angleterre. La guerre contre

la France fut poussée avec vigueur, et marquée par de grands succès. Mais après que les Anglais eurent été forcés de lever le siége d'Orléans, leurs affaires tombèrent en ruines; et bientôt il ne leur resta plus que Calais et Guines.

Il y avoit plus de cinquante ans que la maison de Lancastre occupoit le trône d'Angleterre, dont le parlement l'avoit mise en possession dans la personne de Henri IV. Le duc d'Yorck prétendit que ce trône lui appartenoit, comme descendant, ainsi que je l'ai dit un peu plus haut, du second fils d'Edouard III, tandis que le roi n'étoit issu que du troisième. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables pour le duc. Henri, incapable de gouverner par lui-même, n'étoit pas estimé. Marguerite d'Anjou, sa femme, étoit détestée; soit à cause de l'abus qu'elle faisoit de son crédit; soit à cause de ses ministres auxquels on attribuoit les pertes que la nation venoit d'essuyer en France. Le duc d'Yorck n'eut donc pas de peine à se former un parti, et à s'attacher plusieurs seigneurs d'un grand mérite, entre autres le comte de Salisburi, et le comte de Warwick, son fils.

Le roi étant tombé malade, le parlement nomma *protecteur du royaume* le duc d'Yorck. Mais à peine la santé du

monarque fut rétablie, que la reine reprit les rênes du gouvernement, et fit rendre la liberté au duc de Sommerset, son ministre, qui avoit été enfermé dans la tour de Londres. Aussitôt le duc d'Yorck se retira dans le pays de Galles, où il leva des troupes; et dès-lors une guerre civile des plus sanglantes fit de l'Angleterre, pendant une trop longue suite d'années, un théâtre de carnage et de cruautés. Après chaque bataille, des échafauds étoient dressés sur le lieu même du combat, et le parti vainqueur y faisoit tomber les plus illustres têtes du parti vaincu. Le duc gagna les deux grandes batailles de Saint-Alban et de Northampton. Dans celle-ci, le roi tomba au pouvoir du vainqueur, qui le traita avec beaucoup de respect. Le parlement assemblé décida que Henri continueroit de régner, et que le duc d'Yorck, déclaré pour la seconde fois *protecteur du royaume*, seroit son successeur. Mais la reine Marguerite qui s'étoit sauvée, avec son fils, alla rassembler des troupes dans le nord de l'Angleterre, et vint délivrer le roi son époux, après avoir battu, dans les plaines de Wakefield, le duc d'Yorck, qui fut tué dans le combat. Le comte de Rutland, son second fils, fut poignardé par le lord

Clifford, qui ayant trouvé le corps du père, lui coupa la tête, et la mit au bout d'une lance. La reine la fit planter sur les murailles d'Yorck.

Cependant le comte de la Marche, fils aîné du duc, n'en fut pas moins ardent à poursuivre les droits de son père et les siens. Soutenu du comte de Warwick, il remporta une victoire décisive sur le comte de Pembrock, que la reine avoit envoyé contre lui; entra dans Londres en triomphe, et y fut proclamé roi sous le nom d'*Edouard IV*. Marguerite, dont le courage égaloit l'ambition, ne posa pas pour cela les armes. Mais, après une bataille des plus sanglantes qu'elle perdit, elle se sauva à Edimbourg avec son fils et son époux. La fortune des combats, qu'elle voulut encore tenter, ne lui fut pas plus favorable. L'infortuné Henri, voyant ses affaires entièrement désespérées, rentra déguisé en Angleterre, espérant trouver un asile chez quelqu'un de ses anciens sujets. Mais il fut reconnu, et conduit à la tour de Londres. La reine se retira, avec son fils, auprès de René d'Anjou, son père, qui portoit le titre de roi de Sicile. An de J. C. 1461.

L'Angleterre étant pacifiée, on pressa Edouard de se marier. Le comte de

Warwick fut envoyé en France, pour demander Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI. Ce mariage étoit arrêté, lors qu'Edouard, devenu passionnément amoureux d'Elisabeth Woodwil, veuve du chevalier Gray, l'épousa, sans en faire part au ministre négociateur. Le fier Warwick, irrité de ce mariage, qu'il regardoit comme un affront fait à lui-même, forma aussitôt un projet de conspiration, dans lequel il fit entrer le duc de Clarence, frère d'Edouard. Le monarque anglais, se voyant hors d'état de résister aux forces qu'ils avoient rassemblées contre lui, sē sauva en Hollande; et les rebelles rétablirent Henri IV sur le trône. Mais Edouard ayant débarqué en Angleterre, avec quelques troupes que lui avoit fournies le duc de Bourgogne, réunit tous ses partisans; se réconcilia avec son frère; entra dans Londres, où il fit prisonnier Henri, et défit Warwick, qui fut tué dans le combat.

A la nouvelle du rétablissement de son époux, Marguerite et son fils étoient partis pour l'Angleterre. Mais ils n'y arrivèrent qu'après le désastre de Henri. L'armée qu'ils y formèrent à la hâte, fut taillée en pièces; et ils tombèrent eux-mêmes au pouvoir du vainqueur. A l'is-

sue de la bataille, le duc de Glocester, second frère d'Edouard, tua de ses propres mains le jeune prince de Galles, en présence du roi et de toute sa cour. Peu de temps après, il fut le bourreau du père, comme il avoit été celui du fils, et l'égorgea dans sa prison. Ce méchant prince étoit dévoré de l'ambition de monter sur le trône; et pour en écarter le duc de Clarence, son frère aîné, il le chargea des plus noires calomnies auprès d'Edouard, qui le fit condamner à mort, en lui laissant le choix de son supplice. On le plongea, suivant ses desirs, la tête en bas dans un tonneau de malvoisie, où il fut étouffé. Edouard ne lui survécut pas long-temps. Il se préparoit à aller faire la guerre à Louis XI, lorsqu'il mourut, laissant deux fils et plusieurs filles.

*Edouard V*, l'aîné, lui succéda. Mais il ne régna que deux mois et douze jours. Le duc de Glocester le fit enfermer, avec son jeune frère, dans la tour où ils furent secrètement égorgés, et se fit proclamer roi, sous le nom de *Richard III.* An de J. C. 1483.

Aussitôt qu'il eut ceint le diadême usurpé, il assembla un parlement dans lequel il osa faire examiner ses droits à la couronne. Ce parlement aussi lâche-

ment injuste, que le prince étoit audacieusement cruel, declara que la mère de Richard III avoit été adultère; que ni Edouard IV, ni ses autres frères n'avoient été légitimes; que le seul qui le fut, étoit Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenoit, à l'exception des deux jeunes princes. Il ne jouit pas long-temps de ce trône, où il n'étoit monté qu'à force de crimes. Le duc de Buckingham conspira contre lui : mais il fut arrêté, et eut la tête tranchée. Henri, comte de Richemont, le seul rejetton de la branche des Lancastre, fut plus heureux. Fortifié des secours que lui envoya Charles VIII, roi de France, il attaqua, près de Bosworth, le roi Richard, qui périt dans cette sanglante bataille, après un règne de deux ans et quelques mois. Ce prince, né, comme le dit un historien anglais, sans foi, sans probité, sans principes, sans conscience, fourbe, hypocrite, dissimulé, et ne faisant jamais plus de caresses, que quand il vouloit faire plus de mal, fut le dernier roi de la maison d'Yorck, et de la race des *Plantagenets*.

An de J. C. 1485. Le comte de Richemont élevé sur le trône d'Angleterre, sous le nom de *Henri VII*, n'étoit de la maison de Lancastre que par sa mère, et fut le premier

premier roi de la race des *Tudors*, comme petit-fils d'*Owen Tudor*, gentilhomme de la principauté de Galles. Elizabeth, fille aînée d'Edouard IV, se trouvoit, par la mort de ses deux frères, à la tête de la maison d'Yorck. Le mariage de Henri avec cette princesse, mit fin aux divisions des Lancastre et des Yorck, en réunissant les droits de ces deux maisons.

Les ennemis du nouveau roi formérent deux conspirations, pour le chasser du trône. Ils mirent, à la tête de la première, un garçon boulanger, nommé *Lambert Simnel*, qui se disoit neveu d'Edouard IV, et à la tête de la seconde, un juif converti, nommé *Perkin Waerbeck*, qui se disoit fils du même Edouard. Les deux imposteurs furent complétement battus, et faits prisonniers. Le premier finit ses jours dans les cuisines de Henri, et le second, un peu plus à craindre, sur un échafaud. Ce prince fit une guerre d'une très-courte durée à la France, et fonda divers colléges. La sagesse avec laquelle il gouverna ses états le fit surnommer *le Salomon de l'Angleterre*. L'avarice est le seul défaut qu'on lui ait reproché.

Son fils *Henri VIII* fut son successeur. Ce prince d'un caractère violent et An de J. C. 1509.

féroce, qui ne connut jamais d'autre religion que sa passion et sa volonté, se ligua avec l'empereur Maximilien I contre Louis XII, et gagna sur les Français la bataille *des éperons*. Il fit ensuite la guerre aux Ecossais, qu'il défit à la bataille de Floddon, où leur roi Jacques IV fut tué. Dans les fameuses querelles de Charles-Quint et de François I, il s'unit d'abord avec l'empereur, et se mit ensuite du parti de la France.

Le monarque anglais ayant répudié Catherine d'Arragon, sa femme, pour épouser Anne de Boulen, fut excommunié par le pape Clément VII. Henri, qui avoit déjà publié un ouvrage contre l'hérésie de Luther, et à qui le pape Léon X avoit donné le titre de *défenseur de la foi*, se vengea de cette excommunication, en obligeant le clergé de son royaume de le reconnoître lui-même pour *chef de l'église*. Ce schisme fit de l'Angleterre un théâtre de sang. L'illustre cardinal Jean Fischer, le savant Thomas Morus, chancelier, plusieurs autres grands personnages, et des milliers de catholiques de tous les états, furent mis à mort, pour n'avoir pas voulu abjurer leur religion. Ce prince cruel et voluptueux fit ensuite décapiter Anne de Boulen, pour épouser Jeanne de Seimour. Il

épousa plusieurs autres femmes, et leur fit subir le même sort, ou les répudia. Il avoit érigé l'Irlande en royaume, lorsqu'il mourut, ne laissant qu'un fils et deux filles.

*Edouard VI*, né de Jeanne de Seimour, n'avoit que dix ans, et gouverna sous la régence du duc de Sommerset, son oncle. Il fit par ses généraux la guerre en Ecosse avec quelque succès, et introduisit la religion protestante en Angleterre. Le duc de Sommerset, ayant été accusé de plusieurs crimes, fut traduit devant le parlement, qui le condamna à perdre la tête. Le duc de Northumberland lui avoit déjà succédé dans la régence; et dès-lors il forma des projets ambitieux pour l'élévation de sa famille. Quand il vit le jeune Edouard attaqué d'une maladie mortelle, dont il fut soupçonné d'avoir été l'auteur, il l'engagea à transporter par un acte la couronne sur la tête de Jeanne Gray, sa cousine, fille aînée du duc de Suffolck, et belle-fille du régent. An de J. C. 1547.

Le duc de Northumberland en effet la fit proclamer reine, aussitôt après la mort d'Edouard. Mais *Marie*, sœur de ce prince, née de Catherine d'Arragon, fut reconnue par plusieurs provinces, et par le peuple de Londres, qui lui ouvrit 1553.

ses portes. Jeanne Gray se démit d'une couronne qu'elle n'avoit portée que très-peu de temps; et le duc, à qui l'on fit son procès, fut exécuté avec quelques rebelles. La nouvelle reine rétablit la religion catholique et l'autorité du pape dans ses états. Mais elle usa de mesures trop rigoureuses contre les protestans. Le bruit de son mariage conclu avec Philippe II, roi d'Espagne, malgré la parole qu'elle avoit donnée de n'épouser aucun prince étranger, s'étant répandu, il se forma contre la reine une conspiration, à la tête de laquelle étoit le duc de Suffolck, avec plusieurs autres seigneurs. Elle fut découverte; et les trois premiers chefs périrent sur un échafaud, ainsi que Jeanne Gray, parce que la rebellion de son père donna lieu de croire qu'on vouloit la remettre sur le trône. Marie prit ensuite part à la guerre que l'Espagne faisoit à la France, et perdit sans retour Calais, avec les petites villes qui sont aux environs. Elle mourut sans enfans.

An de J. C. 1558. Sa sœur *Elizabeth*, née d'Anne de Boulen, lui succéda. Elle se fit couronner suivant les cérémonies de l'église romaine. Mais quand elle eut affermi son autorité, elle se déclara contre la religion catholique, dont elle défendit l'exercice

sous des peines très-rigoureuses. Elle établit la religion anglicane, qui est un mélange des dogmes calvinistes, avec le culte et la plupart des cérémonies de l'église romaine. Par là, elle déplut, non seulement aux catholiques, qui ne pouvoient point adopter les dogmes de Calvin; mais encore aux *puritains* ou *presbytériens*, rigides calvinistes, qui ne vouloient pas se soumettre à l'ordre des évêques, que la reine avoit conservé. Un grand nombre de catholiques furent les malheureuses victimes du nouvel établissement de cette religion anglicane. Les uns furent jettés dans des prisons perpétuelles, où on les laissa bien souvent périr de misère. Les autres furent obligés de sortir du royaume, ou moururent du dernier supplice. Quelque temps après, Elizabeth fit arrêter l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui étoit venue chercher un asile auprès d'elle; et après l'avoir retenue, pendant une longue suite d'années, dans une dure prison, elle lui fit trancher la tête.

Si l'on pouvoit effacer ces deux traits de la vie d'Elizabeth, on trouveroit peu de monarques qu'on pût lui comparer dans l'art de gouverner les peuples. Son règne a été l'un des plus glorieux de l'Angleterre, qui n'a jamais eu autant d'habiles

ministres, ni de grands hommes d'état. Cette princesse s'est rendue plus illustre par sa politique, que par la force de ses armées. Mais elle se fit respecter et craindre autant que les plus célèbres conquérans. La marine anglaise fut, sous son règne, dans l'état le plus imposant qu'on eût vu jusqu'alors, et le commerce de cette nation fut porté jusques dans les Indes orientales. Elisabeth donna des secours aux rebelles des Pays-Bas contre Philippe II, roi d'Espagne, qui arma une puissante flotte, nommée l'*invincible*, qu'une tempête des plus violentes dispersa sur les côtes d'Angleterre. Elle aida de ses troupes Henri IV, que le parti de la ligue vouloit exclure de la couronne de France.

Les Irlandais, attachés à la religion catholique, et soutenus par l'Espagne, eurent pendant presque tout ce règne les armes à la main : mais ils furent à la fin réprimés. Le comte d'Essex, favori de la reine, et vice-roi de cette province, ayant tenté de l'exciter à une nouvelle révolte, périt sur un échafaud. On dit qu'Elizabeth en ressentit un chagrin amer, qui la conduisit au tombeau. Elle n'avoit jamais voulu s'engager dans les liens du mariage, quoique les plus puissans princes eussent demandé sa main,

et l'on prétend qu'elle avoit quelque raison naturelle de ne pas se marier. Cette reine d'Angleterre, la dernière de la maison de *Tudor*, avoit nommé pour son successeur *Jacques Stuart*, roi d'Ecosse, son plus proche parent, et fils de l'infortunée Marie, qu'Elizabeth avoit fait mourir.

*Jacques I*, élevé sur le trône, réunit les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et prit le titre de *roi de la Grande Bretagne*. En suivant, relativement à la religion, les principes de la feue reine Elizabeth, il ordonna, sous peine de mort, à tous les prêtres catholiques de sortir de ses états. Son règne est fameux par la *conspiration des poudres*. Les conjurés avoient résolu de faire sauter, au moyen de quelques tonneaux remplis de poudre, la salle du parlement, lorsque le roi, la famille royale, les seigneurs, et les communes y seroient assemblés. Cet horrible complot fut découvert; et les auteurs connus périrent sur un échafaud. Alors le parlement dressa un formulaire de serment, appellé *serment d'allégeance*, c'est-à-dire, de soumission et d'obéissance au roi, comme souverain indépendant de toute puissance sur la terre. Dans une autre assemblée du parlement, se

An de J. C. 1603.

formèrent deux partis, connus aujourd'hui sous les noms de *Torys* et de *Whiggs*. Le premier s'efforce d'étendre les prérogatives royales ; et le second fait toujours valoir les priviléges du peuple.

An de J. C. 1625. *Charles I*, fils et successeur de Jacques I, secourut les calvinistes de la Rochelle qui s'étoient révoltés contre Louis XIII. Mais sa flotte fut battue, et ne put empêcher la prise de cette ville. Quelque temps après, il voulut réduire l'Ecosse, où les puritains dominoient, à une parfaite conformité avec l'église anglicane, c'est-à-dire, à recevoir le gouvernement épiscopal. D'un autre côté, il imposa en Angleterre, de sa propre autorité, une taxe sur les vaisseaux. Les puritains d'Ecosse signèrent à Edimbourg une ligue ou union, nommée le *convenant d'Ecosse*, qui étoit opposé à la liturgie anglicane, et qu'ils s'engagèrent à défendre même contre le roi. Ce fut là le tocsin de la révolte. Charles convoqua le parlement, où il proposa de lever des troupes, pour aller châtier les rebelles. Le parlement refusa de lui accorder les subsides qu'il demandoit. Le roi le cassa, et fit marcher, vers les frontières d'Ecosse, une armée commandée par le comte de Stafford, vice-roi

d'Irlande. Alors la noblesse écossaise vint supplier Charles d'assembler de nouveau le parlement. Il le fit; et ce parlement, devenu si fameux par ses crimes, a été nommé le *long parlement*.

Le plus grand nombre de ses membres se liguèrent avec les rebelles d'Ecosse, dans le dessein d'enchaîner l'autorité royale, et d'établir une autre espèce de gouvernement. Il ne fut plus possible à Charles de dissoudre ce parlement, qui s'érigea en souverain, et qui traita de rebelles tous ceux qui étoient attachés au roi. Le comte de Stafford, son plus fidèle serviteur, fut condamné à mort; et Charles lui-même, après bien des refus formels, fut contraint, par le parlement et le peuple de Londres, à signer sa condamnation. On assure que cet illustre innocent porta son généreux dévouement à la personne du roi, jusqu'à le faire solliciter de souscrire, pour sa propre sûreté, à son arrêt de mort.

Mais le sang de Stafford, et la condescendance de Charles à se prêter à tout ce qu'on exigea de lui, non seulement en Angleterre, mais encore en Ecosse, où il fit un voyage pour cet objet, n'appaisèrent point la fureur du parlement rebelle. Bientôt il fit soulever les ouvriers

de Londres, et les paysans des environs, dont les excès sans nombre obligèrent le roi d'abandonner sa capitale. Dès-lors le feu de la guerre civile fut allumé de toutes parts. Charles, d'abord vainqueur, fut complétement battu près de Nazerbi, par l'armée des parlementaires. Dépourvu d'hommes et d'argent, le monarque vaincu ne vit d'autre parti à prendre que d'aller demander un asile aux Ecossais. Mais ceux-ci, loin de répondre à cette noble confiance de la part de leur souverain, eurent la sordide bassesse de le livrer au parlement d'Angleterre, moyennant une grosse somme d'argent, sous la condition néanmoins qu'on ne lui feroit aucun mal. La reine d'Angleterre, sœur de Louis XIII, jugeant alors les affaires de son époux entièrement désespérées, se retira en France, avec son fils Charles, prince de Galles.

Les puritains, ou rigides calvinistes, qui formoient la grande majorité du parlement, jouissoient du cruel plaisir d'avoir le monarque entre leurs mains, lorsqu'il s'éleva une secte nouvelle appellée des *indépendans*, qui avoient pour principe de ne s'attacher, en matière de religion, à aucune créance particulière, et qui ne vouloient dépendre d'aucun ordre, soit ecclésiastique, soit

politique; mais qui, en prétendant n'être gênés en rien, accordoient aux autres la même liberté de dogmes et de discipline. A la tête de ce parti parurent Thomas Fairfax et le fameux Olivier Cromwel, qui avoient combattu dans l'armée du parlement contre le roi. Les indépendans se joignirent d'abord aux puritains, ou presbytériens, qui ayant à-peu-près les mêmes principes, ne vouloient cependant qu'affoiblir l'autorité royale, et abolir l'épiscopat. Mais bientôt ces indépendans, devenus les plus forts, par le secours des officiers et des soldats qu'ils engagèrent dans leur parti, se rendirent maîtres de la personne du roi, sous prétexte de lui donner la liberté.

Cependant le peuple, mécontent de ces nouveaux tyrans, se souleva en quelques endroits. Les Ecossais mêmes se repentant, quoique trop tard, d'avoir livré le roi, envoyèrent une armée pour rompre ses fers. Cromwel la défit; et après une autre victoire qu'il remporta dans les plaines d'Oxford, il devint maître absolu du parlement, qu'il empêcha d'entrer en négociation, et de faire aucune espèce d'accommodement avec l'infortuné monarque. Ce scélérat ambitieux ne se borna pas à ce premier acte de

despotisme. Il établit un tribunal de justice, qui ayant fait comparoître le roi, le jugea, et le condamna à perdre la tête sur un échafaud; ce qui fut exécuté le 9 janvier 1649. Qu'on n'accuse point la nation anglaise d'avoir trempé les mains dans le sang de son roi Charles I. Le peu que j'ai dit de ce malheureux règne, doit faire voir que quelques factieux, usurpateurs tyranniques du gouvernement, commirent seuls cet abominable attentat. L'Angleterre entière a toujours regardé, et regarde encore aujourd'hui avec horreur ceux qui eurent part à cette sanglante tragédie; et la nation en renouvelle chaque année les témoignages authentiques de sa douleur, par un jeûne public.

An de C. J. 1649. Le parlement s'étant assemblé, la chambre des communes, composée de différens sectaires, qui ne trouvoient point de gouvernement plus parfait que le républicain, défendit de proclamer *Charles Stuart*, fils du dernier roi, et dressa un acte, par lequel il abolit la royauté, en déclarant que les communes, qui représentoient la nation, gouverneroient désormais l'Angleterre sans roi, sans chambre des pairs, et sous la forme d'une république. *Charles II* étoit alors à la Haye, et prit le titre de roi. Les Irlan-

dais lui firent dire qu'ils se soumettroient à lui, si on leur envoyoit des armes et des munitions, qu'ils ne reçurent point. En ce même temps les Ecossais l'ayant proclamé roi, Charles se rendit en Ecosse, où il se trouva bientôt à la tête d'une armée. Mais *Cromwel*, qui avoit été nommé généralissime des troupes d'Angleterre, marcha contre lui ; et après deux actions, dont le succès fut à-peu-près égal de part et d'autre, il tailla en piéces l'armée de Charles, qui se vit obligé de se déguiser, pour sauver sa vie. Il passa en France, et de là dans les Pays-Bas.

Fier de cette grande victoire, *Cromwel* entra triomphant dans Londres, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'à un souverain. Bientôt il soumit par lui-même, ou par ses lieutenans, l'Irlande et toute l'Ecosse. Sur ces entrefaites, la guerre s'alluma entre l'Angleterre et la Hollande. Le parlement voyant augmenter tous les jours le crédit dangereux de l'ambitieux Cromwel, qui avoit à sa disposition l'armée de terre, vouloit la licencier, pour épargner, disoit-on, l'argent quelle coûtoit à l'état, dans un temps où la guerre de Hollande occasionnoit de si grandes dépenses; mais en effet, pour enlever au général un si puissant appui. Cromwel, sûr de la disposision de ses troupes,

se rendit aussitôt dans la chambre, en fit sortir tout le parlement, après l'avoir traité de tyran, en ferma lui-même la porte, et emporta la clé. On ajoute même qu'il fit mettre sur la porte de la salle cet écriteau : *Maison à louer.* Jamais aucun roi d'Angleterre n'eût osé faire un pareil acte d'autorité. Ceux qui règnent, ou qui veulent régner par usurpation, ne mettent presque jamais de frein à leur tyrannique audace, toujours proportionnée à l'étendue de leur coupable ambition. Ils ne peuvent ni connoître, ni suivre d'autre loi que la force, ayant méconnu et violé ouvertement celle de la justice. Le souverain légitime, s'il n'est pas juste par principes et par caractère, est forcé de l'être par les loix sagement établies. Aussi est-il toujours attentif, et se trouve-t-il toujours intéressé à ne porter jamais son pouvoir, au-delà des bornes que les loix ont posées.

*Cromwel*, poursuivant toujours ses projets ambitieux, forma un nouveau parlement, composé de fanatiques qui lui étoient dévoués, et qui, quelques mois après, lui offrirent la souveraineté. Il l'accepta, le 26 décembre 1653. Mais l'usurpateur régicide ne voulut prendre que le titre modeste de *protecteur* de la république. Ce politique artificieux, re-

vêtu, dans la réalité, d'un pouvoir bien supérieur à celui qu'avoient jamais possédé les rois d'Angleterre, eut toujours deux armées, une de terre et une de mer, prêtes à le soutenir dans son usurpation. Il continua la guerre contre les Hollandais, qui, vaincus dans cinq grandes batailles navales, et voyant leur commerce presque ruiné, par la prise de sept cents de leurs vaisseaux marchands, furent obligés de faire la paix, aux conditions que voulut leur imposer le vainqueur. Il réprima aussi la licence des corsaires de Barbarie; conquit, dans la guerre qu'il fit aux Espagnols, la Jamaïque, qui est encore au pouvoir des Anglais; eut l'adresse de découvrir toutes les conspirations que l'on forma contre lui, et reçut des ambassadeurs des plus grands princes de l'Europe.

Mais à quoi lui servirent, pour son intérêt personnel, tant de succès, tant de grandeurs, et cette prétendue gloire, si méprisable et si odieuse aux yeux de l'homme juste? Son ame ne put goûter un seul instant le bonheur qu'il poursuivoit toujours, qu'il croyoit toujours atteindre, et qu'il voyoit toujours fuir rapidement bien loin de lui. Il sembloit que l'ombre de l'infortuné Charles I, voltigeant, le jour et la nuit, autour de son assassin, et ne

cessant de lui reprocher son crime, étoit le bourreau que le souverain vengeur avoit armé pour son supplice. Cromwel dévoré d'inquiétudes et de soupçons, tourmenté de la crainte continuelle de se voir arracher la vie, ne se contenta pas de se couvrir d'une large et forte cuirasse, de se charger d'armes offensives, de s'entourer d'une garde nombreuse, pour se mettre à l'abri du fer des assassins. Il fit construire dans le palais de Wittehal qui regarde la Tamise, un grand nombre de chambres, dans chacune desquelles il y avoit une trappe, par où l'on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la rivière, et ne coucha jamais deux fois de suite dans la même chambre, ne menant personne avec lui pour se faire déshabiller. Ce cruel état d'une ame déchirée par les remords, lui causa une fièvre lente, dont il mourut le 13 septembre 1658, après un *protectorat* de quatre ans neuf mois et quelques jours. Son cadavre embaumé et enseveli avec pompe dans le tombeau des rois, fut, deux ans après, exhumé, traîné sur la claie, pendu, et enterré au pied du gibet.

*Richard Cromwel* fut proclamé protecteur après la mort de son père. C'étoit un jeune homme simple dans ses mœurs, d'un caractère doux et paisible, et pour

lequel une place usurpée ne paroissoit pas avoir de grands attraits. Ce qui nous donne lieu de le croire, c'est qu'il auroit, vraisemblablement conservé l'autorité, s'il avoit voulu faire mourir trois ou quatre officiers supérieurs, qui ne voyoient qu'avec peine son élévation. Mais, plutôt que de régner par des supplices, il aima mieux renoncer au protectorat, dont il se démit en 1659.

Le parlement qui, avoit été cassé par Cromwel, fut alors rétabli. Mais on ne voulut pas y admettre les puritains ou presbytériens, qui en avoient été chassés peu de temps avant la mort de Charles I. Le petit nombre de ses membres, qui ne se portoit qu'à quarante-deux, lui fit donner le nom de *Rump* (mot qui signifie le croupion décharné d'une volaille). Bientôt la mésintelligence s'étant mise entre le parlement et l'armée, toute l'Angleterre se vit en proie aux fureurs des différens partis. Le général Monck, gouverneur d'Ecosse, homme d'une politique profonde, vertueuse et modérée, résolut de terminer toutes ces dissentions, en rétablissant la monarchie, et en plaçant la couronne sur la tête de celui à qui elle appartenoit légitimement.

Après avoir bien pris ses mesures, et n'ayant d'autre confident de son se-

cret que lui-même, Monck se mit en marche vers l'Angleterre à la tête d'une armée attachée à ses intérêts; y détruisit les restes du parti de Cromwel; entra dans Londres, où on lui fit toutes sortes d'honneurs; cassa le parlement factieux; et en forma un nouveau, composé, selon l'ancien usage, de deux chambres; l'une des seigneurs, et l'autre des communes. Le sage politique ne tarda pas à juger qu'il pouvoit, sans aucun risque, hâter l'heureux moment de l'exécution de son généreux projet. Il assembla les principaux membres du parlement, ainsi que les officiers de son armée; et en leur représentant, avec les couleurs vraies d'une éloquence simple et naturelle, les peuples fatigués de gémir sous la tyrannie des factions; les désordres de toutes les espèces ne faisant que s'accroître et s'étendre de jour en jour; les loix sans vigueur, les magistrats sans autorité; en un mot, l'Angleterre sur le point de se détruire elle-même par les mains de ses propres enfans; il n'eut pas de peine à leur persuader que l'unique remède à tous ces maux étoit le rétablissement de la monarchie, et du souverain légitime. On s'y porta avec enthousiasme: Londres se déclara en faveur de Charles, qui fut proclamé roi d'Angleterre, d'Ecosse et

d'Irlande : le parlement chargea un gentilhomme d'aller lui annoncer cette agréable nouvelle ; et Monck, lui-même, se rendit à Douvres au-devant de son roi, pour lui porter le sceptre de ses pères. Ainsi se couvrit d'une gloire à jamais immortelle, et bien plus éclatante, aux yeux de l'homme de bien, que celle des plus grands conquérans, le général Monck, qui comblé de biens et d'honneurs par son souverain, ne cessa, jusqu'à la fin de ses jours, de lui rendre les services les plus importans.

*Charles II*, assis sur son trône, rétablit la religion et le gouvernement dans le même état où ils étoient avant tous les troubles. Il fonda la société royale de Londres, pour accélérer les progrès des sciences; remit en vigueur les anciennes loix, et s'occupa efficacement du soin de faire refleurir le commerce. La Hollande disputoit alors à l'Angleterre l'empire de la mer. Charles lui déclara la guerre, qui après plusieurs combats très-vifs, et des succès à-peu-près égaux de part et d'autre, fut terminée par la paix conclue et signée à Bréda. Quelques années après, il se ligua avec Louis XIV contre cette même république. Mais la guerre qui fut la suite de cette ligue, ne fut pas d'une longue durée. An de J. C. 1660.

Cependant l'esprit de révolte n'étoit pas entièrement éteint; et le règne de Charles ne fut pas exempt de troubles. Le duc d'Yorck, son frère, ayant embrassé la religion catholique, les mécontens eurent la perfidie de supposer une conspiration formée en sa faveur contre le roi. On fut obligé de sacrifier quelques seigneurs et quelques officiers de ce prince, qui, pour le bien de la paix, se retira en Hollande. La chambre des communes étoit presque toute composée de ces factieux, qui, ligués avec quelques fanatiques écossais, étoient soutenus par le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, auquel il se flattoit de pouvoir succéder malgré le vice de sa naissance. Elle osa demander au roi, avec une hauteur peu respectueuse, qu'il déclarât le duc d'Yorck incapable à jamais de porter la couronne. Charles, loin d'y consentir, cassa ce parlement, fit revenir son frère auprès de lui, et ordonna au duc de Montmouth de sortir du royaume. Ce fils rebelle étant rentré en grace, trempa dans une conspiration formée contre la vie de son père et celle de son oncle. Elle fut découverte, et la plupart des conjurés furent punis de mort. Le duc coupable, ayant trouvé sa grace dans la tendresse paternelle, se retira en

Hollande. Peu de temps après, Charles II mourut sans postérité légitime. Il avoit été toute sa vie catholique dans le cœur; et l'on assure que, dans sa dernière maladie, il reçut les sacremens de l'église.

Le duc d'Yorck, qui s'étoit signalé par des victoires sur les Hollandais, succéda à Charles, son frère, sous le nom de *Jacques II.* Aussitôt que le duc de Montmouth eut appris son avénement à la couronne, il passa en Angleterre, avec le comte d'Argyle qu'il envoya en Ecosse, pour qu'il y ramassât des troupes. Les deux rebelles formèrent en effet une armée assez considérable. Mais ils furent entièrement défaits en bataille rangée, et tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui leur fit trancher la tête. An de J. C. 1685.

Leur supplice n'intimida point les factieux, qui, sous prétexte de la religion du roi, en vouloient plutôt à sa personne qu'à son royaume. Jacques, voyant que toutes les religions étoient tolérées en Angleterre, crut pouvoir obtenir le même avantage pour celle qu'il professoit. Il demanda donc la révocation du *test*, serment qu'on faisoit contre la doctrine catholique; aussi bien que celle des loix pénales portées contre les catholiques qu'on appelloit *papistes*. Mais le parti rebelle,

résolu de le renverser du trône, prit des mesures pour y placer Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et stathouder de Hollande, qui avoit épousé Marie, fille aînée du roi. Ce prince en effet, immolant à son ambition les sentimens de la nature, arma une flotte avec laquelle il débarqua en Angleterre, sans que la flotte anglaise, qui l'avoit vue, eût fait aucun mouvement pour s'opposer à son passage. L'infortuné Jacques abandonné de la plus grande partie de ses troupes, se voyant hors d'état de résister aux forces de son ennemi, fit partir la reine et le prince de Galles, son fils, pour la France, où il ne tarda pas à les suivre.

An de J. C. 1689. Le prince d'Orange fut couronné roi d'Angleterre, sous le nom de *Guillaume III*, avec Marie son épouse. Louis XIV, qui avoit donné un asile au roi fugitif, lui fournit cette même année une flotte et une armée, pour l'aider à remonter sur son trône. La flotte française battit celle des ennemis. Mais le roi Jacques, arrivé en Irlande, échoua au siége de Londonderri, et perdit une bataille décisive au passage de la rivière de Boine, où le maréchal de Schomberg fut tué. Il revint en France, et vécut à Saint-Germain en Laie, des bienfaits de Louis XIV, dans la pratique de toutes

les vertus de l'homme social et du chrétien.

Le nouveau roi d'Angleterre étoit ce même prince d'Orange, moteur de la fameuse ligue d'Ausbourg, formée contre la France. Après avoir secondé les efforts de ses alliés, plus par la profondeur de sa politique, que par la terreur de ses armes, il fut reconnu roi d'Angleterre par les puissances de l'Europe, à la paix de Riswick, en 1697. Il prit parti dans la guerre de la succession à la couronne d'Espagne. Mais il mourut sans enfans, très-peu de temps après que les premières hostilités eurent commencé. Le roi Jacques étoit mort une année auparavant.

Son fils, Jacques III, devoit naturellement monter sur le trône. Mais les Anglais y placèrent sa sœur *Anne*, sans néanmoins proclamer roi Georges, prince de Danemarck, son époux. Elle continua la guerre, avec ses alliés, contre la France, et donna le commandement de ses armées au célèbre Marleborough. Cette reine fut la première à entrer dans les négociations pour la paix, qui fut conclue à Utrecht. Elle mourut un an après sans enfans; et, depuis cette époque, on n'a plus vu de prince de la maison Stuart porter la couronne d'Angleterre. On dit qu'elle avoit pris des mesures pour la

An de J. C. 1702.

faire rendre, après sa mort, à son frère Jacques III, et que son projet auroit été heureusement exécuté, si les ministres de cette reine avoient été plus secrets et plus unis entre eux.

Ans de J. C. 1714. Georges Louis de Brunswick, électeur d'Hanovre, fils d'Ernest Auguste de Brunswick, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I, fut couronné roi d'Angleterre, sous le nom de *Georges I.* Il réprima quelques soulevemens, qui avoient été excités en Ecosse, et fit périr dans les supplices plusieurs partisans de Jacques III. Malgré ces troubles, la nation anglaise prospéra sous le règne de ce monarque, qui mit trois flottes en mer. La première alla en Amérique : la seconde, croisa sur les côtes d'Espagne ; et la troisième entra dans la mer Baltique. L'année suivante, Georges mourut d'une attaque d'apoplexie, à Osnabruck, en allant d'Angleterre dans son électorat d'Hanovre.

1727. *Georges II*, son fils et son successeur, fut continellement en guerre avec la France et l'Espagne. Jacques III voulut profiter de ces circonstances, pour recouvrer le sceptre de ses pères, et fit embarquer pour l'Ecosse, en 1745, Charles Edouard, son fils aîné. Ce prince, si connu par son courage, ayant été joint par

par un assez grand nombre de gentilshommes et de montagnards écossais, s'empara d'Edimbourg et de plusieurs autres places, et gagna la bataille de Falckirc. Mais il fut battu par le duc de Cumberland, près de Culloden ; et voyant son armée entièrement détruite, il fut forcé de sortir de l'Ecosse, pour repasser en France.

Après la paix conclue à Aix-la-Chapelle, en 1748, le roi Georges II fit avec de grands succès une nouvelle guerre contre la France. Elle fut terminée par *Georges III*, son fils, qui lui succéda en 1760.

## ÉCOSSE.

Il n'est pas possible de fixer l'époque, où les Ecossais, unis avec les Pictes, s'établirent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui. Mais, suivant l'opinion la plus commune, les peuples ne furent gouvernés par des rois, qu'au commencement du cinquième siécle ; et l'on regarde assez généralement *Fergus*, comme le fondateur de la monarchie Ecossaise.

Après une longue suite de souverains, sous le règne desquels on ne voit que troubles domestiques, ou guerres avec

les Anglais, les Danois et autres peu-
Ans de J. C. 1371. ples voisins, *Robert I*, fils de Walter *Stuart*, grand sénéchal d'Ecosse, fut élevé sur le trône. Il se ligua avec la France, pour faire la guerre aux Anglais; et les victoires qu'il remporta sur eux, rendirent pour quelque temps le calme à son royaume.

1388. *Robert II*, son fils, à qui il laissa la couronne, ne fit rien de remarquable, qui, du moins, nous ait été transmis par l'histoire.

1424. Celui-ci eut pour successeur son fils *Jacques I*, qui ayant été pris par les Anglais, en passant en France, ne fut couronné qu'après une captivité de dix-huit ans. La punition qu'il fit subir à quelques-uns de ceux qui avoient mal gouverné le royaume, durant le temps de sa prison, eut des suites bien funestes pour lui. Les parens de ceux-ci l'égorgèrent dans son lit.

1437. Son fils *Jacques II* voulant profiter des divisions des maisons de Lancastre et d'Yorck, pour porter la guerre en Angleterre, commença son expédition par le siége de Roxburg. Mais il fut tué devant cette place.

1452 *Jacques III*, souilla le trône de ses pères par toutes sortes de crimes et de cruautés. Il se fit généralement détester,

et fut tué dans une bataille que lui livrèrent ses propres sujets.

Mais son fils, *Jacques IV*, l'un des plus grands princes qui aient régné en Ecosse, se rendit recommandable par sa valeur, sa grandeur d'ame, sa sagesse et sa piété. Ligué avec Louis XII, roi de France, il fit la guerre aux Anglais, et fut tué à la bataille de Floddon. Ans de J. C. 1488.

*Jacques V*, son fils, n'avoit alors qu'un an et demi; et Marguerite d'Angleterre, sa mère, eut part au gouvernement durant sa minorité. Ce prince, devenu majeur, aima la justice, la paix et la religion. Il prit, contre l'empereur Charles-Quint, la parti de François I, roi de France, qui par reconnoissance lui donna sa fille aînée en mariage. 1513.

*Marie Stuart*, née huit jours seulement avant la mort de son père, Jacques V, lui succéda. Après une minorité fort agitée, cette reine, une des plus belles princesses de l'Europe, épousa François, dauphin de France, fils du roi Henri II. Marie, reine d'Angleterre, étant morte sans enfans, Marie Stuart voulut faire valoir ses droits sur ce royaume, comme petite-fille de la sœur aînée de Henri VII. Mais Elizabeth l'emporta; et ces deux reines firent un traité à Edimbourg. Après la mort de François II, 1536.

roi de France, son époux, Marie retourna en Ecosse, où elle épousa *Henri Stuart Darnlei*, son cousin, à qui elle donna le titre de roi d'Ecosse, joignant son nom au sien dans tous les actes publics.

Ce prince avoit tous les agrémens extérieurs, les dehors les plus séduisans. Mais la reine découvrit bientôt dans celui qu'elle avoit couronné, un homme insolent et bas tout à-la-fois, grossier, brutal dans ses plaisirs, violent jusqu'aux derniers excès, gouverné par les plus vils flatteurs, et plein d'une présomption qui lui faisoit toujours croire qu'il méritoit bien au-delà de ce qu'on faisoit pour lui. Dès-lors Marie usa de réserve à son égard, et prit pour son conseil David Rizzo, italien, homme d'un âge avancé et ressentant déjà les infirmités de la vieillesse. Henri furieux, à la tête de quelques hommes armés, fit assassiner le vieux confident sous les yeux de la reine même, enceinte alors de cinq mois, et qui n'avoit dans ce moment auprès d'elle, que la comtesse d'Argyle. Le comte de Bothwel succéda à Rizzo, dans la confiance de Marie. Quelque temps après, Henri mourut de la même mort qu'il avoit fait subir à Rizzo. Le comte fut universellement regardé comme l'auteur de cet as-

sassinat; et cependant la reine eut l'imprudence de l'épouser. Ce mariage fut la principale cause de tous les malheurs de cette princesse.

L'Écosse entière se souleva contre Marie, qui abandonnée de son armée, fut enfermée dans un château, et obligée de céder la couronne à son fils *Jacques VI*, qui n'avoit guères plus d'un an. Marie ayant trouvé le moyen de s'échapper de sa prison, rassembla quelques troupes; hasarda une bataille, qu'elle perdit, et alla chercher un asile en Angleterre. Mais la reine Elizabeth, contre tous les droits de l'hospitalité et de l'humanité même, la fit arrêter, et la retint pendant dix-huit ans dans une dure captivité. L'attachement de Marie à la religion catholique, et ses droits sur la couronne d'Angleterre, étoient, aux yeux d'Elizabeth, deux crimes irrémissibles. Elle fit enfin juger la reine d'Ecosse, son égale, comme si elle avoit été sa sujette. « Quarante-deux membres du parlement, dit un historien moderne, et cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Fotteringhai. Elle protesta: mais elle répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres,

An de J. C. 1567.

et jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, et on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avoit fait mourir, et dont on auroit pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin, quand on auroit procédé avec les formalités qu'exige l'équité pour le moindre des hommes; quand on auroit prouvé que Marie cherchoit par-tout des secours et des vengeurs, on ne pouvoit la déclarer criminelle. Elizabeth n'avoit d'autre jurisdiction sur elle, que celle du puissant sur le foible et sur le malheureux. » L'infortunée Marie Stuart, condamnée à perdre la tête sur un échafaud, reçut la mort avec un courage dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables; et la fin de cette reine fut d'une héroïne chrétienne.

An de J. C. 1603. Son fils Jacques VI fut, comme je l'ai déjà dit, reconnu roi d'Angleterre, après la mort d'Elizabeth. Mais l'Ecosse fut toujours gouvernée comme un royaume séparé; et ce ne fut que sous la reine Anne, en 1707, qu'elle fut réunie et confondue avec celui d'Angleterre.

## IRLANDE.

On prétend que les Irlandais, anciennement appellés *Scots* et *milésiens*, descendent de *Milésius*, Scythe d'origine, et qu'ils fondèrent une monarchie dans leur île, plus de dix siécles avant J. C. Quoi qu'il en soit d'une antiquité si reculée, et sans doute fabuleuse, il est certain que l'Irlande fut dans la suite gouvernée par plusieurs souverains, dont chacun régnoit dans une province. Durant les cinquième, sixième, septième et huitième siécles de l'ère chrétienne, les sciences y fleurirent, quoiqu'elles parussent alors être bannies du reste de l'Europe.

Vers le commencement du neuvième siécle, les Danois, les Norvégiens, et les autres peuples du Nord, ravagèrent l'Irlande, et ne cessèrent de le faire pendant près de deux cents ans. Ans de J. C. 800.

A la fin de cette époque, *Brien*, surnommé *Boruma* ou *le Terrible*, le plus puissant des rois du pays, eut continuellement les armes à la main contre ces peuples. S'il faut en croire quelques historiens, il leur livra quarante-neuf batailles, et eut toujours l'avantage. Il profita des intervalles de paix que lui 980.

procurèrent ses victoires, pour établir en Irlande de nouveaux colléges, bâtir des forteresses, construire des chaussées, élever des ponts sur les rivières, et faire revivre les anciennes loix.

L'histoire ne dit rien de bien remarquable, concernant le règne de ses successeurs, durant une longue suite d'années. Nous savons seulement que des divisions presque continuelles troubloient alors l'Irlande. Henri II, roi d'Angleterre, en profita pour faire la conquête de ce pays, dont il nomma souverain son fils *Jean*, qui se contenta du titre de *seigneur*. Les Irlandais tentèrent plusieurs fois de chasser les Anglais. Mais ils ne purent point en venir à bout, quoiqu'ils les eussent plusieurs fois obligés de traiter avec eux.

Ans de J. C. 1172.

1509. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, fut le premier qui prit le titre de roi d'Irlande; et ses successeurs établirent insensiblement dans ce royaume le gouvernement anglais. Cependant la nation a toujours eu, et a encore son parlement particulier, composé des seigneurs et des députés des comtés et des villes.

## IV.

### ESPAGNE.

L'Espagne, subjuguée en grande partie par Scipion l'*Africain*, et entièrement conquise par Auguste, devint, lors de la décadence de l'empire romain en Occident, la proie des Vandales, des Suèves, et des Alains, qui se la partagèrent. Peu de temps après, les Vandales allèrent s'établir en Afrique, et les Alains furent chassés par les Suèves. Ceux-ci, maîtres de presque toute l'Espagne, furent contraints d'en abandonner une partie aux Goths, qui avaient déjà formé un état autour des Pyrénées.

An de J. C. 408.

466.

Les Romains, sous l'empereur Justinien, étant rentrés dans l'Arragon, et dans les provinces de Valence et de Tolède, *Leuvigilde*, le premier roi des Gots, qui ait pris en Espagne les marques de la royauté, les chassa de ce pays, et fixa sa cour à Tolède. Bientôt après, il profita habilement des troubles qui s'étoient élevés parmi les Suèves, et s'empara de leur royaume, qu'il réunit au sien. Ce fut alors la seule monarchie de l'Espagne.

572.

583.

Il y avoit plus d'un siècle que cette

monarchie existoit, lorsque le roi *Roderigue*, prince voluptueux, imprudent, vindicatif, et haï de presque tous ses sujets, eut la brutalité de faire un outrage à la fille de Julien, comte de Tanger, dont les ancêtres avoient occupé le trône. Celui-ci, emporté par la vengeance, se ligua avec les deux fils du dernier roi, et leurs amis communs, pour livrer l'Espagne aux Sarasins d'Afrique, appellés *Maures*. Ces peuples, qui cherchoient depuis long-temps l'occasion de conquérir ce royaume, se hâtèrent d'y entrer, taillèrent en pièces, près de Xerès, l'armée que leur opposa
Ans de J. C. Roderigue, se rendirent maîtres de tout
713. le pays, et détruisirent ainsi la monarchie des Goths.

Cependant *Pélage*, héros du sang royal, échappé au fer des Maures, se sauva avec quelques débris de l'armée, vers Tolède, et alla ensuite se cantonner dans les montagnes de l'Asturie. Ce prince, élu roi par les troupes, leur inspira le courage dont il étoit lui-même animé. Une grande bataille gagnée sur les Maures, la conquête de Léon, de
730. Gyon, d'Astorga, et d'autres places, le rendirent le restaurateur de la monarchie espagnole. De toutes les villes conquises, il forma un état, et prit le titre

de roi des Asturies; titre que ses successeurs conservèrent durant près de deux cents ans.

*Alphonse I*, gendre de Pélage, lui ayant succédé, fit de grandes conquêtes sur les Maures, divisés par des guerres civiles. Ces peuples s'étant même révoltés contre leur émir, appellèrent le prince Abdérame, de la race des *Omniades*, à laquelle le califat venoit d'être enlevé par la famille des *Abassides*. Ce musulman, arrivé en Espagne, soumit les provinces de Castille, d'Arragon, et de Navarre; s'empara de la Lusitanie et de Tolède, et fonda le royaume de Cordoue, indépendant des califes. Ans de J. C. 739. 762.

Le roi des Asturies, qui avoit demandé la paix, ne perdit rien de ses états. Il arriva même que les gouverneurs de Sarragosse et d'Arragon, ayant voulu se soustraire à la domination d'Abdérame, implorèrent le secours de Charlemagne, qui alla conquérir sur les Maures tout ce qu'ils possédoient jusqu'à l'Ebre. A la décadence de la maison de cet empereur, *Aznar*, comte de Gascogne, fonda le royaume de Navarre, qui eut pour premier roi *Garcie Ximenès*. 830.

Celui des Asturies s'accrut par la valeur et la sagesse d'*Alphonse III*, surnommé *le Grand*, qui battit plusieurs 870.

fois les Maures. *Ramire II*, roi de Léon, titre qu'avoient pris les rois des Asturies, les tailla en pièces à Simenças, et leur tua quatre-vingt mille hommes. Cependant le premier ministre du roi de Cordoue, Almanzor, ennemi implacable des chrétiens, leur fit des maux effroyables, gagna sur eux plusieurs grandes batailles, et porta la désolation dans tout leur pays. Mais à la fin vaincu, il mourut désespéré.

Ans de J. C. 938.

1020. Quelque temps après, et dans l'espace d'environ vingt années, il se passa dans la monarchie mahométane des révolutions qui l'affoiblirent considérablement. Une foule de seigneurs, ambitieux de régner, démembrèrent ce royaume de Cordoue. Tolède, Valence, Sarragosse, Séville, et presque toutes les grandes villes eurent des rois indépendans. Mais malheureusement les chrétiens en firent de même. De tous les côtés, les provinces se changèrent en royaumes. *Sanche* dit *le Grand*, roi de Navarre, fameux par les conquêtes qu'il avoit faites sur les Maures, partagea ses états entre ses quatre fils : de sorte que l'Espagne chrétienne eut alors six souverains; les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Arragon, de Ribagorce, le comte de Barcelonne et peu de temps après, le

1035.

roi de Galice. Pour surcroît de malheur, ces rois sortis de la même tige, étoient sans cesse divisés,

Cependant sous *Alphonse VI*, qui réunit la couronne de Castille à celle de Léon, Rodrigue Diaz de Vivar, surnommé *le Cid*, se signala par de grands exploits contre les Maures, et leur enleva Tolède, dont Alphonse fit la capitale de son royaume. Ce monarque donna à Henri, son gendre, la Lusitanie, qu'il érigea en comté. Ans de J. C. 1072.

*Alphonse III*, surnommé *le guerrier*, roi de Navarre, et après la mort de son frère, roi d'Arragon, battit aussi plusieurs fois les mahométans, et s'empara de Sarragosse, où il établit sa cour. 1118.

A sa mort, l'Arragon et la Navarre formèrent encore deux royaumes séparés. En ce même temps, *Alphonse Raimond*, roi de Léon, le plus puissant des monarques chrétiens, eut la vanité de se faire proclamer empereur d'Espagne; titre trop fastueux pour le temps, et que ses successeurs négligèrent. 1134.

Les princes chrétiens se faisoient alors cruellement la guerre, même par des usurpations qui n'étoient colorées d'aucun prétexte. Les rois de Castille et d'Arragon profitèrent de l'absence de *Sanche VIII*, roi de Navarre, pour

envahir une partie de ses états. Mais ces trois princes se réunirent ensuite, pour
Ans de J. C. 1212. combattre les Maures, qu'ils taillèrent en pièces près de Tolose, où ils leur tuèrent, dit-on, deux cent mille hommes. Les musulmans firent bientôt après, des pertes plus considérables.

1238. A peine *Jacques I*, roi d'Arragon, se fut emparé des îles de Majorque, de Minorque, d'Ivica, et du royaume de Valence, que *Ferdinand III*, dit *le Saint*, roi de Castille et de Léon, prit la ville et le royaume de Cordoue, fut reconnu suzerain par les rois musulmans de Murcie et de Grenade, et se rendit maître de Séville et d'une grande partie de l'Andalousie.

1252. *Alphonse X*, surnommé *le Sage*, successeur de Ferdinand, ne laissa pas, au milieu des révoltes et des guerres civiles qui troublèrent son règne, de protéger et d'encourager les sciences. Il fonda plusieurs chaires dans l'université de Salamanque, et publia les tables astronomiques, connues sous le nom d'*Alphonsines*. Il fut élu empereur d'Allemagne par la plupart des électeurs. Mais il perdit l'empire, pour avoir tardé à aller en prendre possession. Il mourut durant les troubles qu'occasionna la révolte de *Sanche*, son second fils.

Son successeur fut ce même prince rebelle, qui monta sur le trône de Castille, au préjudice de ses deux neveux, à qui il appartenoit en vertu des droits de feu leur père, frère aîné du roi *Sanche IV*. Quelques années après, ce prince s'unit avec le roi d'Arragon contre les Maures. Leurs succès se bornèrent à la prise de Gibraltar, de Quéhada, et de Bedmar : mais ils perdirent presqu'en même temps Gibraltar. Ans de J. C. 1284.

Le règne de *Ferdinand IV*, fils de Sanche, fut rempli de divisions et de révoltes, malgré lesquelles il se maintint sur le trône que son père avoit usurpé. 1295.

*Alphonse XI*, son fils et son successeur, régna glorieusement en Castille. Il soumit les grands de son royaume, qui persistoient dans leur rebellion, et remporta plusieurs victoires sur les rois d'Arragon et de Navarre. Quand la paix eut été rétablie parmi les princes chrétiens, ils tournèrent leurs armes contre les Maures, qu'ils battirent sur terre et sur mer. Alphonse mourut au siége de Gibraltar. 1312.

Les troubles se renouvellèrent sous son fils, Pierre *le Cruel*. Les vexations qu'il exerça sur ses peuples, sa tyrannie portée aux derniers excès, excitèrent une révolte générale, dont Henri de 1350.

Transtamare, son frère naturel, se déclara le chef. Soutenu par Pierre IV, roi d'Arragon, il enleva la couronne au tyran, qui se sauva en Gascogne. Mais bientôt, aidé des secours du fameux Charles *le Mauvais*, roi de Navarre, il rentra en Castille à la tête d'une nombreuse armée; et après une grande victoire, il remonta sur son trône. Henri, qui s'étoit retiré en France, ne tarda à marcher contre lui, avec les troupes qu'on lui avoit données; le défit dans plusieurs batailles, et le tua de sa main dans la dernière.

Ans de J. C. 1368. *Henri II* se mit donc de nouveau en possession de la couronne de Castille. Ce ne fut cependant pas sans qu'il éprouvât de grandes difficultés de la part de ses voisins. Mais il vint à bout de vaincre tous les obstacles, et de gagner même, par ses libéralités, l'affection des grands du royaume.

1379. *Jean I*, son fils et son successeur, avoit épousé la fille de Ferdinand, roi de Portugal. Après la mort de son beau-père, il prétendit à ce royaume, et arma pour faire valoir ses droits. Mais il échoua dans son entreprise.

1390. La minorité de son fils *Henri III* fut très-agitée. Ce prince, devenu majeur, retira des mains des grands les do-

maines de la couronne, dont ils s'étoient emparés.

Il laissa pour successeur son fils *Jean II*, âgé seulement de deux ans, qui fut mis sous la tutelle de la reine sa mère, et de Ferdinand de Castille, son oncle paternel. Les états offrirent la couronne à celui-ci. Mais il protesta qu'il la conserveroit toujours pour son neveu, à qui elle appartenoit; et il ne viola point sa parole. Jean, parvenu à l'âge de gouverner, se livra tout entier aux plaisirs, laissant le soin des affaires à son ministre, Alvarez de Lune, qui, par son insolence et ses injustices, fit naître dans le royaume une guerre ouverte de la part des grands. Après de longues divisions, le roi sortit enfin de sa funeste indolence, et fit examiner la conduite de son ministre qui eut la tête tranchée. Mais il mourut lui-même l'année suivante. Ans de J. C. 1406.

Son fils aîné, *Henri IV*, dit l'*Impuissant*, fut sur le trône l'opprobre de la Castille, par ses crimes et ses désordres de toutes les espèces. Ses sujets, fatigués de ses horribles déréglemens et de ceux de la reine son épouse, le détrônèrent, et mirent à sa place son frère Alphonse. Celui-ci étant mort très-peu de temps après, Isabelle de Castille leur sœur, qui avoit épousé, en 1469, Fer- 1453.

dinand, fils de Jean II, roi d'Arragon, fut appellée à la succession.

Ans de J. C. 1474. Tous les états chrétiens d'Espagne, excepté le Portugal, étoient depuis long-temps confondus dans les trois royaumes de Castille, d'Arragon et de Navarre. Les Maures, tant de fois battus avec des pertes très-considérables, ne possédoient plus que celui de Grenade. Après la mort de Jean II, roi d'Arragon, *Ferdinand V*, son fils, possesseur de cette couronne, y réunit celle de Castille, du chef d'Isabelle, 1479. son épouse; et cette réunion éleva la monarchie espagnole à un si haut degré de puissance, qu'elle inspira, dans la suite, de la terreur ou de la jalousie à tous les souverains de l'Europe. Né avec de grandes qualités pour régner; habile politique, mais sacrifiant tout à son ambition, Ferdinand s'appliqua d'abord à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, durant les guerres civiles; établit l'inquisition en Castille; attaqua ensuite les Maures de Grenade, qu'il chassa de ce royaume, dont il se rendit le maître; fit plusieurs conquêtes en Afrique, et prit alors le surnom de *Catholique*. Ce fut vers ce même temps, que Christophe *Colomb*, génois, découvrit l'Amérique, et soumit à ce monarque tout ce riche continent.

Charles VIII, roi de France, voulant conquérir le royaume de Naples, donna le Roussillon à Ferdinand, pour l'engager dans son parti. Mais le monarque espagnol n'eut pas honte de le tromper, en faisant une alliance contraire, et en envoyant un grand capitaine, Gonzalve Fernandez de Cordoue, au secours des Napolitains. Ligué ensuite avec Louis XII, il fit la conquête de ce royaume, dont le partage entraîna une guerre ouverte. Ferdinand le conquit entièrement, et termina son règne par une usurpation. Il dépouilla Jean d'Albret de la partie de son royaume de Navarre, qui s'étend au-delà des Pyrénées.

Il n'avoit eu qu'une fille nommée Jeanne, qui avoit été mariée à Philippe, archiduc d'Autriche : l'un et l'autre étoient morts. *Charles I*, leur fils, connu sous le nom de *Charles-Quint*, occupa le trône d'Espagne, et après la mort de Maximilien I, son grand'père, fut élu empereur, malgré la concurrence de François I, roi de France. Son ambition, soutenue d'une politique artificieuse, aspiroit à la monarchie universelle. La jalousie de ces deux monarques ne tarda pas à éclater. Ils se firent d'abord la guerre dans les Pays-Bas, où Charles-Quint s'empara d'Ardres et de Tournai. Il entreprit en-

An de J. C. 1516.

suite de chasser les Français de Milan, et il y réussit. François I le reprit : mais il perdit la fameuse bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier. Charles-Quint le retint deux ans à Madrid ; au bout duquel temps, ayant lieu de craindre que François I ne finît ses jours dans l'ennui d'une si longue captivité, il traita avec lui, pour ne pas perdre la rançon de son illustre prisonnier. Il avoit toujours continué la guerre en Italie ; et le connétable de Bourbon, qui commandoit son armée, assiégea Rome. Ce général y fut tué à l'assaut. La ville fut néanmoins prise, et livrée durant plusieurs jours au pillage.

Peu de temps après la paix de Cambrai, Charles-Quint passa en Afrique, et rétablit Muley-Hassen sur le trône de Tunis. Il reprit ensuite les armes contre François I, et entra dans la Provence. Mais il fut contraint d'en sortir, après avoir perdu presque toute son armée. On conclut une trève à Nice ; et François I lui accorda l'année suivante le passage par la France, qu'il lui avoit demandé, pour aller châtier les Gantois qui s'étoient révoltés. A son retour, Charles-Quint n'ayant pas voulu ratifier la promesse qu'il avoit faite à François I, la trève fut rompue. Les Espagnols furent défaits à Cerizoles. Mais, d'un autre côté, ils

vinrent jusqu'à Soissons; et la paix se conclut à Crépi. Charles-Quint fit ensuite la guerre aux protestans d'Allemagne. Henri II, successeur de François I, s'étant uni avec eux, se rendit maître pour toujours de Metz, de Toul, et de Verdun. Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'au grand étonnement de toute l'Europe, Charles-Quint remit l'empire entre les mains de Ferdinand son frère, abdiqua la couronne d'Espagne en faveur de Philippe son fils, et se jetta dans un monastère, où il finit ses jours.

*Philippe II* continua la guerre contre la France, et gagna la fameuse bataille de Saint-Quentin, dont les suites ne lui procurèrent aucun avantage. Quelque temps après, les provinces des Pays-Bas, qu'il gouvernoit tyranniquement, se révoltèrent, formèrent l'*union d'Utrecht*, et secouèrent le joug de l'Espagne. Mais cette même année, Henri, roi de Portugal, étant mort sans postérité, Philippe s'empara de ce royaume, et devint ainsi maître des Indes orientales et des occidentales. Irrité contre les Anglais de ce qu'ils avoient fourni des secours aux rebelles des Pays-Bas, il arma une flotte qu'on appella *invincible*, et qui devoit conquérir l'Angleterre. Elle étoit com- An de J. C. 1555.

posée de cent cinquante voiles, et portoit huit mille matelots et vingt mille soldats, outre la noblesse et les volontaires. Mais elle fut ruinée dans la mer du Nord; en partie par les Anglais et les Hollandais réunis; en partie par une violente tempête. A la nouvelle de ce désastre, Philippe se contenta de dire, sans faire paroître la moindre altération : *Je ne l'avois pas envoyée pour combattre les vents et les flots*. Ce monarque espagnol osa demander la couronne de France, durant les troubles de la ligue, et fortifia ouvertement le parti des ligueurs. Henri IV, ayant été reconnu roi par toute la nation française, lui déclara la guerre. Les Espagnols assiégèrent et emportèrent Amiens, que les Français reprirent bientôt après. Cette guerre fut terminée par la paix de Vervins.

Ans de J. C. 1598. *Philippe III*, son fils et son successeur, entreprit de réduire les Provinces-Unies. Mais, désespérant d'en venir à bout, quoiqu'il se fût emparé d'Ostende, il conclut une trève de douze ans. Il bannit de son royaume plus de neuf cent mille Juifs et Maures, qui laissèrent des provinces entières désertes.

1621. Le règne de *Philippe IV* fut un enchaînement de malheurs. Il recommença la guerre contre la Hollande, et

en eut une autre bien plus vive à soutenir contre la France, pour s'être emparé de Trèves, et avoir fait enlever l'électeur qui s'étoit mis sous la protection des Français. Quelques années après, les Portugais brisèrent le joug de la domination espagnole, et couronnèrent le duc de Bragance sous le nom de Jean IV. La Catalogne se donna à la France. Les Provinces-Unies furent perdues sans retour pour l'Espagne, qui fut forcée d'en reconnoître l'indépendance à la paix de Westphalie. Elle rentra, il est vrai, en possession de la Catalogne. Mais, par la paix des Pyrénées, le Roussillon et une partie de l'Artois restèrent à la France. Philippe, alors tranquille, tourna ses armes contre le Portugal, mais sans succès.

Sous le règne de *Charles II*, son fils, l'Espagne fit encore des pertes considérables. Louis XIV réclama par la voie des armes la succession de Marie-Thérèse son épouse, sœur du monarque espagnol, et conquit en Flandre plusieurs villes, qui lui restèrent. Charles fut encore obligé de terminer la guerre, qu'il avoit continuée contre les Portugais. Dans celle que Louis XIV fit aux Hollandais, avec lesquels toute l'Europe se ligua, l'Espagne perdit la Franche-Comté, dont la possession fut assurée à la France, par la

An de J. C. 1665.

paix de Nimègue. Charles entra dans la fameuse ligue d'Ausbourg contre la France. Mais à la paix de Riswick, Louis XIV fit le sacrifice de toutes ses conquêtes; et les choses furent remises dans le même état où elles étoient auparavant. Charles II n'ayant point d'enfans, et se voyant près du tombeau, déclara dans son testament *héritier et souverain universel de tous les états de la monarchie d'Espagne sans exception*, Philippe de France duc d'Anjou, second fils du Dauphin, et petit-fils de Louis XIV.

An de J. C. 1701. *Philippe V* eut de bien grands obstacles à surmonter de la part de l'empereur, et des autres puissances liguées contre la France et l'Espagne. Les affreux revers qu'il essuya, lui avoient fait prendre la généreuse résolution de passer en Amérique, où il auroit établi son trône, plutôt que de se désister de ses droits au royaume d'Espagne. Enfin après une longue et sanglante guerre, il en fut reconnu souverain par le traité de paix signé à Utrecht. Mais il perdit tous ses états en Italie, le royaume de Naples et de Sicile, et le duché de Milan. Ce monarque pieux, ferme, plein de courage et de sagesse, faisoit depuis plusieurs années le bonheur de ses sujets,

jets, lorsqu'au grand regret de la nation, il se démit de la couronne en faveur de *Louis*, son fils aîné. Mais le nouveau roi étant mort la même année de la petite vérole, Philippe, à la prière des grands de son royaume, reprit les rênes du gouvernement.

Quelque temps après, Antoine Farnèse, son beau-père, duc de Parme et de Plaisance, mourut sans enfans; et don Carlos, fils de Philippe, alla prendre possession des états de ce duc. Dans la guerre qui fut occasionnée par la double élection d'un roi de Pologne, Philippe fit la conquête du royaume de Naples et de Sicile. Don Carlos en fut reconnu roi, en cédant néanmoins ses duchés de Parme et de Plaisance à l'empereur. Bientôt la guerre se ralluma en Europe, au sujet de la succession de l'empereur Charles VI, à laquelle Philippe prétendoit avoir des droits. Mais ce monarque mourut, fort regretté de ses sujets.

Son fils aîné, Ferdinand VI, venoit de lui succéder, lorsqu'il vit cette guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe, son frère, eut les duchés de Parme et de Plaisance avec celui de Guastalla. Ce monarque mort en 1759, fut remplacé sur le trône d'Espagne, par son fils Charles III. An de J. C. 1746.

## V.

## PORTUGAL.

Peu de temps après que les Suèves
Ans de J. C. 448. furent établis en Espagne, ils conquirent sur les Romains le Portugal qu'on nommoit alors *Lusitanie*. Il forma ensuite une province de la monarchie des Gothis,
712. jusqu'à l'invasion des Maures ou Sarasins, à qui les rois de Castille l'enlevèrent, à mesure qu'ils reculoient les frontières de leur royaume. Alphonse VI, dans la guerre qu'il fit à ces infidèles, ayant reçu les services les plus signalés de *Henri*, prince de la maison de Bourgogne, et de la famille de Hugues Capet, le premier des rois de France de la troisième race, lui donna en mariage
1094. Thérèse sa fille naturelle, avec le gouvernement de la ville de Porto, en titre de comté mouvant de la couronne de Castille. Il le lui céda ensuite sans aucun assujettissement, et y joignit tout ce qu'il possédoit dans la Lusitanie, qui prit alors le nom de *Portugal*, de celui de la ville de *Porto*.

*Alphonse I*, fils de Henri, fut proclamé roi par les Portugais, et en prit
1139. le titre, après la fameuse bataille qu'il

gagna sur cinq rois maures, dans la plaine d'Ourique. Les cinq étendarts de ces princes mahométans furent enlevés; et ce fut en mémoire de cette glorieuse action, qu'Alphonse prit pour armes cinq écus.

*Sanche I*, son fils et son successeur, fit sur un roi maure la conquête du royaume des Algarves, et mérita, par son amour pour ses sujets, le surnom flatteur de *père de la patrie*. Ans de J. C. 1185.

Le règne d'*Alphonse II* fut glorieux par les victoires qu'il remporta sur les Maures, et par les nouvelles loix qu'il établit, pour faire régner la justice et le bon ordre. 1211.

*Sanche II*, loin de marcher sur les traces de son père, s'abandonna aux plaisirs, et fut détrôné par ses sujets. 1222.

*Alphonse III*, son frère et son successeur, réunit pour toujours à la couronne de Portugal le royaume des Algarves, qui avoit été tant de fois perdu et recouvré. 1248.

On voit dans son fils, *Denis*, surnommé *le Libéral*, un roi uniquement occupé du bonheur de ses sujets, du maintien de la tranquillité publique, et de l'embellissement de son royaume. Il fonda à Conimbre une académie des sciences et des beaux-arts. 1279.

Ans de C. J.

1325. *Alphonse VI*, surnommé *le Brave*, veilla à l'administration de la justice dans ses états, et gagna, avec le roi de Castille, la fameuse bataille de Salado sur les Maures, qui y perdirent, dit-on, deux cent mille hommes.

1357. Le règne de *Pierre I*, fut tranquille et florissant. L'attention de ce prince à faire punir sévèrement les crimes, les moins graves, lui mérita le surnom de *Justicier*.

1367. *Ferdinand I*, prince indolent, voluptueux et léger, eut l'imprudente vanité de prétendre à la couronne de Castille, que Henri de Transtamare venoit d'usurper. Mais loin de conduire glorieusement son entreprise, il fut attaqué dans ses propres états; et tandis qu'il se livroit aux plaisirs, il eut cependant le bonheur de voir les places de son royaume conservées, par le courage et la valeur de ses sujets. Il mourut sans enfans.

1385. Après un interrègne, durant lequel le roi de Castille s'empara d'une partie du Portugal, *Jean I*, fils naturel de Pierre *le Justicier*, fut proclamé roi. Il se hâta de reconquérir les villes perdues, et porta la guerre dans la Castille même, avec laquelle il fit une paix glorieuse. Il tourna ensuite ses armes contre les Africains, et leur prit Ceuta et

d'autres places. Sous son règne, les Portugais découvrirent l'île de Madère.

Son fils, *Edouard I*, fit en Afrique une expédition des plus malheureuses, et fut obligé de rendre Ceuta. An de J. C. 1433.

*Alphonse V*, surnommé l'*Africain*, y fut plus heureux, et se rendit maître d'Alcazar, d'Arzile et de Tanger. Il fit aussi la guerre aux Anglais, qu'il contraignit à demander la paix. Il avoit fiancé Jeanne, fille de Henri IV, dernier roi de Castille, et voulut faire valoir ses droits sur ce royaume. Mais il fut battu, près de Toro, par Ferdinand V, qui en avoit épousé Isabelle, l'héritière. Sous son règne, les Portugais formèrent des établissemens sur la côte de Guinée, et en apportèrent une grande quantité de richesses. 1438.

Le roi *Jean II* abattit la trop grande puissance des seigneurs de son royaume, et fit périr le duc de Bragance, qui s'étoit révolté. Il envoya dans les Indes orientales, des vaisseaux qui découvrirent le royaume de Congo, où la religion chrétienne fut alors établie. Barthelemi Diaz poussa plus loin sa navigation, et fit la découverte du cap, qu'il nomma *de Bonne-Espérance*. 1481.

*Emmanuel I*, surnommé *le Fortuné*, beau-frère de Jean, qui n'avoit point 1495.

laissé de postérité, monta sur le trône. Après avoir chassé les Maures de ses états, il arma quatre vaisseaux, dont il donna le commandement à Vasquez Gama, qui découvrit la côte orientale d'Ethiopie, la plupart des îles qui s'y trouvent, et la côte de Malabar. Alphonse, duc d'Albuquerque, fit plusieurs conquêtes dans les Indes, dont il fut nommé vice-roi. Une autre flotte de treize vaisseaux, commandée par Pierre Alvarez Capral, fit la découverte du Brésil. Les Portugais pénétrèrent même jusqu'à la Chine.

Ans de J. C. 1521. L'inquisition fut établie en Portugal par *Jean III.* Ce prince uniquement occupé à conserver ses nouvelles possessions en Asie et en Amérique, perdit en Afrique toutes les conquêtes de ses prédécesseurs.

1557. *Sébastien*, son successeur, eut l'imprudence de porter la guerre dans cette partie du monde. Il y passa à la tête d'une armée qui fut taillée en pièces dans la plaine d'Alcazar, et perit lui-même dans le combat.

1578. Le cardinal *Henri*, son grand oncle, presque septuagénaire, lui succéda, et ne régna que deux ans.

1580. Après sa mort, le prince *Antoine* fils naturel de l'infant don Louis, frère

de Henri, fut proclamé roi. Mais Philippe II roi d'Espagne, fils d'Elisabeth, sœur du même Henri, prétendit à la couronne. Il envoya contre Antoine une armée commandée par le duc d'Albe, qui le battit près d'Alcantara. Le roi de Portugal, abandonné de ses propres sujets, fut contraint de quitter le trône, et ne put y remonter, malgré les secours que lui donna d'abord la France, et ceux qu'il reçut ensuite de l'Angleterre. Désespéré de tant de mauvais succès, il vint se retirer à Paris, où il mourut.

Durant les soixante années que le Portugal resta soumis aux roi d'Espagne, les Hollandais qui étoient en guerre avec les Espagnols, enlevèrent aux Portugais plusieurs places dans les Indes, sur les côtes d'Afrique, et en Amérique. Ces pertes indisposèrent vivement les Portugais contre la domination espagnole. La conduite dure et cruelle de Philippe IV, qui leur enleva tous leurs priviléges; qui fit passer les charges de l'état entre les mains des étrangers, et qui accabla le peuple d'impôts, acheva de leur rendre le joug de l'Espagne insupportable. Des murmures, on en vint à une révolte déclarée; et le duc de Bragance descendant de Jean I, qui, comme je l'ai

Ans de J. C. déjà dit, étoit fils naturel de Pierre *le*
1640. *Justicier*, fut proclamé roi du Portugal sous le nom de *Jean IV*. Il sut mettre dans ses intérêts les puissances de l'Europe, et se maintint sur le trône, par les secours que lui fournirent la France et la Hollande. Il battit les Espagnols près de Badajoz, et quelque temps après, il reconquit le Brésil sur les Hollandais.

1656. *Alphonse VI*, son fils, étoit fort jeune, lorsqu'il lui succéda. La reine mère eut la régence du royaume pendant sa minorité. Deux batailles que les Portugais gagnèrent sur les Espagnols, près d'Estramos et de Villaviciosa, forcèrent à la paix l'Espagne, qui renonça à toutes ses prétentions sur le royaume de Portugal. Cependant Alphonse s'attira le mépris et la haine de ses sujets par ses inclinations vicieuses et ses mœurs féroces. On l'obligea de se démettre de la couronne, en 1668, et l'on nomma régent du royaume, don Pedre, son frère, qui ne prit le titre de roi, qu'après la mort du monarque.

1683. *Pierre II*, alors maître absolu de ses états, les gouverna avec sagesse, et mérita, par ses vertus l'estime et l'amour de ses sujets. Il se ligua avec la maison d'Autriche contre Philippe V, dans la guerre de la succession à la couronne

d'Espagne ; et ses troupes pénétrèrent même jusqu'à Madrid.

*Jean V*, son fils et son successeur, demeura dans cette alliance. Mais son armée ayant été battue, près d'Almanza, par le maréchal de Berwick, n'eut plus que de mauvais succès. Après la paix d'Utrecht, le Portugal jouit assez constamment de la paix, ne prenant aucune part aux guerres qui troublèrent l'Europe. Jean mourut après un règne de quarante-quatre ans ; et son fils *Joseph-Emmanuel* lui succéda en 1750. Aus de J. C. 1706.

## VI.

## ITALIE.

La division de l'empire romain, est la première époque des grandes révolutions, dont l'Italie moderne a été le théâtre. Sous Honorius, premier empereur d'Occident, Alaric, roi des Visigoths, prit et saccagea Rome. Peu de temps après, le fier Attila, roi des Huns, peuple sorti des Palus Méotides, désola l'univers, et ravagea l'Italie avec une armée immense. Enfin Odoacre, roi des Hérules, anéantit l'empire d'Occident, et prit le titre de roi d'Italie. Mais après un règne d'environ quatorze ans, il en 410. 451. 476.

fut chassé par Théodoric, roi des Goths. Les empereurs d'Orient ne pouvant défendre l'Italie, l'avoient laissée en proie
Ans de J. C. 552. à ces peuples barbares. Cependant Justinien la reprit, et la réunit à l'empire d'Orient.

Quelques années après, les Lombards, sous la conduite de leur roi Alboin, en firent la conquête, et s'y établirent.
568. Rome, Bologne, Parme, Plaisance, Ferrare, et plusieurs autres villes, pour se garantir de l'invasion de ces barbares, s'érigèrent en républiques, et formèrent une ligue, dont le pape étoit le chef et le protecteur. Les Lombards s'étant emparés de ces villes, Pepin, roi de France, qui battit Astolphe leur roi, les força de les rendre au saint siége. Une nouvelle donation lui en fut faite par Charlemagne, qui, après avoir détrôné Didier,
778. dernier roi des Lombards, fut reconnu roi d'Italie, et couronné empereur d'Occident.

Ses descendans furent souverains de ce pays jusqu'à Charles *le Gros*. Les Italiens, dégoûtés alors d'une domination étrangère, s'emparèrent de ce royaume.
885. Les Berengers, ducs de Frioul, et les Guys, ducs de Spolette, se le disputèrent et le possédèrent tour-à-tour. Les rois italiens furent chassés par l'empereur

Othon I, qui fut proclamé roi d'Italie, et reconnu empereur romain. Ses successeurs à l'empire jouirent de ce royaume jusques vers le milieu du douzième siècle, qu'il fut entièrement éteint, les papes s'étant rendus souverains dans une partie de l'Italie. Ans de J. C. 962.

Les différens états, dont l'Italie est aujourd'hui remplie, doivent leur naissance à la foiblesse des successeurs de Charlemagne, et aux troubles que causèrent dans ce pays les fréquentes divisions des papes et des empereurs. Quelques-uns de ces états relèvent du saint siége, et quelques autres de l'empire.

## NAPLES ET SICILE.

Après la mort de Charlemagne, les Sarrasins envahirent la Sicile et le duché de Naples. Ils les possédèrent jusqu'au temps, où ils en furent chassés par des seigneurs normands, qui s'emparèrent de Salerne, de la Pouille, de la Calabre, de la principauté de Capoue, de celle de Bénevent, et de la Sicile. *Robert Guiscard*, et son frère *Roger*, fils de Tancrède de Hauteville, eurent la plus grande part à cette conquête. *Roger*, comte de Sicile, fils du plus jeune de ces deux frères, ayant réuni toutes ces provinces, 1070.

après la mort de leurs souverains qui n'avoient point laissé d'enfans, se fit
Ans de J. C. couronner roi de Sicile. Il fut un des
1129. plus grands princes de son siècle, et ne se rendit pas moins célèbre par ses belles qualités, que par ses nombreux exploits. Naples se soumit à Roger, qui en devint souverain, en conservant à cette ville les priviléges et les prérogatives, dont elle avoit joui jusqu'alors.

1154. A ce premier roi de Sicile, succéda son fils *Guillaume*, dit *le Mauvais*, dont la conduite fut bien différente de celle de son père. Il eut pour successeur son
1166. fils *Guillaume*, surnommé *le Bon*. Celui-ci étant mort sans enfans, *Constance*, fille posthume de Roger, mariée avec Henri, fils de l'empereur Frédéric *Barberousse*, rendit son époux héritier des états de son père. Cependant *Tancrède*, fils naturel de Roger, s'empara du trône de Sicile, et l'occupa durant quatre annees. Son fils *Guillaume* lui
1194. avoit succédé, lorsque *Henri VI*, devenu empereur, le détrôna, et porta le royaume de Naples et de Sicile dans sa maison de Souabe.

Après sa mort, il fut possédé par l'em-
1197. pereur *Frédéric* son fils, dont le règne fut long, et qui eut de grands démêlés avec le pape. Son fils *Conrad* hérita de

la couronne de Naples et de Sicile, et la laissa à son fils *Conradin*, qui étoit encore en bas âge. Mainfroi, bâtard de Frédéric, profita de cette circonstance, pour monter sur le trône. Mais le pape Clément IV ayant donné l'investiture de ce royaume à *Charles* de France, comte d'Anjou et de Provence, et frère de saint Louis, ce prince fut couronné roi de Naples et de Sicile. Il battit ensuite, et fit prisonnier Conradin, qui eut la tête tranchée.

Ans de J. C.
1250.
1257.
1266.

Quelques années après, *Pierre III*, roi d'Arragon, qui avoit épousé Constance, fille du bâtard Mainfroi, fit égorger en Sicile tous les Français, et s'empara de cette île. On a donné à ce massacre le nom de *Vêpres siciliennes*, parce qu'il se fit le jour de Pâques à l'heure des vêpres. Naples et la Sicile formèrent à cette époque deux royaumes séparés. Le premier fut possédé par les princes de la maison d'Anjou, jusqu'à la mort de *Jeanne*, dernière reine de cette race. Elle avoit adopté *Louis* de France, duc d'Anjou, oncle du roi Charles VI. Mais celui-ci tenta vainement de s'y établir. Les Arragonnais, qui avoient toujours conservé le trône de Sicile, y réunirent alors celui de Naples, et en jouirent paisiblement, jusqu'à Charles VIII, roi

1282.
1382.
1495.

de France, qui le conquit, et le perdit presque aussitôt. Louis XII, son successeur, en fit aussi la conquête. Mais Ferdinand, roi d'Espagne, le lui reprit.

Ans de J. C. 1646. Bien long-temps après, une révolte s'étant déclarée à Naples, Henri, duc de Guise, y fut appellé par les rebelles, et reçu avec des démonstrations de joie extraordinaires. Mais, faute de secours, il ne put s'emparer de la souveraineté, et tomba lui-même entre les mains des Espagnols.

A la paix d'Utrecht, Naples fut cédé 1713. à l'empereur Charles VI, et la Sicile au duc de Savoie. Cette dernière province revint bientôt à l'empereur; et le duc de Savoie eut en échange la Sardaigne. Mais ce royaume de Naples et de Sicile ne resta pas long-temps sous la domination de la maison d'Autriche. Le traité de Vienne 1736 en assura la possession à don *Carlos*, infant d'Espagne, qui céda Parme et Plaisance à l'empereur.

## MALTE. SAINT-MARIN.

L'île de Malte est un fief du royaume de Naples, depuis l'époque où Roger, comte de Sicile, la conquit sur les Sarrasins, qui l'avoient enlevée aux Romains. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusa-

lem, qui la possèdent, en ont pris le nom. Cet ordre, institué vers le milieu du onzième siècle, pour le service de l'hôpital des pauvres pélerins et des malades à Jérusalem, n'étoit composé, dans son origine, que de frères laïcs, soumis à des religieux. Bientôt obligés de s'armer pour la défense des pélerins, que les voleurs arabes attaquoient sur les chemins, ils se donnèrent un chef, qui les commandoit en campagne; se rendirent insensiblement indépendans, et formèrent enfin un ordre tout à-la-fois religieux et militaire, qui s'est signalé par les actions les plus mémorables contre les infidèles.

Après la destruction du royaume de Jérusalem par les Turcs, en 1187, les chevaliers suivirent Guy de Lusignan dans son nouveau royaume de Chypre, et y demeurèrent jusqu'en 1310, qu'ils s'emparèrent de l'île de Rhodes, où ils établirent le siége de leur ordre. Ils y soutinrent, en 1480, sous leur grand-maître d'Aubusson, un vigoureux siége, formé par Mahomet II, empereur des Turcs, qui fut obligé de le lever au bout de deux mois, laissant neuf mille morts sous les murs de la ville, et emmenant quinze cents blessés. Environ cinquante ans après, le sultan Soliman II, plus ha-

bile ou plus heureux, vint à bout de les chasser de cette île.

L'empereur Charles-Quint donna aux chevaliers un asile dans l'île de Malte. Ils s'y établirent en 1530; et Soliman la fit assiéger en 1565. Mustapha Bassa de Bude, y fit la descente; et, quelque temps après, le fameux Dragut, et le vieux Occhiali, tous deux redoutables par leurs pirateries, s'y joignirent aux vaisseaux des corsaires d'Afrique. Ce siége, qui dura quatre mois, fut poussé avec la plus grande vigueur, et soutenu avec une intrépidité peu commune. Les infidèles y perdirent soixante-dix-huit mille coups de canon, quinze mille soldats, huit mille matelots, et furent contraints de se retirer. La ville et l'île de Malte sont aujourd'hui bien fortifiées.

Dans le domaine temporel de l'église, limitrophe du royaume de Naples, et dont j'ai donné quelques notions dans le Précis de l'Histoire ecclésiastique, est enclavée la république de *Saint-Marin*, qui a sept villages sous sa dépendance, et qui se gouverne sous la protection du pape. On en fait remonter la première origine jusques vers le cinquième siècle. Un artisan de Dalmatie, nommé *Marin*, retiré sur le sommet de cette montagne, y avoit bâti une petite chaumière, pour

ne s'occuper que du salut de son ame. Bientôt le bruit de la sainteté du solitaire, se répandit dans tout le voisinage. On accourut à lui, pour se recommander à ses prières. Une princesse, propriétaire de cette montagne, lui en fit présent. Le concours augmenta de son vivant, et continua après sa mort. On bâtit, autour de l'hermitage et du tombeau du saint, des maisons qui insensiblement formèrent une ville assez considérable. Elle se donna des loix, et s'érigea en république. Dans la suite, elle fit élever deux forteresses sur l'endroit, où commence l'escarpement de la montagne; l'une l'an 1000, et l'autre en 1170. Depuis plus de treize siècles, cette petite république jouit de la paix et du bonheur. Ces deux avantages valent bien les victoires et les conquêtes de ces grandes républiques, qui ont rempli l'univers du bruit de leur nom.

## TOSCANE.

Le grand duché de Toscane comprend les anciennes républiques de Florence, de Pise, et de Sienne. Florence, dont l'origine est fort reculée, étoit déjà très-riche et très-peuplée dans le sixième siècle, lorsqu'elle fut prise et ruinée par

Totila, roi des Goths. Charlemagne ayant conquis l'Italie, fit rebâtir cette ville, qui fut soumise à ses descendans. Elle passa ensuite sous la domination des Berengers; rois de cette contrée, et enfin sous celle des empereurs d'Allemagne.

Au milieu des querelles qui s'élevèrent entre les papes et les empereurs, les Florentins restèrent unis et tranquilles, s'occupant uniquement de leur propre conservation. Mais la mort d'un jeune gentil-
An de J. C. 1215. homme, nommé *Buadelmonté*, assassiné, pour avoir violé ses engagemens à l'égard d'une demoiselle qu'il avoit promis d'épouser, divisa la noblesse en deux partis, qui prirent les noms de *Guelfes* et de *Gibelins;* mots, dont j'ai rapporté ailleurs la première origine, en observant que les premiers étoient ordinairement pour les papes, et les seconds pour les empereurs; mais que souvent des seigneurs, animés entre eux d'inimitiés personnelles, prenoient l'un de ces deux noms, pour augmenter le nombre de leurs partisans. Ces deux factions, toujours prêtes à en venir aux mains, causèrent dans Florence les plus grands désordres, se répandirent ensuite dans les autres villes d'Italie, et y firent des maux effroyables.

Malgré les troubles qui bouleversoient

Florence; malgré les variations perpétuelles de son gouvernement, elle devint, par ses conquêtes et sa puissance, le chef-lieu de toute la Toscane. Tous les peuples de cette contrée étoient ses vassaux ou ses alliés; et vers la fin du treizième siécle, Rodolphe I, qui fut la tige de la maison d'Autriche, la reconnut pour une ville libre et indépendante. Mais Florence étoit trop agitée, pour qu'elle pût jouir de sa gloire. Outre les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*, qui déchiroient cette république, il s'en forma dans son sein deux autres, qui prirent les noms de *Blancs* et de *Noirs*. Toutes ces divisions intestines ne l'empêchèrent cependant pas de remporter de grands avantages dans les différentes guerres qu'elle soutint, et de subjuguer enfin pour toujours la florissante république de Pise. Ans de J. C. 1406.

Ce fut vers ce temps-là que la maison de Médicis, l'une des plus anciennes de Florence, commença à se rendre célèbre dans toute l'Europe. *Jean* posséda toutes les charges de la république, sans les avoir briguées. Son fils *Côme*, son successeur, surnommé *le Grand*, fut un des plus grands hommes et des plus habiles politiques de son siécle, et mérita le beau titre de *père de la patrie*; 1427.

qui lui fut donné par ses concitoyens. Ses descendans gouvernèrent la républi-
Ans de J. C. 1464. que avec une sagesse et une autorité, qui leur suscitèrent plusieurs orages de la part des grands, jaloux de leur pouvoir et de leur élévation. Il se forma même contre les deux frères *Laurent* et *Julien*, des conspirations dont ce dernier fut la victime, étant mort assassiné.

Les Médicis avoient presque régné en souverains durant soixante-dix ans, lorsque *Pierre*, qui avoit conclu avec Charles VIII, roi de France, un traité
1494. peu avantageux à la république, fut obligé avec tous ses parens de sortir de Florence. Mais quelques années après, ils furent rétablis, et gouvernèrent avec plus d'empire que n'avoient fait leurs ancêtres.

Les Florentins s'étant liés avec les ennemis de Charles-Quint, cet empereur
1530. irrité assiégea Florence, la prit, et érigea cette république en duché, qu'il donna à *Alexandre* de Médicis, neveu du pape Léon X, pour qu'il fût transmis à sa postérité. Son fils *Côme* reçut du pape Pie V le titre de grand duc. La république de Sienne, dont Charles-Quint s'étoit emparé, fut donnée par
1557. Philippe II, son fils, au grand duc, à titre d'arrière-fief d'Espagne. Le der-

nier des Médicis étant mort sans enfans mâles, le duc de Lorraine époux de l'héritière d'Autriche, prit possession du grand duché de Toscane, par un accord fait entre l'empereur, la France et l'Espagne. An de J. C. 1736.

## LUCQUES. MODÈNE. PARME. MANTOUE.

On ignore la première origine de la petite république de Lucques. Quelques historiens disent qu'elle étoit estimée de Rome républicaine, et que sous les empereurs, elle tint un rang distingué entre les villes d'Italie. Cette ville, assiégée, en 555, par Narsès, général de Justinien, ne se rendit qu'au bout de sept mois. Alors, dit-on, elle cessa d'être république, et fut assujettie à des comtes et à des marquis jusqu'en 1115, qu'elle reprit sa première forme de gouvernement. Dans le quatorzième siècle, deux ambitieux, *Castruccio* et *Cuinigi* en usurpèrent successivement la souveraineté. Les factions des *Guelfes* et des *Gibelins* y firent de grands ravages; et l'empereur abandonna la ville de Lucques à une troupe d'Allemands, pour le paiement de la solde qu'il leur devoit. Ceux-ci la vendirent aux Florentins, qui armèrent

pour s'en rendre les maîtres. Après une longue et sanglante guerre, que se firent ces deux républiques, elles conclurent la paix, et rentrèrent dans l'état où elles étoient auparavant. Mais celle de Lucques, se fiant peu à la garantie des traités, se mit sous la protection des empereurs, en 1430. Depuis cette époque elle a toujours conservé ses priviléges; et quoique regardée comme fief de l'Empire, elle s'est maintenue dans l'indépendance.

*Modène*, ainsi que les villes de Ferrare et de Reggio, furent possédées par les comtes et marquis de Toscane jusqu'au douzième siècle. Ces trois villes, profitant des divisions élevées entre les papes et les empereurs, concernant la succession de la comtesse Mathilde, se réunirent, et se donnèrent un même seigneur de la maison d'Est, une des plus anciennes d'Italie. En 1470, Modène fut érigée en duché par l'empereur Frédéric III. Ferrare l'avoit été, quelques années auparavant, par le pape Paul II. Mais en 1597, ce dernier duché fut réuni au domaine du saint-siége. La maison d'Est possède toujours celui de Modène, qui renferme plusieurs petites principautés.

La ville de *Parme* et celle de *Plai-*

*sance*, établies en république depuis l'invasion des Lombards, furent rendues à l'église par Charlemagne. Plusieurs siècles après, les Visconti, qui régnoient à Milan, en obtinrent du pape, vers 1349, l'investiture pour eux et pour leurs successeurs. Ces deux villes secouèrent plusieurs fois le joug, et éprouvèrent diverses révolutions, jusques au temps des guerres qu'occasionna la succession au duché de Milan. Les papes rentrèrent alors en possession de Parme et de Plaisance. Paul III, qui avoit été marié, avant de prendre les ordres sacrés, en donna, l'an 1545, l'investiture à son fils, Pierre-Louis *Farnèse*, qui en fut le premier duc. Ses descendans, parmi lesquels on remarque son petit-fils *Alexandre*, un des plus grands héros de son siècle, possédèrent ce duché jusqu'en 1731, que don *Carlos*, infant d'Espagne, en eut la souveraineté, en vertu d'un traité signé à Vienne. Ce prince étant monté, en 1736, sur le trône de Naples et de Sicile, Parme et Plaisance furent cédés à l'empereur, qui, en 1743, abandonna Plaisance au roi de Sardaigne. Mais en 1748, don *Philippe*, frère de don Carlos, devint duc de Parme et de Plaisance, et eut aussi le duché de Guastalla.

*Mantoue*, une des plus anciennes villes d'Italie, après s'être soustraite à l'obéissance des empereurs, s'érigea en république. Mais il s'éleva dans son sein une suite de tyrans particuliers, qui lui firent éprouver toutes les rigueurs de la servitude. *Louis* de *Gonzague* les en ayant chassés, en 1328, s'en fit déclarer capitaine par ses concitoyens, et puis seigneur. Quelque temps après, l'empereur Charles IV lui confirma ce titre, en y ajoutant celui de vicaire de l'Empire; et l'empereur Sigismond, son fils, éleva, en 1433, le seigneur de Mantoue à la qualité de marquis. *Frédéric*, un des successeurs de Louis, joignit par mariage le marquisat de Montferrat à celui de Mantoue. En 1530, l'empereur Charles-Quint lui accorda la qualité de duc de Mantoue; et trois ans après, il lui donna l'investiture du Montferrat, qui fut ensuite érigé pareillement en duché par l'empereur Maximilien II. *Charles* de Gonzague, dernier duc de Mantoue, s'étant déclaré pour Philippe de France, dans la guerre de la succession à la couronne d'Espagne, fut mis au ban de l'Empire et mourut à Venise, en 1708. L'empereur s'empara de Mantoue, comme d'une place très-importante.

VENISE.

## VENISE.

Il n'y a pas en Europe de république plus ancienne que celle de Venise. Elle doit son origine à une troupe de fugitifs, que les Goths contraignirent d'abandonner leurs villes voisines des *lagunes*, marais ou étangs qui formoient de petites îles dans la mer Adriatique. Ils se retirèrent dans ces îles, et y bâtirent des maisons de bois et de roseaux. Les Padouans, qui étoient alors maîtres des lagunes, firent proclamer l'île de Rialte, place de refuge. Ce nouvel établissement fut bientôt peuplé de réfugiés, qui cherchoient à échapper à la fureur d'Attila. Les habitans des autres îles se multiplièrent; et tous ces peuples se réunirent enfin pour former un état républicain, auquel ils donnèrent, pour le gouverner, un chef qu'ils appellèrent *Doge*. Telle fut la naissance de cette république, qui devint dans la suite si puissante et si redoutable. Ans de J. C. 452.

Les guerres que les Vénitiens eurent à soutenir contre leurs voisins, tournèrent presque toujours à leur avantage. Mais il s'écoula un long espace d'années, avant qu'ils se signalassent par de grandes conquêtes. La première qu'ils firent, 994.

fut celle de la Dalmatie. Deux siècles après, les îles de Corfou et de Candie passèrent sous leur domination. Ils y formèrent des établissemens qui augmentèrent considérablement leurs richesses. Enfin ils devinrent souverains du royaume de Chypre, par la donation que leur en fit la veuve du dernier roi.

Ans de J. C. 1205.

1473.

A cette époque brillante, Venise étoit le boulevard de la Chrétienté, la rivale des forces maritimes de l'empire ottoman, et la maîtresse de la navigation dans la Méditerranée. Elle parvint à un si haut degré de gloire et de puissance, qu'elle excita la jalousie des plus grands souverains de l'Europe, qui se réunirent pour la détruire. Un ou deux articles de cette fameuse ligue conclue à Cambrai entre le Pape, l'Empereur, le roi de France, et celui d'Espagne, peuvent donner une juste idée des conquêtes, qu'avoit déjà faites cette république commerçante et guerrière.

1508.

Il fut arrêté « qu'on prendroit les armes « contre ces républicains, pour les obli- « ger à rendre les villes et les terres « qu'ils avoient enlevées à chacun des « confédérés; savoir Faenza, Rimini, « Ravenne et Cervie au pape; Padoue, « Vicence et Véronne à l'empereur; « le Frioul et Trévise à la maison d'Au-

« triche; Crémone, la Giaradadda, Bres-
« ce, Bergame et Crème au roi de
« France; enfin au roi d'Arragon les ports
« et les places du royaume de Naples,
« engagés par Ferdinand. » Il fut encore décidé « que le duc de Ferrare, le mar-
« quis de Mantoue, et tous ceux qui pré-
« tendroient avoir été dépouillés par les
« Vénitiens, pourroient accéder à la li-
« gue dans trois mois. » Quoique le courage des Vénitiens n'eût pas été abattu à la vue de tant de puissances liguées contre eux; quoiqu'ils se fussent préparés à la guerre avec une ardeur incroyable, ils auroient sans doute succombé. Mais la négligence de l'empereur à remplir les conditions du traité les sauva.

Quelque temps après, Venise déchut un peu de sa grandeur, en perdant le royaume de Chypre, et beaucoup d'autres places que les Turcs lui enlevèrent. Bientôt il s'éleva contre elle des ennemis secrets, et par là même plus dangereux, qui ne tendoient à rien moins qu'à l'anéantir. Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, don Pierre de Tolède, gouverneur de Milan, et don Alphonse de Cueva, ambassadeur d'Espagne à Venise, furent les auteurs d'un affreux complot, qui se trama dans le sein de cette république. Des traîtres gagnés par

Ans de J. C. 1571.

1618.

l'Espagnol, dévoient mettre le feu à l'arsenal et dans plusieurs endroits de la ville, et faire entrer, à la faveur de l'incendie, des troupes envoyées par le vice-roi de Naples, pour soutenir les conjurés, massacrer les sénateurs, et livrer Venise au pillage. D'un autre côté, le gouverneur de Milan devoit s'emparer de toutes les places fortes, que les Vénitiens possédoient en terre-ferme. Heureusement l'un des conjurés, nommé Jaffier, rongé de remords, trahit le secret de cette horrible conjuration, la veille du jour qu'elle devoit éclater. L'ambassadeur d'Espagne se retira aussitôt à Milan; et les conjurés subirent le supplice que méritoit leur crime.

Les différentes guerres dans lesquelles les Vénitiens se trouvèrent engagés depuis cette époque, les affoiblirent, et leur firent perdre cette puissance, qui les avoit rendus si respectables à toutes les nations de l'Europe. Les Turcs leur enlevèrent l'île de Candie, après un siége de vingt-cinq ans, le plus long dont il soit parlé dans l'histoire moderne.

Ap. J. C. 1669.

On pourroit regarder la très-petite république de Raguse, comme annexée à celle de Venise, puisqu'elle est sous sa protection, en lui payant un tribut. Mais elle est protégée aussi par le Turc

sous la même condition. L'ancienne *Epidaure*, si fameuse par la naissance et le séjour d'*Esculape*, n'étoit pas éloignée du lieu où est Raguse. Aussi dit-on communément que celle-ci a succédé à la première.

## MILAN.

On peut mettre aussi Milan au rang des villes les plus anciennes de l'Italie. Conquise par Charlemagne, elle forma avec son territoire une portion du nouvel empire d'Occident. Quelques siècles après, elle devint si riche, si puissante et si orgueilleuse, que l'empereur Frédéric I fut obligé de faire la guerre aux Milanais, et de les humilier par des impôts excessifs. Ceux-ci, pour s'en venger, eurent l'audace d'insulter l'impératrice, qui s'étoit rendue à Milan, et la cruauté d'égorger la garnison allemande. L'empereur irrité assiégea aussitôt cette ville, et la fit raser jusques dans ses fondemens. Mais peu de temps après, les habitans qui s'étoient sauvés, la rebâtirent, sous la protection du pape Alexandre III, et avec le secours de leurs voisins. Milan se rétablit insensiblement, et fut d'abord gouverné par des seigneurs. Le premier fut *Mathieu Visconti*, 1310.

Ans de J. C. 1162.

1171.

Ans de J. C. 1395. dont les descendans possédèrent la souveraineté de cette ville. *Jean Galéas III* reçut de l'empereur Venceslas, le titre de duc, avec les marques de cette dignité. Il augmenta considérablement ses états par la valeur de ses généraux, et soutint avec gloire plusieurs guerres, contre les plus grandes puissances de l'Europe.

1447. A la mort de *Philippe Visconti*, qui ne laissa point d'enfans mâles, plusieurs princes se disputèrent le duché de Milan. Charles de France, duc d'Orléans, y avoit le droit le plus légitime, en vertu du contrat de mariage de Valentine, sa mère, fille de Jean Galéas. Il avoit été stipulé dans ce contrat que, si Galéas venoit à mourir sans enfans mâles, le duché appartiendroit à son gendre. Cependant *François Sforce*, qui 1450. avoit épousé la fille de Philippe, s'en empara, et le laissa à sa postérité.

Quelque temps après, Louis XII, roi de France, en vertu des droits qu'il avoit sur Milan, du chef de sa grand'mère, 1500. en fit la conquête. Mais il en fut dépossédé au bout de deux ans par *Maximilien Sforce*. François I, successeur de Louis, l'enleva à celui-ci, qu'il mena en France, où il lui fit une pension 1522. considérable *François Sforce*, frère

e Maximilien, trouva moyen de s'em-
arer de Milan, en fut ensuite chassé, et
nfin rétabli par Charles-Quint. Cet em-
ereur, après la mort de Sforce qui ne
issa point d'enfans, prit possession de
e duché, et en donna l'investiture à son
ils *Philippe II*, qui monta sur le trône
l'Espagne. Ses successeurs le possédèrent
jusqu'à la mort de *Charles II.* Philippe An de J. C. 1700.
de France duc d'Anjou, héritier de ce
monarque espagnol, perdit Milan du-
rant la guerre de la succession à cette
couronne. L'empereur Charles VI en fit
la conquête; et la possession lui en fut
confirmée par le traité de Bade, en 1714.

## GÊNES.

La ville de Gênes, tombée, comme toutes les autres, au pouvoir de Charlemagne, conquérant de l'Italie, resta sous la domination française jusqu'à Charles *le Gros*. Saccagée ensuite, à plusieurs reprises, par les Sarrasins, elle trouva les moyens de se rétablir, et s'érigea en république, vers la fin du onzième siécle. Elle devint bientôt un des états les plus florissans, et assez considérable, pour donner des secours aux princes chrétiens, lors des croisades. Sa puissance avoit commencé, et s'accrut

par de grandes conquêtes, qu'elle sut conserver. La république de Pise, qui étoit alors une rivale redoutable, lui disputa vainement, durant plus d'un siécle, les îles de Corse et de Sardaigne. Celle de Venise n'eut pas un succès plus heureux, dans neuf guerres longues et très-vives qu'elle lui fit.

Mais tandis que Gênes étendoit sa gloire au dehors, les factions des *Guelfes* et des *Gibelins* ne cessoient de mettre obstacle au bonheur de ses citoyens. Ces funestes divisions occasionnèrent un changement dans le gouvernement; et
Ans de J. C. 1339. l'on élut un doge, auquel toute l'autorité souveraine fut confiée. Sous ce nouveau magistrat, le Génois ne furent ni plus tranquilles ni plus heureux. Pour établir solidement la paix dans leur république, ils cherchèrent à se mettre sous la protection d'une puissance de l'Europe. Ils reconnurent pour leur sou-
1396. verain Charles VI, roi de France, qui envoya un gouverneur à Gênes, pour qu'il régît l'état conformément aux loix de la république. Mais les Génois regrettant bientôt leur ancienne liberté, égorgèrent la garnison française, se-
1409. couèrent le joug, et nommèrent derechef un doge.

Quelque temps après, ces républicains

yant été attaqués, d'un côté, par le roi d'Arragon, qui fit une entreprise sur l'île de Corse, et de l'autre, par le duc de Milan, qui vouloit s'emparer de la souveraineté de Gênes, implorèrent de nouveau le secours de la France, et se mirent sous la protection de Charles VII. Mais ce peuple inconstant ne tarda pas à se révolter. Louis XI, à son avénement à la couronne de France, ne voulant point employer ses forces pour le soumettre, céda ses droits à François Sforce, duc de Milan, qui fut reconnu souverain de cette république. Ans de J. C. 1447.

Louis XII ayant conquis le Milanès, se rendit maître de Gênes qui dépendoit alors de ce duché. Les Génois, plusieurs fois rebelles, furent châtiés. Mais François I perdit la souveraineté de cette ville, qui recouvra sa liberté, par la valeur d'André Doria, Génois, soutenu de l'empereur Charles-Quint. Ce grand homme établit dans sa patrie la forme de gouvernement, à laquelle on n'a rien changé jusqu'à nos jours. 1530.

Cependant les factions n'étoient point étouffées dans Gênes. Elles se ranimèrent plus que jamais; et la conspiration de la famille des Fiesques, qui, jaloux de la puissance de celle des Doria, vouloient s'emparer de l'autorité, pensa causer la 1547.

ruine totale de la république. André Doria réprima cette conspiration, et fut le libérateur de sa patrie, dont il refusa généreusement la souveraineté. Peu de temps après, les Génois ayant fourni de l'argent à l'empereur, qui étoit en guerre avec la France, Henri II s'empara de l'île de Corse, qu'il rendit à la paix de Câteau-Cambrésis.

Quelques différends, élevés entre les anciens nobles et les nouveaux, allumèrent une guerre civile dans Gênes. Elle ne fut pas plutôt éteinte, que cette république eut à se défendre contre Louis XIII, ligué avec le duc de Savoie, qui avoit des prétentions sur le marquisat de Zaccarello, vendu aux Génois par l'empereur. Ils dûrent leur salut aux brouilleries des généraux de ces deux puissances, et aux troubles qui agitoient alors la France. Un Génois, nommé Vachéro, forma dans sa patrie, en faveur du duc de Savoie, une conjuration qui fut découverte, et dont les auteurs furent punis de mort.

Dans la guerre que Louis XIV faisoit à l'Espagne, les Génois prirent avec chaleur les intérêts de cette dernière puissance, quoiqu'ils eussent fait une
An de J. C. 1684. ailliance avec la France. Leur ville fut aussitôt bombardée par le marquis du Quesne; et le doge lui-même, accompagné

e quatre sénateurs, vint à Versailles té-
noigner au roi, au nom de la républi-
ue, l'extrême regret qu'elle avoit de
avoir offensé.

## CORSE. SARDAIGNE.

L'île de *Corse*, conquise, dans le hui-
ème siécle, par les Sarrasins, fut enva-
é, sous Charlemagne, par des barons
omains, de la maison de *Colonne*, qui
exercèrent pendant long-temps la prin-
pale autorité. Dans la suite, plusieurs
uissances de l'Europe, et plusieurs répu-
liques d'Italie se la disputèrent tour-à-
our. Les Génois en avoient alors acheté
lusieurs parties. La possession de l'île en-
ère leur fut assurée, en 1508, par le
raité de ligue, signé à Cambrai. Mais
es Corses, peu faits à un joug étran-
er, furent presque continuellement en
uerre avec leurs nouveaux maîtres. La
aine dont ils étoient animés contre les
Génois, devint si forte, qu'ils aimèrent
ieux se donner un souverain parti-
ulier, que d'être soumis à ces républi-
ains. Ils proclamèrent donc roi, en
736, *Théodore de Neuhoff*, baron
llemand, qui avoit apporté de Tunis
uelques armes, quelques munitions et
uelque argent. Les Génois demandè-

rent alors des secours à la France, qui renversa bientôt le nouveau monarque de son trône mal affermi. Mais après le départ des troupes françaises, la guerre recommença, et continua sous différens chefs. Les rebelles, commandés par *Paschal Paoli*, qu'ils avoient choisi pour leur général, lassèrent enfin les Génois, qui cédèrent la Corse à la France en 1768; et cette puissance en fit l'entière conquête, qui lui est restée.

L'île de *Sardaigne* fut occupée par les Sarrasins, à la même époque que celle de Corse, et retomba ensuite sous la domination des empereurs. Les Pisans et les Génois, devenus puissans, se la disputèrent fort long-temps; et les derniers en restèrent enfin les maîtres. Ils en furent chassés, en 1323, par les Espagnols, qui la possédèrent jusqu'en 1713, qu'ils furent obligés de la céder à l'empereur. En 1720, elle fut donnée, en échange de la Sicile, et à titre de royaume, au duc de Savoie, qui en fut reconnu roi par toutes les puissances de l'Europe.

## SAVOIE.

La Savoie n'a pas eu d'autres souverains que ceux de la maison qui y règne

ujourd'hui, et qui a produit de très-
rands capitaines. *Berold* ou *Ber-
hold*, dont les ancêtres tiroient, dit-
n, leur origine des princes saxons, et
eutenant-général des armées de Ro-
olphe III, roi d'Arles, ayant rendu des
ervices signalés à ce prince, en reçut
our récompense la Savoie et la Mau-
enne, qui faisoient partie de son royau-
e. Ses successeurs augmentèrent leurs
omaines par des services, par des al-
nces, et par des acquisitions. An de J. C. 1001.

*Humbert I*, dit *aux blanches
ains*, fils de Berthold, servit aussi très-
ilement l'empereur Conrad *le Sali-
ue*, devenu héritier du roi d'Arles;
ce prince lui donna le Vallais et
Chablais. *Othon*, fils puîné d'Hum-
ert, et successeur de son frère Amé-
ée I, eut, par un mariage, le comté de
oze, le Piémont avec la ville de Turin,
la vallée d'Aost. L'empereur Henri IV,
essé d'entrer en Italie dans le temps
e ses querelles avec le pape Grégoire VII,
u sujet des investitures, ne put obtenir
*Amédée II* le passage par ses états,
'après lui avoir cédé le Bugey et plu-
eurs évêchés voisins. *Humbert II*,
on fils, agrandit ses états, par l'acqui-
ition de la Tarentaise. *Amédée III*,
on successeur, fut, suivant quelques au-

teurs, le premier, en 1108, qui prit le titre de comte de Savoie. Mais il est certain que tous ses prédécesseurs l'avoient porté avant lui.

Ans de J. C. 1148. Son fils, *Humbert III*, régna quarante ans, et eut pour successeur *Thomas*, son fils, qui fut vicaire-général de l'Empire en Italie. Après celui-ci, le comté de Savoie fut successivement possédé par 1233. *Amédée IV*, *Boniface*, *Pierre*, et 1285. *Philippe I.* Le successeur de ce dernier, *Amédée V*, acquit par un mariage la possession de la Bresse; reçut des présens de la reine de France, ainsi que de l'empereur Henri VII, et contribua à sauver l'île de Rhodes contre les 1323. infidèles. *Edouard* se signala à la bataille de Cassel, que Philippe de Valois, roi de France, livra aux Flamands. Il laissa ses états à son fils *Aymon*, qui, après les avoir gouvernés en paix, les 1343. transmit à *Amédée VI*. Ce prince rendit des services aux empereurs de Constantinople et à Louis d'Anjou, roi de Naples; fit la guerre aux Dauphins de Viennois, et au marquis de Montferrat, et institua l'ordre de Savoie, dit du *lacs d'amour*. *Amédée VII* s'empara du comté de Nice; et les habitans de Villefranche et de Barcelonnette voulurent bien se donner à lui.

*Amédée VIII*, acheta le comté de Génevois; et c'est de là que les princes de Savoie tirent leurs prétentions sur la ville de Genève. Il obtint de l'empereur Sigismond, l'érection du comté de Savoie en duché. Mais le nouveau duc quitta bientôt ses états et ses enfans, pour se retirer, avec plusieurs seigneurs de sa cour, à Ripailles, sur le lac de Genève. Il étoit dans cette solitude, où il avoit fait bâtir un palais superbe, lorsqu'il fut élu pape, comme je l'ai dit ailleurs, sous le nom de *Félix V.* Mais, pour ne pas perpétuer le grand schisme d'Occident qui divisoit alors l'église, il se démit du pontificat en 1449, et mourut deux ans après. Ans de J. C. 1391.

Tous ceux qui avoient abusé de leur pouvoir auprès de ce prince, furent recherchés et punis par son fils *Louis*. Les successeurs de celui-ci, *Amédée IX*, *Philibert I*, *Charles I*, *Charles II*, *Philippe II*, et *Philibert II*, firent des alliances dans toutes les grandes maisons de l'Europe, même dans celles de France et d'Autriche. 1451.

*Charles III*, obligé de se déclarer dans la guerre que se faisoient l'empereur Charles-Quint et le roi de France François I, prit ouvertement le parti de l'empereur, et secourut le connétable de 1504.

Bourbon dans sa révolte. François I, qui avoit d'ailleurs à réclamer la dot de Louise de Savoie, sa mère, entra dans cette province et en conquit la plus grande partie, dans le même temps que d'un autre côté plusieurs villes furent enlevées à Charles par les Suisses. Ce prince, dépouillé tout-à-coup de ses états, et se voyant abandonné de ses sujets, se retira à Verceil, où il mourut de chagrin.

Ans de J. C. 1553. Son fils *Emmanuel Philibert*, qui avoit été élevé à la cour de Charles-Quint, lui succéda. Il commanda l'armée de Philippe II, roi d'Espagne, dans la fameuse bataille de Saint-Quentin, gagnée sur les Français. Une partie de ses états lui fut rendue, en 1559, par le traité de paix signé à Cateau-Cambrésis. Henri III, parvenu à la couronne de France, en 1374, lui rendit généreusement, cette même année, l'autre partie.

1580. *Charles Emmanuel I* avoit des talens admirables pour le gouvernement; et il ne laissa échapper aucune occasion d'en faire usage pour ses intérêts, lors même qu'ils ne se concilioient ni avec la justice, ni avec son propre honneur. Loin d'être animé de la moindre reconnoissance envers Henri III, le bienfaiteur du duc Philibert son père, il profita des troubles de la ligue, pour lui en-

lever le marquisat de Saluces, qui étoit à sa bienséance. Bien plus, il fit frapper une médaille, où l'on voyoit d'un côté son protrait, et de l'autre un centaure, tenant un arc bandé et foulant aux pieds une couronne, avec ce mot *opportunè (à propos)*, pour marquer qu'il avoit saisi l'occasion. Henri IV, successeur de Henri III, ne put empêcher Emmanuel d'envahir la Provence, dont il se fit déclarer lieutenant-général. Mais lorsque le nouveau monarque eut réduit les ligueurs, et fait la paix à Vervins avec l'Espagne, il tourna ses armes contre Emmanuel, et lui prit en peu de temps toute la Savoie et la Bresse. Alors, pour venger l'insulte faite à son prédécesseur, il fit frapper une médaille, où il étoit lui-même représenté; et sur le revers étoit un Hercule qui assommoit un centaure, avec ce mot *opportuniùs (plus à propos)* pour marquer que l'occasion étant plus noble, étoit aussi plus avantageuse. Cette guerre finit par la médiation du pape. Le duc de Savoie garda le marquisat de Saluces. Mais il abandonna à la France, la Bresse, le Bugey, Valromey, Gex, et quelques places.

L'ambition d'Emmanuel étoit sans bornes. Il vouloit s'emparer de la ville de Genève; et il eut la perfidie de la

faire surprendre de nuit en pleine paix. Mais les habitans éveillés au premier bruit, coururent aussitôt aux armes, mirent en fuite les troupes savoyardes, et firent pendre comme voleurs de nuit, tous ceux qui n'avoient pas eu le temps de sortir de la ville. Deux guerres que fit ensuite Emmanuel, l'une contre la république de Gênes, et l'autre contre le duc de Mantoue, furent sans succès. Dans celle-ci, les Français, alliés du duc, lui enlevèrent Pignerol; et la perte de cette place lui causa un chagrin dont il mourut.

Ans de J. C. 1630. Son fils et son successeur, *Victor Amédée I*, vit terminer cette guerre par le traité de Quierasque. Le Montferrat fut divisé en deux parties, dont l'une, où étoient les villes d'Albe et de Trin, fut cédée au duc de Savoie : l'autre resta au duc de Mantoue. Engagé ensuite avec la France dans une guerre contre l'Espagne, il agit puissamment du côté du Milanès, et battit deux fois les Espagnols. Mais ils mourut très-peu de temps après, laissant deux fils en bas âge.

1637. *François Hyacinthe*, l'aîné, lui succéda, sous la régence de la duchesse sa mère. Mais il ne vécut qu'un an.

1638. La duchesse continua à avoir la ré-

gence sous son second fils, *Charles Emmanuel II.* Les Espagnols profitèrent de cette minorité, pour s'emparer de plusieurs places. Mais elles furent rendues à la paix des Pyrénées en 1659. Depuis cette époque, la tranquillité de la Savoie ne fut troublée par aucune guerre, jusqu'à la mort du duc, qui laissa la ville de Turin, et plusieurs autres, décorées d'embellissemens.

Il eut pour successeur son fils, *Victor Amédée II*, âgé de onze ans; et la régence fut déférée à la duchesse sa mère. Lorsqu'il fut en âge de gouverner par lui-même, il chassa, avec le secours de Louis XIV, des vallées de Luzerne et d'Angrone, les Vaudois, nommés communément *Barbets*, qui lui donnoient des inquiétudes dans cette partie de ses états. Il se déclara cependant contre la France dans la guerre en 1688. Battu par Catinat à Staffarde, et après avoir perdu toute la Savoie, il se jetta sur le Dauphiné, où il s'empara de Gap et d'Embrun. Mais vaincu une seconde fois par Catinat, dans les plaines de Marsaille, dépouillé de Casal et de quelques autres places, il se vit obligé de faire une paix particulière avec la France. An de J. C. 1675.

La fille aînée de Victor Amédée fut mariée au duc de Bourgogne, fils aîné

du dauphin, et la seconde fille au duc d'Anjou son frère, qui, bientôt après, fut appellé au trône d'Espagne. Malgré cette double alliance si honorable pour lui, et qui devoit être si chère à son cœur; malgré la noble confiance avec laquelle Louis XIV le nomma généralissime des armées de France, dans la guerre qui s'alluma au sujet de la succession à cette couronne, le duc de Savoie tourna subitement ses armes contre son gendre et Louis XIV, en s'unissant avec leurs ennemis. Il perdit, comme je l'ai dit ailleurs, la plus grande partie de ses états. Mais il recouvra tout à la paix d'Utrecht, obtint le Montferrat en entier, et reçut du roi d'Espagne, le royaume de Sicile, qu'il fut obligé de céder, quelque temps après, pour la Sardaigne qu'on lui donna à titre de royaume. Ce prince, lassé des affaires qui l'avoient occupé pendant un règne de cinquante-cinq ans, se démit de tous ses états en faveur de *Charles Emmanuel III*, son fils unique.

An J. C 1730. Celui-ci se ligua avec la France et l'Espagne contre l'empereur, et se signala dans cette courte guerre. Il y gagna par la paix de Vienne en 1736, le Novarois, le Tortonois, et quelques fiefs du Milanès, dont la possession lui fut confirmée

par le traité de paix signé à Aix-la-Chapelle en 1748. Emmanuel III ne prit aucune part à la guerre de 1756. Livré tout entier au bonheur de ses sujets, il vint à bout, par une sage économie, de les soulager des impôts que les circonstances avoient rendus nécessaires; publia un code de législation très-sage, qui a été traduit en français, et mourut en 1773, laissant pour son successeur *Victor Amédée III*, son fils.

## VII.

### SUISSE ET GENÈVE.

La Suisse, dont les habitans étoient autrefois nommés *Helvétiens*, étoit comprise, ainsi que Genève, dans l'ancienne Gaule, lorsque Jules César en fit la conquête. Quelque temps après, l'une et l'autre furent, enlevées aux Romains par les Bourguignons, passèrent ensuite sous la domination des rois de France, et enfin sous celle des rois de la Bourgogne transjurane. Elles firent partie de ce royaume jusqu'à la mort de Rodolphe III, qui, ne laissant point d'enfans mâles, institua pour son héritier, son beau-frère, l'empereur Conrad *le Salique*.

Ans de J. C. 1032. Dans ce changement de souverains, la plupart des évêques se rendirent maîtres de leur résidence; et les comtes ou gouverneurs s'emparèrent de leurs provinces, que les empereurs d'Allemagne leur laissèrent en fief. Genève reconnut son évêque pour son souverain, à peu près comme les Vénitiens reconnoissent leur doge. Cependant la Suisse resta soumise aux empereurs; et quoique vers le milieu du treizième siècle, elle formât plusieurs petits états, indépendans les uns des autres, elle étoit encore sous la jurisdiction de l'Empire. Mais elle en fut bientôt dégoûtée par la conduite tyrannique des gouverneurs allemands, et se délivra enfin de la dure servitude, sous laquelle ils la faisoient gémir.

1308. La révolte commença à éclater dans les trois cantons d'*Uri*, de *Schwitz*, et d'*Underwald*. Ce fut alors que les Helvétiens furent appellés *Suisses*, du nom du canton de *Schwitz*, qui étoit le plus considérable. Les rebelles avoient à leur tête *Guillaume Tell*, qu'un gouverneur avoit obligé d'abbattre d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête de son fils, qui n'avoit que six ans. Cet homme despotique, et follement brutal, vouloit, par cet ordre barbare, le punir de ce qu'il avoit refusé de s'incliner de-

vant une perche, au bout de laquelle on avoit arboré le chapeau du gouverneur. Cette violence irrita tellement les esprits, que la révolte devint générale dans ces trois cantons, dont la confédération fut cimentée, quelques années après, par l'entière défaite des Autrichiens, qui avoient voulu les soumettre. Les autres cantons, c'est-à-dire, ceux de *Lucerne*, de *Zurich*, de *Glaris*, de *Zug*, de *Berne*, de *Fribourg*, de *Soleure*, de *Bâle*, de *Schaffouse*, et d'*Appenzell*, s'unirent en divers temps aux trois premiers; et tous, au nombre de treize, formèrent le corps helvétique, tel à peu près qu'il existe aujourd'hui. Ans de J. C. 1315.

Vers le milieu du quinzième siècle, les Suisses soutinrent avec gloire une rude guerre contre le duc de Bourgogne, et commencèrent à se faire une grande réputation de bravoure. Louis XI, encore dauphin, témoin de la valeur avec laquelle ils avoient combattu contre lui, lorsqu'il alla en personne secourir l'empereur Frédéric III, engagea son père Charles VII à faire un traité d'alliance avec eux. Il le confirma lui-même, lorsqu'il fut monté sur le trône; et son exemple fut suivi par Charles VIII et Louis XII. Mais les Suisses se brouillèrent avec ce dernier prince, et lui fi- 1452.

rent essuyer bien des revers dans le Mi-
Ans de J. C. 1516. lanès. François I, après les avoir battus à Marignan, fit avec eux un traité de paix perpétuelle, qui subsiste encore.

Le duc de Savoie ayant voulu s'emparer de Genève, cette ville s'unit avec
1526. les cantons de Fribourg, de Berne et de Zurich. Elle secoua ensuite le joug de son évêque, embrassa le calvinisme, et contracta, bientôt après, une alliance
1584. solemnelle avec tous les cantons. Henri III, roi de France, la comprit dans le traité de paix perpétuelle, conclu avec le corps helvétique. Depuis 1477, les Suisses ne servoient en France, que durant le temps de la guerre, dans laquelle ils étoient employés. En 1671, leur service devint stable en paix comme en guerre.

Une division entre les conseils et la
1734. bourgeoisie de Genève pensa causer, il n'y a pas long-temps, la ruine totale de cette petite république. La France et les Suisses se portèrent pour médiateurs, et firent un code de pacification, qui réunit les deux partis.

VIII.

## VIII.

## PROVINCES-UNIES.

Cette étendue de pays bornée par la France, l'Allemagne et l'Océan, comprise sous le nom de *Pays-Bas*, renferme plusieurs provinces, dont une très-grande partie est possédée par l'empereur et la France : les autres forment la république des *Provinces-Unies*. Les anciens habitans en étoient les Belges, les Frisons, et les Bataves, peuples belliqueux et intrépides, qui se firent redouter des Romains mêmes.

Sous la seconde race des rois de France, époque où les grands seigneurs se rendirent souverains dans leurs gouvernemens, ce pays éprouva diverses révolutions. Tantôt il fut en entier gouverné par un seul prince ; tantôt divisé en différentes provinces, séparées les unes des autres. La Frise eut des rois; la Gueldre et le Brabant eurent des ducs, la Hollande et la Flandre des comtes; et Utrecht avec ses dépendances vit ses maîtres dans ses évêques.

La plupart de ces provinces passèrent enfin sous la domination des derniers ducs de Bourgogne. Marguerite de Flan-

dre apporta pour dot la Flandre et le Brabant à Philippe *le Hardi*, qui acquit encore l'Artois par la mort de son beau-père. Philippe *le Bon*, après avoir acheté le comté de Namur, hérita de la Hollande et du Hainaut, et ensuite du duché de Luxembourg. Marie, fille de Charles *le Téméraire*, et unique héritière de la maison de Bourgogne, porta cette riche succession dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien I. Charles-Quint petit-fils de ce prince, et son successeur à l'empire, devenu roi d'Espagne, joignit à ces provinces celles d'Utrecht, d'Over-Issel, de Frise, de Groningue, et de Gueldres.

Ans de J. C. 1477.

Les habitans des Pays-Bas vécurent en paix durant plusieurs années, sujets de la maison d'Autriche, se gouvernant néanmoins suivant leurs anciennes loix. Mais le caractère dur de Philippe II, roi d'Espagne, ranima dans le cœur de ces peuples l'amour de l'indépendance, et les porta à la révolte. La crainte de perdre leurs anciens priviléges, jointe à celle de l'inquisition, que le monarque espagnol vouloit établir dans leur pays, fut la première cause des guerres qui s'y allumèrent.

1566. Philippe avoit confié le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme, et

lui avoit en même temps donné pour conseil le cardinal Granvelle, homme impérieux et sévère, qui dégoûta entièrement les peuples de la domination espagnole. Bientôt on y envoya le duc d'Albe, qui ne fit qu'aigrir les esprits par ses cruautés inouies, et par ce *conseil de sang* qu'il y établit. Sept provinces, savoir, celles de la *Gueldre* septentrionale, de *Hollande*, de *Zélande*, d'*Utrecht*, de *Frise*, d'*Over-Issel*, et de *Groningue*, se liguèrent aussitôt, par les artificieuses intrigues et l'activité du prince d'Orange. Elles le nommèrent *Stathouder* ou chef de la république, et formèrent *l'union d'Utrecht* dans la ville de ce nom. C'est de cette union, qu'on les appelle *Provinces-unies*, ou *Etats-Généraux de Hollande*, de cette province, la plus considérable de toutes. Ans de J. C. 1579.

Il se livra entre l'Espagne et cette nouvelle république plusieurs combats, où les rebelles furent d'abord battus. Mais leurs affaires prirent bientôt une autre face, par la valeur et l'habileté du comte Maurice, nommé capitaine-général. Les Espagnols furent chassés des Pays-Bas; et les *Etats-Généraux* entreprirent presqu'en ce même temps la navigation des Indes orientales, où ils ont encore 1592.

de grandes possessions. La guerre cependant fut continuée avec vigueur, toujours à leur avantage. Tromp, qui commandoit leur flotte, fut regardé à la célèbre journée de Gibraltar comme le plus grand homme de mer, qui eût paru jusqu'alors. L'Espagne rechercha la paix, sans vouloir néanmoins reconnoître l'indépendance des Provinces-Unies, et conclut, par la médiation de la France, une trève de douze ans.

Ans de J. C. 1607. 1609.

A peine fut-elle expirée, qu'on reprit les armes. Mais les *Etats-Généraux* avoient si bien affermi leur nouvelle puissance, que les Espagnols, dont les nombreuses flottes furent toujours battues par l'amiral Tromp, désesperèrent de les réduire. Le roi d'Espagne les reconnut pour une nation libre, indépendante, et sur laquelle il n'avoit rien à prétendre. Durant cette guerre, les Hollandais avoient fait la conquête du Brésil, et s'y étoient établis.

1630.

La république jouissoit de la paix, que les autres puissances avoient donnée à l'Europe, par le traité de Westphalie, lorsqu'elle eut à soutenir contre les Anglais une guerre, qui ne se termina point à son avantage. L'année suivante, elle perdit aussi le Brésil, que les Portugais lui enlevèrent. Les Hollandais ne purent

1654.

recouvrer cette conquête. Mais ils s'emparèrent d'une grande partie des places que les Portugais possédoient dans les Indes. Leurs forces maritimes balancèrent dès-lors celles des nations les plus puissantes de l'Europe.

Dans une nouvelle guerre qu'ils eurent avec les Anglais, Rhuiter soutint sur toutes les mers la gloire du pavillon hollandais ; et l'action hardie de ces braves républicains qui entrèrent dans la Tamise, et firent une descente à Chattam, força l'Angleterre à la paix. Enivrés de ces succès, et se regardant comme les arbitres des rois, parce qu'ils avoient eu part au traité de paix, conclu entre la France et l'Espagne en 1659, ils eurent l'imprudence orgueilleuse de choquer Louis XIV, par une médaille qu'ils firent frapper. Ce jeune monarque, si jaloux de sa gloire, les humilia par la conquête de la Hollande ; et Rhuiter trouva bientôt dans du Quesne un rival plus habile ou plus heureux que lui. Ans de J. C. 1674.

Les Etats-Généraux entrèrent dans la fameuse ligue d'Ausbourg formée contre Louis XIV. Mais quoiqu'ils eussent contribué à nos désastres dans la funeste journée de la Hogue, ils virent leur commerce ruiné par nos armateurs. Ils s'unirent ensuite avec l'Angleterre et l'em- 1692.

pereur contre la France, dans la guerre de la succession à la couronne d'Espagne; augmentèrent encore le nombre de nos ennemis, dans celle de 1741, et eurent lieu de s'en repentir. Toutes ces guerres ont considérablement affoibli les *Provinces-Unies*, et leur ont fait perdre cette ancienne puissance qui les avoit rendues si redoutables.

## IX.

### ALLEMAGNE.

Avant la naissance de J. C. l'Allemagne étoit habitée par différens peuples, tous sortis d'une origine scythe, et venus du nord de l'Asie par les extrémités septentrionales de l'Europe. Ce pays étoit alors appellé *Germanie*, des mots teutons *ger* et *man*, qui signifient homme de guerre. Voilà pourquoi l'on a compris, sous le nom générique de *Germains*, tous ces différens peuples, quoique chacun d'eux portât un nom particulier. Les *Allemands*, qui habitoient la Souabe d'aujourd'hui, donnèrent insensiblement leur nom à toute l'Allemagne.

On a vu que ces peuples germains, après avoir détruit l'empire romain en Occident, fondèrent, dans le cinquième

siécle, les diverses monarchies de l'Europe; qu'en 800, Charlemagne rétablit cet empire; que son fils Louis *le Débonnaire* donna l'Allemagne, à titre de royaume, à un de ses enfans; que sous Louis III, le dernier empereur français, commencèrent à se former les divers états souverains, soit ecclésiastiques, soit séculiers, dont l'Allemagne est aujourd'hui remplie; qu'après la mort de cet empereur, en 912, l'Empire devint électif, et à la disposition des états d'Allemagne; qu'en 1125, un comité de dix princes, tant ecclésiastiques que séculiers, après avoir reçu le plein pouvoir de nommer un empereur, élurent Lothaire II; qu'une assemblée tenue à Francfort, en 1152, et qui éleva sur le trône impérial Frédéric I, dit *Barberousse*, est regardée par quelques historiens comme le berceau du collége électoral; qu'enfin durant l'interrègne qui commença en 1254, et qui finit en 1273 par l'élection de Rodolphe I, comte de Hapsbourg, se formèrent en même temps ce collége *électoral*, le collége des *princes*, le corps de la *noblesse immédiate*, le corps des villes *libres* et *impériales*, et celui des villes *hanséatiques*. Les électorats et les autres souverainetés, soit grandes, soit petites;

soit ecclésiastiques, soit séculières, composent le corps de l'Empire.

Il y a neuf électorats; trois ecclésiastiques, qui sont les archevêchés de Mayence, de Cologne, de Trèves; et six laïcs, qui sont, 1.° le royaume de *Bohême*, possédé par l'empereur; 2.° le marquisat de *Brandebourg*, qui appartient au roi de Prusse; 3.° le *Palatinat*, qui tire son nom des anciens *comtes du palais*, auxquels les rois d'Allemagne confièrent l'administration des différentes provinces; 4.° la *Bavière*, qui a porté autrefois le titre de royaume. Ces deux derniers électorats étoient possédés par les deux branches de la même maison. Celle de Bavière ayant été éteinte en 1777, les deux états furent réunis dans les mains de *Charles Théodore*, électeur palatin, et l'électorat de Bavière resta supprimé; 5.° le duché de *Saxe*, dont les souverains descendent de ce célèbre *Witikind*, qui, à la tête de ses Saxons, résista pendant trente-trois ans à Charlemagne; 6°. le duché d'*Hanovre*, possédé par le roi d'Angleterre, de la maison de Brunswick. C'est l'électorat le plus récent de tous, ayant été créé en 1692.

Les autres souverainetés d'Allemagne sont des évêches, des abbayes, soit

d'hommes, soit de femmes; des principautés, des duchés, des comtés, des marquisats, des seigneuries, des *landgraviats*, des *margraviats*, des *burgraviats*, etc. Les *landgraves* étoient, dans leur première institution, des juges provinciaux, ou comtes de province, qui par la suite se rendirent indépendans dans leur jurisdiction. Les *margraves*, ou marquis, étoient des officiers établis pour commander sur une frontière, qu'on appelloit alors *Marche*. Les *burgraves* n'étoient établis que sur une forteresse ou sur une ville.

## BOHÊME.

A la décadence de l'empire Romain en Occident, la Bohême avoit été presque entièrement ravagée par les Huns et par les Goths, lorsque deux frères, nommés *Czéchus* et *Lechus*, marchèrent vers le Nord, à la tête d'une colonie de Sarmates, peuple sorti du Bosphore cimmérien, et qui furent connus dans la suite sous le nom de *Slaves* ou *Esclavons*. Cette colonie s'étant divisée en deux peuplades, la première s'avança jusques dans la Bohême, sous la conduite de *Czéchus*, et la seconde s'arrêta dans la Pologne. An de J. C. 550.

Après la mort de leur chef, les *Czéchiens*, qui ne tardèrent pas à prendre le nom de *Bohémiens*, formèrent, suivant quelques auteurs, une espèce de république. Ils furent gouvernés par des ducs, parmi lesquels on peut distinguer *Borivorius*, qui embrassa le christianisme qu'il établit dans la Bohême, et qui fonda des écoles, où l'on enseigna la langue latine; *Spitignée*, son fils, qui fut le premier créateur d'une académie littéraire, et *Wratislas*, prince belliqueux, qui se fit redouter de l'empereur Henri IV.

Ce prince, voulant se l'attacher par ses bienfaits, lui accorda le titre de roi, dans une diète tenue à Mayence. Mais les successeurs de Wratislas se contentèrent de celui de duc jusqu'à *Premislas I*, qui fut couronné roi de Bohême à Mayence par l'empereur Philippe.

Ans de J. C. 1086.

1199.

Les Bohémiens furent presque continuellement en guerre avec les Hongrois, les Polonais, les empereurs, et ne laissèrent pas de faire d'assez grandes conquêtes. Lorsque Rodolphe de Hapsbourg monta sur le trône impérial, le royaume de Bohême comprenoit la Bohême propre, la Moravie, l'Autriche, la Stirie et la Carinthie. Le nouvel empereur, après avoir battu *Premislas II*,

1280.

le força de lui céder ces trois dernières provinces, et le rendit lui-même vassal de l'Empire. Le monarque bohémien, ayant été tué dans une seconde bataille, Rodolphe donna un tuteur à son fils, et introduisit dans la Bohême, comme dans un pays de conquête, les loix et les usages de l'Allemagne.

Au commencement du quinzième siécle, l'hérésie de Jean *Hus* et de Jérôme de Prague fit de ce royaume un théâtre de sang; et ce ne fut, comme je l'ai dit ailleurs, qu'après une guerre des plus sanglantes, que l'empereur vint à bout de réduire les Bohémiens.

Plusieurs de leurs rois furent élevés à l'Empire. Il y en eut même qui réunirent à la couronne impériale celle de Hongrie. Ferdinand I s'étant fait élire roi de Bohême, rendit ce royaume électif. Mais il devint héréditaire dans la maison d'Autriche, par le traité de Westphalie en 1648. Au de J. C. 1526.

## PRUSSE.

La Prusse tire son nom d'une colonie de Scythes, nommés *Borusses* ou *Prussiens*, qui allèrent s'y fixer. L'époque de leur établissement dans ce pays ne nous est pas connue, non plus que

l'histoire de ces premiers peuples. On sait seulement qu'ils faisoient de fréquentes incursions sur les terres de leurs voisins, et que les rois de Pologne et de Danemarck tentèrent plusieurs fois inutilement de les soumettre.

Conrad, duc de Mosavie, et prince polonais, ne pouvant se mettre à l'abri de leurs ravages, eut recours aux *chevaliers teutoniques*, ou allemands, dont l'ordre avoit pris naissance dans la Palestine, vers le milieu du douzième siècle, après la conquête de Jérusalem par l'armée des Croisés. Le duc de Mosavie, alors tuteur du jeune Boleslas, roi de Pologne, céda, au nom de la nation, le territoire de Culm à ces chevaliers qui s'engagèrent à conquérir la Prusse. Ils y entrèrent en effet, et s'en rendirent entièrement les maîtres, après une cruelle guerre de cinquante-trois ans.

An de J. C. 1230.

Mais, dans la suite, ces chevaliers furent eux-mêmes attaqués par les princes voisins, qui s'efforçoient de leur enlever une partie de leurs possessions. Plusieurs villes prussiennes se révoltèrent, et se mirent sous la protection des Polonais. Cette guerre sanglante fut terminée par un traité qui assura la *Prusse occidentale* ou *royale* au roi de Pologne, et la *Prusse orientale* aux chevaliers

1466.

teutoniques, pour qu'ils la tinssent comme un fief de la couronne de Pologne, duquel leur grand-maître rendroit hommage en personne.

Sigismond I, roi de Pologne, l'accorda au grand-maître *Albert*, de la maison de Brandebourg, sous le titre de *duché séculier*. La Prusse orientale, qui fut alors nommée *ducale*, fut même déclarée héréditaire dans cette famille, à condition que les ducs en feroient hommage à la Pologne. Ans de J. C. 1525.

*Guillaume I* profita des troubles qui agitoient ce royaume, pour obtenir la cessation de l'hommage, et fut reconnu duc et souverain indépendant. 1666.

*Frédéric I*, son fils, porta ses vues plus loin, et, de sa propre autorité, se fit couronner roi de Prusse. Les puissances de l'Europe le reconnurent sous ce titre à la paix d'Utrecht. 1701.

Son fils *Guillaume II*, qui lui succéda la même année, s'appliqua à faire fleurir les sciences et les arts utiles dans son nouveau royaume. Il acquit, dans une guerre contre la Suéde, le duché de Stettin, qu'il détacha de la Poméranie suédoise. 1713.

*Frédéric II*, son fils, après la mort de l'empereur Charles VI, s'empara de la Silésie, qui lui resta par le traité de 1740.

paix d'Aix-la-Chapelle. Il fit contre la maison d'Autriche-Lorraine, à laquelle la France s'étoit alliée, une guerre des plus glorieuses, qui fut terminée par la paix de 1763. Il joignit à ses états, en 1772, la nouvelle Prusse, démembrée du royaume de Pologne.

## X.

## HONGRIE.

Quelques siècles après que les Romains eurent pénétré dans la Hongrie, qui faisoit partie de la Pannonie, elle fut tour à tour occupée par les Huns, les Ostrogoths, les Lombards, d'autres peuples qui étoient un mélange de tous ceux-là, et enfin par les Avares sortis de la Scythie asiatique. Ces derniers eurent de fréquentes guerres avec les empereurs de Constantinople, et avec Charlemagne, qui les extermina presqu'entièrement.

An de C. J. 891. Vers la fin du neuvième siècle, des barbares venus de la Scythie asiatique, et des environs du Volga, à l'Orient, ranchirent, vers les sources de la Teisse, les montagnes qui séparent la Pologne de la Hongrie, et s'emparèrent d'un château nommé *Hung-Var*, d'où ils firent des

courses sur les terres voisines. *Arpad*, chef de ces barbares qui furent alors appellés *Hongrois*, étendit ses conquêtes et passa le Danube. Son fils *Zulta*, envoya plusieurs lieutenans, qui ravagèrent l'Allemagne. A leur retour, il fixa les limites de son nouvel état, qui furent à-peu-près les mêmes que celles d'aujourd'hui. Ans de J. C. 907.

*Geisa*, troisième duc de Hongrie, embrassa le christianisme, et eut le courage de le professer ouvertement, malgré les clameurs de ses sujets, livrés à l'idolâtrie. Son fils *Etienne* marcha sur ses traces, et fut l'apôtre de son peuple. Il reçut du pape ou de l'empereur le titre de roi, adoucit les mœurs féroces des Hongrois, et publia un nouveau code de législation. 1000.

Ses successeurs eurent diverses guerres à soutenir contre les Bohémiens, les Polonais, les Russes, les Grecs, et les Vénitiens. Ils ne purent se mettre à l'abri de l'irruption des Tartares, qui fondirent tout-à-coup en Europe, au nombre de cinq cent mille hommes, sous la conduite de Batu, petit-fils de Gengis-Kan. Après avoir ravagé la Russie et la Pologne, ces Tartares entrèrent dans la Hongrie, massacrèrent la plus grande 1241.

partie des habitans, s'emparèrent de toutes leurs richesses, et détruisirent tout ce qu'ils ne purent emporter. Quand ils ne trouvèrent plus rien qui fût capable de satisfaire leur cupidité, ils abandonnèrent le pays, d'où ils n'étoient pas sortis depuis trois ans. *Béla*, roi de Hongrie, qui s'étoit retiré en Autriche, rentra dans ses états, et répara, ainsi que ses successeurs, les désordres que les Tartares y avoient causés.

An de J. C. 1301. La race des Geisa ayant été éteinte, le trône de Hongrie devint électif, et fut successivement occupé par des princes de diverses familles, dont quelques-unes étoient étrangères. De tous les peuples, avec lesquels les Hongrois furent en guerre, ils n'en eurent pas de plus redoutables à combattre, que les Turcs. Leur empereur Amurat II, après avoir été plusieurs fois battu par le brave Hunniade, gouverneur de Transylvanie, défit enfin les Hongrois qui perdirent leur roi dans cette bataille. Mahomet II, fils d'Amurat, vint faire le siége de Belgrade, que Hunniade le força de lever. Mais Soliman II, plus heureux et plus terrible, fit la conquête de plusieurs provinces; réduisit le royaume aux dernières extrémités, et tailla en pièces les Hongrois,

près de Mohatz, où Louis, fils de *Ladislas VI*, roi de Hongrie et de Bohême, fut tué. Ans de J. C. 1526.

Ces deux couronnes furent alors demandées par Ferdinand I, archiduc d'Autriche, qui avoit épousé la sœur de Louis. Mais Jean Zoposki, gouverneur de Transylvanie, élu par la plus grande partie des Hongrois, ayant appellé les Turcs à son secours, obtint la jouissance de ce royaume durant sa vie, à condition que Ferdinand lui succéderoit. Cependant, après la mort de Zoposki, sa veuve fit 1540. donner la couronne à son fils, et eut encore recours aux Ottomans, qui entrèrent en Hongrie, et s'emparèrent des principales villes. *Ferdinand*, possesseur du reste, garda le titre de roi de Hongrie et de Bohême, et fit passer ces deux couronnes dans la maison d'Autriche, qui, depuis cette époque, les a constamment possédées.

L'empereur Léopold I, enleva aux 1683. Turcs tout ce qu'ils possédoient en Hongrie, excepté le comté de Temeswar. Peu de temps après, les états assemblés à Presbourg déclarèrent ce royaume héréditaire dans la maison d'Autriche; et la nation renouvella cette déclaration en 1723. Les Turcs n'y possèdent plus

rien, depuis qu'ils perdirent Témeswar, en 1716.

## XI.

### POLOGNE.

Ans de J. C. 550. *Lechus*, chef d'une peuplade de Sarmates, s'étant établi, comme je l'ai déjà dit, dans la Pologne, éleva aux environs de la Vistule plusieurs forts et châteaux, et bâtit la ville de Gnesne. Ses descendans portèrent le titre de duc, et régnèrent durant cent cinquante ans.

700. Après l'extinction de sa famille, les Polonais confièrent l'autorité souveraine à *Cracus*. Celui-ci s'appliqua à faire cultiver les terres, bâtit des villes, et fonda Cracovie, qui devint la capitale de ses états. Quelque temps après, *Popiel II*, dont les ancêtres avoient été, comme lui, ducs de Pologne, étant mort sans
875. enfans, on élut un bourgeois de la ville de Crusvicie, nommé *Piastre*, dont les descendans occupèrent le trône durant plusieurs siècles.

*Boleslas I*, fut le premier qui porta
1000. le titre de roi. Il fut couronné par l'empereur Othon III, dans l'église métropolitaine de Gnesne. Ce monarque guer-

rier conquit toute la Bohême et la Moravie, battit les Russes, les Prussiens, les Saxons, les princes de Poméranie, et se rendit tous ces peuples tributaires. Mais l'efféminé *Miecislas*, son successeur, perdit la plus grande partie de ces conquêtes.

*Casimir*, son fils, après un funeste interrègne de six ans, rétablit le bon ordre et la paix, fit refleurir la religion et les arts, et reprit sur les Bohémiens toutes les places qu'ils avoient enlevées à la Pologne. An de J. C. 1040.

*Boleslas II* fit la conquête de la Russie entière. Mais, après cet exploit, il se porta à des excès d'inhumanité, qui le firent détrôner. Les Russes profitèrent de ces troubles pour secouer le joug. 1067.

*Ladislas*, frère de Boleslas, élu à sa place, se contenta du titre de duc, qui fut celui que portèrent ses successeurs pendant plus de deux cents ans. 1081.

Durant ce long espace de temps, la Pologne fut déchirée par l'ambition des grands, qui se la partagèrent : elle devint même souvent la proie des étrangers. Les Polonais, sentant la nécessité d'être gouvernés par un souverain qui réunît toute l'autorité, donnèrent à *Premislas II* le titre de roi, qui ne varia plus. 1295.

*Casimir III*, un de ses successeurs, 1333.

fut la gloire de la Pologne. Il subjugua, en une seule campagne, la Russie noire; inspira de la terreur à ses voisins; fit le bonheur de ses sujets; publia un code de législation, qui fut approuvé dans une diète générale; fonda une université à Cracovie, des églises, des hôpitaux; bâtit un grand nombre de forteresses; délivra les paysans du joug odieux dont la noblesse les accabloit, et reçut à juste titre le surnom *de Grand*. Il mourut sans enfans, et avec lui fut éteinte la race des *Piastres*. Il avoit désigné pour son successeur *Louis*, roi de Hongrie, qui fut élevé sur le trône.

Après la mort de celui-ci, *Jagellon*, grand duc de Lithuanie, fit demander en mariage Hedwige, fille de Louis, avec promesse d'embrasser le christianisme, d'inviter ses sujets à suivre son exemple, et d'incorporer pour toujours au royaume de Pologne le grand duché de Lithuanie, la Samogitie, et les terres qu'il possédoit en Russie. Les Polonais acceptèrent avec joie des offres si avantageuses. *Jagellon* épousa Hedwige, fut couronné roi sous le nom de *Ladislas VI*, et montra bien par son courage, ses victoires et sa sagesse, qu'il étoit digne de porter la couronne qu'il avoit demandée. Elle fut possédée par des princes de sa

An de J. C. 1386.

race jusqu'à *Sigismond II*, surnommé *Auguste*, qui acquit la Livonie et la Pologne.

Depuis cette époque, elle eut des rois de diverses maisons, parmi lesquels on compte *Henri de Valois*, qui, trois mois après avoir été couronné, ayant appris la mort de Charles IX, son frère, roi de France, quitta secrètement la Pologne, et vint occuper le trône de ses pères, sous le nom de Henri III. L'élection de ces différens souverains occasionna souvent des interrègnes, qui furent bien funestes à l'état. Ans de J. C. 1572.

*Casimir V*, qui avoit été jésuite et ensuite cardinal, obtint une dispense du pape, pour se rendre aux vœux des Polonais, qui l'avoient élu pour leur souverain. Vaincu d'abord par Charles Gustave, roi de Suède, il ne tarda pas à reconquérir ses états qu'il avoit perdus, et fit une paix avantageuse avec le successeur du monarque suédois. Après avoir battu les Russes, et réprimé une sédition, qui s'étoit élevée contre lui, il abdiqua la couronne, et vint mourir en France, où Louis XIV lui avoit donné l'abbaye de Saint Germain-des-Prés de Paris, et celle de Saint-Martin de Nevers. 1649.

*Michel Koribut Wiesnowiski* le 1667.

remplaça sur un trône, qu'il étoit incapable d'occuper dignement. Mais il avoit, pour grand maréchal et grand général du royaume, Jean Sobieski, l'un des plus habiles généraux de son siècle. Celui-ci fit de grandes conquêtes sur les Cosaques et les Tartares, battit plusieurs fois les Turcs, et gagna sur eux la fameuse bataille de Choczin.

Ans de J. C. 1674. *Sobieski*, élu roi de Pologne à la mort de Michel, continua la guerre contre les Ottomans, et força le grand visir Mustapha, qui étoit entré en Allemagne à la tête de deux cent quarante mille hommes, de lever le siége de Vienne. Ce héros, qui mérita le surnom *de Grand*, aimoit les sciences, et protégeoit les gens de lettres.

Sa mort fut suivie d'un interrègne de deux ans, encore plus agité que tous les
1698. précédens. *Frédéric Auguste I*, électeur de Saxe, couronné roi de Pologne, eut une longue guerre à soutenir contre Charles XII, roi de Suède, qui fit élire
1704. *Stanislas Laczinski*, palatin de Posnonie, et qui obligea Auguste de renoncer à son élection. Mais Charles ayant
1709. été défait à Pultava par Pierre *le Grand*, empereur de Russie, Auguste remonta sur le trône de Pologne, et l'occupa jusqu'à sa mort.

A cette époque, Stanislas, à qui Charles XII avoit donné une retraite dans le duché de Deux-Ponts, fut élu de nouveau. Mais son élection fut encore traversée par l'empereur Charles VI, qui fit donner la couronne de Pologne à *Auguste II*, électeur de Saxe, fils du feu roi. Après une guerre, dans laquelle la France prit parti, Stanislas abdiqua la couronne; et on lui donna les duchés de Lorraine et de Bar. Ans de J. C. 1733.

*Stanislas Auguste* Poniatowski, successeur d'Auguste, monta sur le trône au milieu des plus grands troubles, qui furent suivis, en 1772, d'un démembrement du royaume de Pologne. L'empereur, le roi de Prusse et la Russie firent un traité de partage, concernant plusieurs provinces, dont ils s'emparèrent. Ce partage fut approuvé en 1774 par une diète de Pologne. 1764.

## XII.

## DANEMARCK.

Les Danois, suivant l'opinion la plus commune, doivent leur origine à un prince d'Asie, nommé *Othen* ou *Odin*, qui fut chassé de ses états par le Grand Pompée, soixante-dix ans avant J. C.

Ce monarque s'étant retiré dans le nord de l'Europe avec un grand nombre de ses sujets, soumit les peuples qui habitoient la Russie, la Pologne, la Suède, le Danemarck et la Norvége. Il céda une partie de ses conquêtes à ses enfans, garda pour lui la Suéde, et donna le Danemarck à *Skiold*, son fils, qui en fut le premier roi.

L'histoire des premiers temps de cette monarchie se perd dans les ténèbres, ou dans les fictions les plus absurdes. On entrevoit quelque foible lumière, vers le milieu du neuvième siécle; époque où les Danois adonnés à la piraterie, et connus sous le nom de *Normands*, entrèrent dans différentes provinces de France et d'Angleterre, et y firent de grands ravages. Mais ce n'est que vers le milieu du douzième siécle, que les événemens ont ce degré de certitude, qui mérite la foi des lecteurs. La fin du quatorzième est l'époque de la grande puissance de la monarchie danoise. *Olaüs V*, héritier, du chef de son père, du royaume de Norvége, qui depuis l'an 1263 avoit été agrandi par la conquête de l'Islande, se vit en même temps roi du Danemarck, en vertu des droits que lui avait laissés Waldemar III, son grand-père maternel.

Après

Après la mort d'Olaüs, *Marguerite*, sa mère, fut revêtue, contre l'usage alors établi, de la souveraine puissance qu'on n'accordoit plus aux femmes. Cette princesse, surnommée *la Sémiramis du Nord*, ayant été appellée au secours des Suédois contre leur propre roi, lui livra bataille; le fit prisonnier avec son fils; fut reconnue reine de Suède, et fit même déclarer son successeur à cette couronne, le jeune Eric, duc de Poméranie, petit-fils de sa sœur Ingéburge. Les trois royaumes de Danemarck, de Norvége, et de Suéde furent ensuite réunis sur la tête d'un même monarque: l'acte de réunion fut passé à Colmar. Marguerite continua toujours à régner avec beaucoup de sagesse et d'autorité. Ans de J. C. 1385.

Son petit-neveu *Eric* hérita des trois couronnes. Le règne de ce prince fut entièrement rempli par la guerre qu'il fit à la maison de Holstein. 1412.

*Cristophe*, duc de Bavière, palatin du Rhin, lui succéda, et se donna beaucoup de soin pour entretenir la paix, tant en Suède que dans ses propres états, et pour y faire fleurir le commerce. 1439.

Après sa mort, les Danois élurent *Christiern*, comte d'Oldembourg, dont la postérité occupe encore le trône. Il se fit admirer par sa prudence et par sa mo- 1448.

destie, et engagea la nation à reconnoître pour son successeur son fils *Jean*.

Ans de J. C. 1481. Celui-ci étant monté sur le trône, soumit les Suédois, qui cherchoient continuellement à secouer le joug, et parcourut ensuite les différentes provinces de son royaume, pour y rendre lui-même la justice à ses peuples.

1513. Son fils *Christiern II*, surnommé *le Cruel*, après avoir fait la conquête de la Suède, qui s'étoit révoltée, la perdit sans retour, et fut dépouillé de sa couronne par ses propres sujets, fatigués de l'excès de ses cruautés.

1523. *Frédéric* son oncle, duc de Holstein, élu à sa place, introduisit le luthéranisme dans ses états, et vainquit Christiern, qui tenta vainement de remonter sur le trône.

1533. Sous *Christiern III*, la religion catholique fut entièrement abolie. Ce prince, qui aimoit les lettres, établit le collége de Copenhague, où il forma une belle bibliothèque.

1559. Le règne de son fils, *Frédéric II*, fut encore plus favorable aux sciences et aux arts. Ce monarque honora d'une protection particulière Ticho-Brahé, et plusieurs autres savans. Il soumit la province de Dietmarsen, qui refusoit de reconnoître le roi de Danemarck pour

son souverain, et défendit la Livonie et la liberté de la mer Baltique, contre la régence de Lubeck et les Suédois.

*Christiern IV* se distingua par un grand nombre de belles actions, dans la guerre qu'il fit aux Suédois, et fut élu chef de la ligue des protestans pour le rétablissement du prince palatin. Ans de J. C. 1588.

Son fils, *Frédéric III*, obligea les états de son royaume de déclarer la couronne héréditaire, même aux filles, et rendit, par la fameuse *loi royale*, l'autorité des rois de Danemarck absolue et indépendante. 1648.

*Christiern V*, monarque courageux et entreprenant, se ligua avec les princes d'Allemagne contre la Suède. Mais il fut battu en diverses occasions. 1670.

Son fils, *Frédéric IV*, fit aussi la guerre contre Charles XII, roi de Suède, qui le contraignit à faire la paix. Il remporta cependant dans la suite de grands avantages sur les Suédois, et leur enleva plusieurs places. 1699.

*Christiern VI* eut avec diverses puissances plusieurs démêlés, qui furent terminés par la voie des négociations. Ce prince établit des manufactures, et fit fleurir le commerce dans ses états. 1730.

Son fils, *Christiern VII*, lui succéda en 1766.

## XIII.

### SUÈDE.

J'ai déjà dit qu'*Othen* ou *Odin*, prince d'Asie, ayant été vaincu par les Romains, alla s'établir en Suède, après en avoir fait la conquête. L'histoire de cette monarchie est aussi obscure et aussi incertaine que celle de Danemarck, jusques vers le milieu du douzième siècle. A cette époque, la religion chrétienne avoit déjà fait de grands progrès en Suède, où régnoit *Eric* dit *le Saint*. Ce prince pieux et brave fit le bonheur de ses peuples, rendit de sages ordonnances, et rassembla dans un livre toutes les anciennes loix du royaume.

Sa postérité occupa le trône de Suède durant plus de deux cents ans. Le dernier roi de cette race fut *Magnus Smeeck*, que les états de Suède déposèrent, parce qu'il avoit aliéné quelques provinces de la couronne ; chargé ses sujets d'impositions extraordinaires, et voulu exterminer les principaux de la noblesse

An de J. C. 1365. *Albert*, duc de Mecklenbourg, ayant été élevé sur le trône, chercha, à l'exemple de ses prédécesseurs, les moyens de

parvenir à une autorité absolue, et de s'emparer des biens des nobles. Ceux-ci, indignés de ses vexations et de ses injustices, implorèrent le secours de Marguerite, reine de Danemarck et de Norvége, qui, comme je l'ai déjà dit, réunit à ces deux couronnes celle de Suède. Ans de J. C. 1397.

Après la mort de cette princesse, les Suédois sécouèrent plusieurs fois le joug des Danois, et retombèrent autant de fois sous le pouvoir de leurs maîtres. Christiern II, après les avoir battus, exerça des cruautés inouies à Stockolm; y ordonna les plus sanglantes exécutions; livra la ville au pillage, et fit conduire en Danemarck plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoit *Gustave Ericson*, fils du sénateur Eric-Vasa, duc de Gripsholm. Ce jeune seigneur, ayant trouvé le moyen de s'échapper de sa prison, se rendit à Lubeck, où on lui fournit un vaisseau; parcourut toutes les provinces; souleva les peuples; se rendit maître de plusieurs places, et conquit enfin toute la Suède, dont il fut reconnu souverain par ses concitoyens, qu'il délivra pour toujours de l'oppression des Danois. Sous son règne, le luthéranisme fut, après bien des troubles, introduit dans ses états, et la religion catholique entièrement abolie. Le royaume de 1523.

Suède avoit été jusqu'alors électif. Gustave le rendit héréditaire dans sa maison, et fit couronner avant sa mort son fils *Eric*.

Ans de J. C. 1560. Celui-ci fut en effet son successeur. Mais *Jean* et Charles ses frères le détrônèrent; et la couronne resta au premier, dont le règne n'offre rien de remarquable.

1568.

1594. *Sigismond* son fils lui succéda. Après avoir fait la guerre avec succès aux Tartares et aux Moscovites, il fut dépouillé de la couronne par *Charles* son oncle.

1604 L'usurpateur eut à combattre, durant tout son règne, les Danois, les Russes et les Polonais, réunis contre la Suède, et fit de très-grandes pertes.

1611. *Gustave Adolphe*, son fils et son successeur, reprit sur les Danois toutes les places qu'ils avoient conquises; en enleva plusieurs aux Russes, et battit les Polonais. L'Allemagne fut aussi le théâtre de sa gloire. Ligué avec les protestans contre la maison d'Autriche, il ravagea le Palatinat, la Souabe, la Bavière, et se rendit redoutable à toute l'Europe par un grand nombre de victoires, dont la plus célèbre est celle de Leipsic. Ce grand monarque fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna sur les Impériaux.

Il eut pour successeur sa fille *Christine*, princesse illustre par son esprit, ses grandes connoissances, et son affection pour les gens de lettres. Après un règne glorieux de vingt-un ans, elle abdiqua la couronne en faveur de *Charles Gustave*, duc de Deux-Ponts, son cousin germain. Ans de J. C. 1632.

Le nouveau monarque déclara d'abord la guerre aux Polonais, leur enleva plusieurs places qu'ils reprirent ensuite, et remporta de grands avantages sur les Danois. 1654.

Son fils *Charles XI* battit aussi ces mêmes peuples en plusieurs occasions. Il perdit néanmoins toutes les places qu'il possédoit en Poméranie. Mais elles lui furent rendues par le traité de Nimègue. 1666.

Son successeur fut *Charles XII*, la terreur du Nord, l'un des plus grands guerriers qui aient paru dans le monde. Forcé à prendre les armes contre le Danemarck et la Russie, il alla d'abord faire le siége de Copenhague par mer et par terre; débarqua à la tête de cinq mille hommes, et se jetant lui-même à l'eau, suivi de ses troupes, emporta le poste de Humblébeck, et força le roi de Danemarck à demander la paix. Il gagna ensuite, avec huit mille hommes seulement, la fameuse bataille de Nerva contre une 1697.

armée de cent mille Russes. Trente mille furent tués ; vingt mille demandèrent quartier ; le reste fut pris ou dispersé. Charles ne perdit qu'environ deux mille hommes tués ou blessés. Après cet immortel exploit, il remporta une victoire complète sur les Saxons ; fit élire roi de Pologne Stanislas Leczinski ; se rendit maître de la plus grande partie de l'électorat de Saxe, et força le roi Auguste à renoncer au trône de Pologne. Il fut ensuite en guerre avec Pierre *le Grand*, empereur de Russie, et gagna sur lui un grand nombre de batailles. Mais il perdit celle de Pultawa ; et cette malheureuse journée ruina pour toujours ses affaires. Il fut tué au siége de Frédéricshall, au moment où il alloit reconnoître la place.

Ans de J. C. 1718. *Ulrique Eléonore*, sa sœur, épouse de Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, lui succéda ; et deux ans après être montée sur le trône, elle fit proclamer roi son mari. Sous le règne de celui-ci, *Adolphe Frédéric*, duc de Holstein-Eutin, fut reconnu par les états du royaume héritier présomptif de la couronne, et successeur au trône de Suède.

1751. Il y monta en effet après la mort du dernier roi, et l'occupa jusqu'en 1772. Son fils, *Gustave III*, qui lui succéda,

cassa, cette même année, une diète, qui ordonnoit que les affaires d'état seroient décidées à la pluralité des voix des sénateurs, et que le roi seroit obligé de s'y conformer. Il rétablit ainsi l'autorité royale; et le gouvernement suédois dans la forme observée sous les règnes de Charles XI et de Charles XII.

## XIV.

## RUSSIE.

Les Russes tirent leur origine des anciens Sarmates; et leur vaste empire faisoit autrefois partie de la Sarmatie. On ne sait ni en quel temps ni comment le nom de Russie a été donné à ce pays. Ce qui s'y est passé depuis l'établissement de la nation russe, est aussi très-incertain jusqu'au neuvième siècle.

La Russie étoit alors divisée en plusieurs principautés. Elles furent ensuite réunies par *Wolodimer*, qui fut reconnu seul souverain de tout l'empire. Après avoir embrassé le christianisme, il épousa Anne, sœur de Constantin, et de Basile *Porphyrogénète*, empereurs de Constantinople. An de J. C. 987.

Les enfans de Wolodimer démembrèrent l'empire, qui resta dans cet état

pendant plus d'un siècle. *Wolodimer II*, le réduisit tout entier sous sa puissance.
Ans de J. C. 1152. Mais bientôt après, il fut encore partagé entre divers souverains; et, durant une longue suite d'années, il devint souvent la proie des Tartares et des autres nations voisines. Enfin *Iwan Danielowitz*, ou *Jean*, fils de Basile, *l'Aveugle*, vint à bout de soumettre tous ces
1330. petits princes, et de réunir pour toujours toute la Russie en un seul empire.

1490. Dans le siècle suivant, *Basile Iwanowitz* fut le premier qui prit le titre de *tzar* ou *czar;* mot qui signifie *césar* ou *empereur*.

1533. Son fils, *Iwan Basilowits*, dont le règne fut de plus de cinquante ans, fit la conquête des royaumes de Casan et d'Astracan en Asie, et commença à policer ses sujets par des loix très-sages, par les arts et les sciences qu'il introduisit en Russie. Les troubles dont ce pays fut agité sous les règnes suivans, le replongèrent dans sa première barbarie.

Un religieux moscovite, prétendant être le prince Démétrius, fils d'Iwan Basilowitz, et soutenu d'une puissante armée que le vaivode, ou gouverneur de Sondomir avoit levée, trouva le moyen
1606. d'usurper le trône. Mais les Russes alarmés des changemens qu'il vouloit in-

troduire dans l'état, l'assassinèrent le jour même qu'il avoit épousé la fille du gouverneur.

Au milieu de diverses autres révolutions, qui firent répandre bien du sang, les Russes élurent grand duc, *Michel Fœderowitz*, de la maison de Romanow, qui mit fin à ces guerres intestines. Les Suédois s'étoient emparés, à la faveur de ces troubles, de plusieurs places que Michel ne put reprendre. Il fut encore obligé de céder à la Pologne les duchés de Smolenko et de Severie. Ans de J. C. 1613.

Son fils, *Alexis Michelowitz*, reprit les villes de Smolenko et de Kiovie, ravagea la Lithuanie, et remporta de grands avantages sur les Polonais. 1645.

Il laissa plusieurs fils, et eut pour successeur *Fœdor Alexiowitz*, qui forma le projet de tirer les Russes de la Barbarie dans laquelle ils étoient ensevelis. Mais il vécut trop peu pour l'exécuter. 1675.

*Pierre*, son frère, et son successeur, en eut la gloire. Nul monarque n'a mérité à plus juste titre le surnom de *Grand*. Ce prince, rare et extraordinaire, régna d'abord conjointement avec *Jean* son autre frère ; et durant ce temps, il forma une compagnie de cinquante hommes commandés par des officiers étrangers. Il voulut lui-même y servir 1682.

dans tous les grades, en commençant par celui de tambour; ne vécut que de sa paie; coucha dans une tente, et obéit à ses officiers, comme un simple soldat. Devenu seul maître de l'empire par la mort de son frère, il fit en personne le siége d'Azof, qu'il prit sur les Turcs. Pour apprendre par lui-même la construction des vaisseaux, il se mit à la suite d'une ambassade qu'il envoya en Hollande, et travailla à Amsterdam dans le chantier, avec les autres ouvriers sous le nom de *Pierre Michaëlof*.

De retour dans ses états, Pierre fit la guerre à Charles XII, roi de Suède; et ses troupes, qui n'étoient pas encore disciplinées, furent, comme il l'avoit prévu, long-temps battues. Mais après de grands désavantages, il gagna sur les Suédois la fameuse bataille de Pultawa, conquit la Livonie, l'Ingrie, la Finlande et une partie de la Poméranie. Il fit ensuite, dans le dessein de s'instruire, un voyage en Allemagne, en Hollande et en France. Etant arrivé à Paris, il alla visiter la Sorbonne. A la vue du mausolée du cardinal de Richelieu, il s'élance sur la statue de ce célèbre ministre, se jette à son cou, l'embrasse, et s'écrie: *Que n'es-tu encore en vie! je te donnerois la moitié de mon empire*,

*pour que tu m'apprisses à gouverner l'autre.*

*Pierre le Grand*, au milieu des guerres qu'il eut à soutenir, rendit les loix et les ordonnances les plus sages, et fonda les plus beaux établissemens. La ville de Pétersbourg fut bâtie, plusieurs places fortifiées, une nombreuse infanterie mise sur pied, une puissante marine formée, et des colléges institués pour les langues, les belles-lettres et toutes les sciences. Il prit en 1721 le titre d'*empereur de toutes les Russies.*

Après la mort de Pierre *le Grand*, l'impératrice Catherine fut reconnue souveraine. Elle vécut peu d'années, ainsi que *Pierre II* son successeur. Ans de J. C. 1725.

*Anne*, duchesse douairière de Courlande, le remplaça sur le trône, et remporta des avantages considérables sur les Ottomans et sur les Tartares. 1730.

*Iwan* lui eut à peine succédé, qu'il perdit l'empire, et fut remplacé par *Elizabeth*, fille de Pierre *le Grand*. Cette princesse désigna pour son successeur *Pierre*, son neveu, duc de Holstein-Gottorp, qui en effet lui succéda en 1762. Mais il fut détrôné la même année de son couronnement; et sa femme fut reconnue impératrice, sous le nom de *Catherine Alexiewna II.* 1740. 1742.

## XV.

## TURQUIE.

Les Turcs, ou Turcomans, venus de la Scythie, tirent leur première origine de ces peuples anciennement connus sous le nom de *Huns*, qui habitoient cette vaste contrée. Ils furent autrefois divisés en plusieurs branches, dont chacune portoit le nom de son auteur. Elles régnèrent toutes dans le même temps en Asie, après avoir considérablement démembré le grand empire des califes, fondé par Mahomet, dont ils embrassèrent la religion. Au commencement du treizième siècle, les Turcs Seljoucides, ainsi nommés de Seldgiouc, leur premier chef, possédoient l'Asie mineure, lorsqu'ils furent attaqués et battus par le célèbre Gengis-Kan, prince tartare. Pour échapper au joug du vainqueur, ils se retirèrent dans les montagnes, où ils formèrent plusieurs principautés.

An de J. C. 1298. Mais quelques temps après, *Othman*, possesseur d'un seul petit canton, se réunit avec quelques autres émirs, ou chefs de tribus; fondit sur les terres des empereurs de Constantinople, et jetta,

par ses conquêtes rapides, les fondemens de l'empire qui porte son nom.

Son fils *Orcan* l'agrandit beaucoup, en se rendant maître de la Lydie, d'une partie de la Cappadoce, et de la ville de Nicée. Il battit l'empereur Andronic, et se fit redouter des autres émirs. Ans de J. C. 1326.

*Amurath I*, son successeur, passa en Europe, où il répandit la terreur; força l'empereur grec à lui payer tribut, et fixa sa cour à Andrinople. Il établit la milice des janissaires, telle qu'on la voit aujourd'hui, et fut assassiné dans son camp. 1360.

*Bajazet I*, surnommé l'*Eclair* ou *le Foudre*, fit étrangler son frère aîné, pour monter sur le trône de son père, et fut ainsi le premier à introduire cette coutume barbare et dénaturée chez les princes ottomans. En Europe, la Bulgarie, la Macédoine, et la Thessalie subirent le joug de ce fier conquérant. En Asie, presque tous les princes musulmans furent dépouillés de leurs états. Il défit à la bataille de Nicopolis, Sigismond, roi de Hongrie, secouru du comte de Nevers, qui commandoit deux mille gentilshommes français. Mais Tamerlan, prince tartare, le battit près d'Ancyre, et le fit prisonnier. Il est faux que celui-ci l'ait fait enfermer dans une cage de fer. 1389.

Ans de J. C.

1403. Après la mort de Bajazet, ses enfans se disputèrent l'empire, et se firent une guerre sanglante. *Soliman I*, qui avoit été couronné par les Turcs, fut tué dans
1413. une bataille que lui livra son frère *Moyse* ou *Mousa;* et celui-ci fut détrôné par son frère *Mahomet I*, qui sut bien affermir l'empire ottoman, que tant de secousses avoient ébranlé.

1421. Son fils *Amurath II*, après avoir enlevé Thessalonique aux Vénitiens, pris quelques places en Hongrie, et rendu tributaire le prince de Bosnie, fut battu par le célèbre Hunniade, qui le força de lever le siége de Belgrade, et de demander la paix. Mais quelque temps après, le sultan s'en vengea près de Varne en Bulgarie, où les Hongrois, taillés en pièces, perdirent leur roi Ladislas. Amurath eut ensuite à combattre, et ne put jamais vaincre Georges Castriot, connu sous le nom de Scanderberg, qui avoit été élevé dans sa cour, et qui se rétablit dans son royaume d'Albanie, que Bajazet avoit conquis sur son père.

1451. *Mahomet II*, fils et successeur d'Amurath, fut la terreur des chrétiens, et fit trembler l'Italie et toute l'Europe. Il s'empara de Constantinople, où son père et Bajazet avoient échoué; détruisit entièrement l'empire des Grecs par la prise

de Trébisonde, et se rendit maître de près de deux cents villes. Il fut cependant battu dans la Moldavie et dans la Hongrie. Le brave Hunniade le força de lever le siége de Belgrade, et le grand-maître d'Aubusson, celui de Rhodes. Les inclinations martiales, et les conquêtes de ce sultan, ne l'empêchèrent pas d'avoir du goût pour les sciences et les arts, qu'il cultiva.

*Bajazet II*, deux fois battu par le sultan des Mammelucs d'Egypte, fit plusieurs conquêtes sur les Vénitiens, et fut détrôné par *Selim*, son troisième fils, qui fit mourir ses deux frères. Ans de J. C. 1481.

Celui-ci fut défait par les Perses. Mais il fit la conquête de toute l'Egypte, possédée par les Mammelucs, descendans du fameux Saladin, et la réduisit en province de l'empire ottoman. 1512.

Son fils unique, *Soliman II*, signala son règne par la prise de Belgrade, et de l'île de Rhodes, et par la fameuse bataille qu'il gagna près de Mohatz sur les Hongrois, dont le roi Louis II périt dans un marais. Ce sultan, après avoir inutilement assiégé Vienne, et l'île de Malte, s'empara de l'île de Chio, qui appartenoit aux Génois. 1520.

La conquête de celle de Chypre sur les Vénitiens fut faite par son fils *Se-* 1566.

*lim II*, qui eut pour successeur son fils *Amurath III.*

Ans de J. C. 1574. Ce prince cruel et débauché fit étrangler ses cinq frères, fut battu en Perse et dans la Hongrie, et mourut du chagrin que lui causèrent la révolte des Janissaires, et celle des vaivodes de Transylvanie.

1595. Sous *Mahomet III*, prince indolent et sanguinaire, qui fit mourir ses frères et les femmes de son père, les chrétiens délivrèrent du joug des Ottomans la Moldavie, la Valachie, et la Transylvanie.

1603. *Achmet I*, fils et successeur de Mahomet, fit bâtir la superbe mosquée qu'on voit à Constantinople.

1617. Les règnes de son frère *Mustapha I*,
1618. et d'*Othman II*, n'offrent point d'événemens bien remarquables.

1623. Celui d'*Amurath IV*, frère d'Othman, n'est célèbre, que par la prise de Bagdad sur les Perses.

1639. *Ibrahim*, troisième fils d'Achmet, enleva la Canée aux Vénitiens, et alloit se rendre maître de Candie, lorsque ses cruautés et ses débauches firent révolter ses officiers, qui l'étranglèrent.

1649. Son fils *Mahomet IV* fut battu sur mer par les Vénitiens, et sur terre par les Français, joints aux Impériaux, que commandoit le célèbre Montecuculli.

Mais il prit Candie, après y avoir perdu plus de cent mille hommes. Ce fut à ce siége que les lignes parallèles furent, pour la première fois, mises en usage par le grand visir Coprogli. Mahomet ambitionnant la conquête de l'Allemagne, y envoya le grand visir Mustapha avec une armée de deux cent quarante mille hommes, pour faire le siége de Vienne. Mais Jean Sobieski, roi de Pologne, qui l'avoit déjà battu, lorsqu'il n'étoit que grand maréchal, le força d'abandonner cette place. La défaite de Mahomet à la célèbre bataille de Mohatz, que gagna le prince de Lorraine, acheva d'irriter les Turcs, qui le déposèrent.

*Soliman III*, son frère, fut mis à sa place. Le règne de ce Sultan offre une vicissitude de bons et de mauvais succès dans les guerres qu'il fit. Ans de J. C. 1687.

Il eut pour successeur son frère *Achmet II*, dont le règne fut tranquille. 1691.

*Mustapha II*, fils de Mahomet IV, après avoir été battu par le prince Eugène, et forcé à conclure une paix désavantageuse, fut dépouillé de la couronne, que les Turcs donnèrent à son frère *Achmet III*. 1695.

Le nouveau Sultan prit la Morée aux Vénitiens. Mais l'empereur Charles VI lui enleva Belgrade, et le comté de Té- 1703.

meswar. Achmet, après avoir fait une paix glorieuse avec la Perse, fut battu par Schah-Thamas, qui avoit recommencé la guerre. Ces mauvais succès le firent déposer.

Ans de J. C. 1730. *Mahomet V*, fils de Mustapha II, fut proclamé sultan. Il perdit la Georgie, les deux Arménies, et d'autres places que lui enleva Thamas-Koulikan, usurpateur du trône des Perses. Mais il força l'empereur Charles VI à lui céder Belgrade, la Servie et la Valachie.

1754. Son frère *Othman III* lui succéda, et mourut dans la troisième année de son règne.

1757. Celui de *Mustapha III* fut assez tranquille, et dura jusqu'en 1774, que *Achmet IV* monta sur le trône ottoman.

## ASIE.

UNE grande partie de l'Asie est possédée par l'empereur de Russie, et par le sultan des Turcs. Dans l'autre partie sont l'Arabie, la Perse, la Tartarie indépendante, l'Indostan ou empire du Mogol, et la Chine.

### I.

### ARABIE.

On sait que l'Arabie est divisée en trois parties, qui sont la *Pétrée*, la *Déserte*, et l'*Heureuse*. Les habitans des deux premières sont des peuplades de barbares errans dans des déserts arides et sablonneux; conduisant avec eux leurs familles, leurs chameaux, leurs troupeaux, et leurs provisions; attaquant et dépouillant les *caravanes*, ou troupe de voyageurs qui vont de compagnie, pour traverser leur pays. Il n'est question ici que des habitans de l'Arabie Heureuse.

Ces Arabes, gouvernés du temps des Romains par des princes particuliers, et vaincus dans plusieurs batailles par Pom-

pée, ne furent entièrement assujettis à l'empire, que sous Trajan, l'an 103 de J. C. Ils tentèrent plusieurs fois de secouer le joug, et furent toujours réduits par les armes des empereurs, soit d'Occident, soit d'Orient. Ce ne fut qu'au commencement du septième siècle que le fameux *Mahomet*, dont j'ai parlé ailleurs, les rendit indépendans de toute puissance étrangère. Né à la Mecque de parens obscurs, cet habile imposteur s'érigea d'abord en prophète, et y prêcha une religion toute sensuelle et toute favorable aux passions. Il se fit des prosélytes en assez grand nombre. Mais un parti élevé contre lui l'obligea de sortir de la Mecque. Retiré à Médine, avec ses plus zélés disciples, il leur découvrit le dessein qu'il avoit formé d'établir sa religion par les armes. Il eut en effet l'audace de la prêcher le glaive à la main; attira autour de lui une foule d'enthousiastes; soumit toute l'Arabie; en fut reconnu le seul maître, et jetta ainsi les fondemens de son empire, dont l'étendue égala celle de l'empire romain.

A l'autorité de roi, Mahomet joignit la dignité de grand-prêtre de sa nouvelle religion, qu'il expliquoit lui-même, et qu'il laissa écrite par chapitres, qu'il disoit lui avoir été apportés du ciel par

l'ange Gabriel, et dont l'assemblage forma le livre de l'*Alcoran*; mot qui signifie l'écriture par excellence. Les derniers jours de ce prétendu prophète furent troublés par deux autres imposteurs, Alasvaad et Molozeïma, qui, à son exemple, tentèrent dans des provinces éloignées de soumettre le peuple en leur propre nom, et de lui donner des loix différentes. Il s'étoit déjà vu délivré du premier, qui fut trahi et assassiné dans sa propre maison, lorsqu'il mourut à Médine, où il avoit bâti une mosquée, nom qu'il donna à ses temples, et y fut enterré avec beaucoup de pompe. Les musulmans vont encore visiter son tombeau; et ce pélérinage est parmi eux le plus célèbre, après celui de la Mecque.

Les successeurs de Mahomet prirent le nom de *calife*, c'est-à-dire, vicaire, et leurs sujets furent appellés *Sarasins*. Le premier devoit être naturellement Ali, son unique gendre. Mais *Aboubèkre*, dont le prophète avoit épousé la fille, nommée Aïesa, eut pour lui tous les suffrages. Le nouveau calife réunit aussi les deux glaives. Il écrasa le parti de Molozeïma, le dernier rival de son maître; soumit le reste de l'Arabie, qui n'avoit pas encore plié sous le joug; s'empara du royaume d'Yrac, et de la

An de J. C. 633.

Syrie, jusques par-delà Damas; défit plusieurs armées nombreuses de l'empereur Héraclius, et recueillit, dans un livre appellé la *Sunna*, la mémoire des paroles et des faits remarquables de Mahomet.

Ans de J. C. 635. *Omar*, qu'Aboubèkre avoit choisi à sa mort pour son successeur, ne parut point à la tête des armées. Mais il conquit par ses généraux la Palestine, le reste de la Syrie, toute l'Egypte, Tripoli d'Afrique et son territoire, une grande partie du pays de Barca, du Korasan, de l'Arménie et de la Perse. A la première nouvelle de la prise de l'Egypte, le calife ordonna qu'on brûlât la fameuse et magnifique bibliothèque d'Alexandrie, fondée par les Ptolomées, 323 ans avant J. C., et dont on fait monter le nombre des volumes jusqu'à sept cent mille. Il mourut assassiné par un esclave, dont il n'avoit pas voulu écouter les plaintes, et qui se tua lui-même pour éviter une mort plus cruelle.

645. Avant d'expirer, Omar avoit chargé six anciens compagnons de Mahomet de nommer son successeur. Ils déférèrent la suprême puissance à *Othman*, malgré la concurrence d'Ali. Les généraux du nouveau calife achevèrent la conquête du Korasan et de la Perse, se rendirent maîtres

maîtres de l'île de Rhodes, entrèrent dans la Nubie, et chassèrent d'Alexandrie les troupes de l'empereur de Constantinople, qui l'avoient reprise. Pendant ce temps-là, Othman, livré à une honteuse mollesse, et à tous les excès du despotisme, enrichissoit ses flatteurs, au dépens des gouverneurs de province qu'il dépouillait de leurs charges. Aïesa, veuve de Mahomet, et qu'on nommoit la mère des croyans, voulant mettre sur le trône Telha, jeune homme qui avoit su lui plaire, trama, sans se montrer en aucune manière, une sourde intrigue auprès des gouverneurs destitués, qui soulevèrent le peuple de Médine, et assassinèrent le calife.

Alors on mit à sa place le vieux *Ali*, en qui l'âge avoit modéré l'ambition, et qui ne se rendit qu'avec peine aux vœux des Médinois. Mais Aïesa, qui, pour voiler ses desseins, s'étoit retirée à la Mecque avant l'assassinat d'Othman, parut aussitôt à la tête d'une nombreuse armée, sous prétexte de venger sa mort, dont elle étoit le véritable auteur. Ali marcha contre elle, et lui livra une bataille des plus meurtrières, où périt Telha auprès de sa bienfaitrice, qui se trouva dans la mêlée. Celle-ci, tombée entre les mains du calife, fut enfermée pour le

An de J. C. 656.

reste de ses jours, et servie avec le respect qu'on devoit à la veuve de Mahomet.

Cette victoire sembloit devoir affermir la puissance d'Ali. Mais Moavie, gouverneur de Damas, et descendant d'Ommias, oncle de Mahomet, avoit déjà assemblé une armée, sous le même prétexte de venger l'assassinat de son maître Othman, qui, de plus, étoit son cousin germain, et se fit déclarer calife de syrie. Alors s'alluma une guerre civile, qui fut poursuivie avec fureur. Deux arbitres, choisis pour terminer la querelle du calife Arabe et du calife Syrien, s'assemblèrent chacun avec leurs partisans. Mais ils se séparèrent, divisés plus que jamais. Le sang des musulmans coula de nouveau sous le fer des musulmans mêmes; et l'Egypte entière se rendit à Moavie. Ces discordes civiles suscitèrent des assassins, qui crurent délivrer leur patrie, en arrachant la vie à ses oppresseurs. L'un frappa Moavie, qui étoit à Damas: mais la blessure ne fut pas mortelle. L'autre perça avec une épée empoisonnée Ali, dans la mosquée même de Cufa. Les Persans, et plusieurs autres peuples musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Ali, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Ma-

homet, et traitent d'usurpateurs les trois premiers califes.

*Assan*, l'aîné de ses enfans, lui succéda. Mais après un combat meurtrier, qui devoit être suivi de bien d'autres, le paisible calife, avare du sang humain, prit le parti de remettre la puissance à Moavie, et de se retirer à Médine, où il vécut dans la pratique des vertus bienfaisantes. Ans de J. C. 661.

*Moavie I*, seul possesseur du trône, fut très-heureux dans toutes ses entreprises. Sous son règne, les armes des Sarasins continuèrent à se rendre redoutables; et les étendarts de ce calife flottèrent jusques sous les murs de Constantinople. 661.

Il eut pour successeur son fils, *Iesid I*, qu'il avoit fait nommer son collègue, plusieurs années avant sa mort. Tout l'empire lui étoit soumis, excepté la Mecque et Médine, que les partisans de la maison d'Ali avoient fait déclarer pour Osein, son second fils. Iesid, ayant marché contre lui, le vainquit dans un combat, où Osein perdit la vie, et où ses deux fils, Mahomet et Amru, encore enfans, furent faits prisonniers. Peu de temps après, le vainqueur les renvoya à Médine. Les habitans de cette ville, voulant secouer le joug des califes Om- 680.

miades, mirent à leur tête *Abdallah*, de la même famille que le premier Ali. Iesid fit partir en hâte une grande armée, qui, après un siége long et meurtrier, s'empara de Médine. Mais en ce même temps il mourut.

Ans de J. C. 684. On lui donna aussitôt pour successeur *Moavie II*, son fils, qui, six semaines après, descendit d'un trône qu'il regardoit comme usurpé sur la maison d'Ali, et alla s'enfermer dans la retraite. Les Syriens vouloient alors faire reconnoître Abdallah. Mais instruits que ce calife arabe exerçoit tous les jours à la Mecque des cruautés qui n'avoient ni motifs ni mesures, ils élurent à Damas, à la place de Moavie II, *Mervan I*, de la race des Ommiades. Cependant Abdallah se maintint toujours dans le califat d'Arabie, malgré le sang qu'il y faisoit couler.

685. Après un règne de dix mois seulement, Mervan mourut; et son fils *Abdalmalec* fut déclaré son successeur. Dès les premiers jours de son exaltation, le calife de Syrie ordonna que le pélerinage que les Syriens avoient fait jusqu'alors à la Mecque se feroit à l'avenir à Jérusalem. Après s'être emparé de Médine et de la Mecque, il vainquit dans un combat Abdallah, qui y périt,

et qui fut le dernier calife de la maison d'Ali. Abdalmalec, reconnu seul souverain de tout l'empire, eut plusieurs guerres contre les empereurs de Constantinople, sur lesquels il fit la conquête de Carthage et de toute l'Afrique proprement dite. Ce calife, qui fonda sa puissance sur la crainte et les châtimens, mourut après vingt-un ans d'un règne plus brillant que juste.

Celui de *Walid I*, son fils, fut célèbre par la conquête de l'Espagne, que firent les Arabes, connus alors sous le nom de *Maures*, ou Sarasins d'Afrique. Ils y détruisirent, comme je l'ai dit ailleurs, l'empire des Goths, et voulurent s'étendre en-deçà des Pyrénées. Mais Charles Martel, prince et duc des Français, les tailla en pièces près de Tours. Ans de J. C. 706.

Son frère et son successeur *Soliman*, porta ses armes jusques sous les murs de Constantinople, qu'il assiégea. La peste et la famine firent mourir, dit-on, dans cette ville soixante mille habitans, pendant le siége qui dura onze mois. Mais aussi presqu'aucun Arabe ne retourna dans son pays. 715.

*Omar II*, cousin de Soliman, qui l'avoit désigné pour son successeur, conserva sur le trône toutes les vertus qu'il y avoit apportées, et remplit avec une 717.

exactitude scrupuleuse, tous les devoirs de sa religion.

Son cousin, *Iesid II*, qui lui succéda,
Ans de J. C. 720. fit bâtir de belles mosquées, et persécuta les chrétiens.

Nous ne savons pas des choses bien
724 importantes d'*Hesham*, son frère et son successeur, qui régna dix-neuf ans.

*Walid II*, son neveu, fils d'Iesid II,
743. le remplaça sur le trône. Mais, prodigue et dissipateur, adonné à l'ivrognerie et à toutes sortes de débauches, il fut déposé et tué, quinze mois après y être monté.

Ses enfans ne lui succédèrent pas. Ce
744. fut *Iesid III*, son cousin, qui mourut de la peste au bout de six mois.

Le règne d'*Ibrahim* fut encore moins
745. long. Il y avoit à peine trois mois qu'il possédoit le califat, lorsque *Mervan*, gouverneur de la Mésopotamie, le fit déposer, en se déclarant le vengeur des enfans de Walid II, et s'empara lui-même du trône.

Dès la première année du règne de
745. *Mervan II*, les peuples, indignés de ses cruautés, se soulevèrent, et prirent la résolution de ne plus obéir à une race d'usurpateurs, dont le trône n'avoit été cimenté que par des flots de sang. Mais ils ne songèrent point à y rétablir les Alides, qui étoient tombés dans l'obscu-

rité. Les yeux des mécontens se portèrent sur les trois fils d'un vieillard, nommé Mahomet, issu d'Abbas, cousin germain du prophète. *Ibrahim*, l'aîné, fut mis à la tête de la grande entreprise qu'ils avoient projettée. La révolte se manifesta en même temps dans les provinces les plus considérables de l'empire. Le parti des Abbassides fut presque par-tout vainqueur. Mais Ibrahim, leur chef, succomba au milieu de ses succès. Fait prisonnier dans une bataille, il fut chargé de chaînes, et mourut le lendemain empoisonné. *Abul-Abbas*, son frère, mis à sa place, se hâta de venger sa mort, et tailla en pièces l'armée de Mervan, qui s'enfuit en Egypte, où on lui ôta la vie dans une mosquée. Ainsi finit la dynastie de ces sanguinaires Ommiades, qui avoient usurpé la puissance souveraine sur la maison de Mahomet.

Les califes Abbassides ne versèrent pas moins de sang que leurs prédécesseurs. *Abul-Abbas*, reconnu calife, eut à combattre les Alides, qui, tirés de leur obscurité par des mécontens, voulurent faire valoir leurs droits. Ils furent vaincus; et trois d'entr'eux payèrent de leur tête cette nouvelle tentative. Le calife fit aussi tous ses efforts pour détruire la race des Ommiades. Mais, mal- An de J. C. 750.

gré ses recherches, il lui en échappa un, dont descendit Abderame, qui renouvella cette famille en Espagne, où il prit le titre de calife. Le règne d'Abul-Abbas est remarquable par les nombreuses victoires qu'il remporta sur l'empereur de Constantinople.

*Almanzor*, son frère et son successeur, essuya aussi une révolte de la part de deux frères de la maison d'Ali, dont l'aîné se fit déclarer calife à Médine. Ils furent battus, faits prisonniers, et décapités. Almanzor fit bâtir, à une journée de l'ancienne Babylone, la ville de Bagdad, où il transféra le siége de son empire.

Ans de J. C. 754.

Sous son fils *Mahadi*, l'empire de Mahomet pensa être détruit, par les mêmes moyens qui l'avoient élevé. Un Arabe, nommé *Mokanna*, contrefaisant l'inspiré, prêcha une religion nouvelle, et se fit une multitude de partisans dans plusieurs villes de l'Arabie. Heureusement on s'opposa de bonne heure, et d'une manière efficace, à ces progrès rapides. On envoya contre lui des troupes qui le battirent plusieurs fois. Réfugié dans un poste, où il ne pouvoit pas se défendre long-temps, il fit boire du vin empoisonné à tous ses compagnons, et mit ensuite le feu à sa retraite, où ils furent tous consumés. Mahadi fut en

775.

guerre avec l'impératrice Irène, et l'obligea, par ses victoires, de demander la paix, qu'elle n'obtint qu'en lui payant une somme annuelle.

*Musa*, son fils, dissipa promptement le parti d'Osein, chef des Alides, qui avoit voulu lui disputer le trône, en se faisant proclamer calife à Médine. Ans de J. C. 785.

Il eut pour successeur son frère *Aaron-al-Raschid*, célèbre par son amour pour les lettres, qu'il introduisit dans son empire. Animé du plus vif et du plus juste desir de tirer les musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avoient croupi jusqu'alors, il appella de tous les pays des savans, qui furent chargés de traduire en langue arabe et en langue syriaque les livres de philosophie et d'astronomie, qu'il avoit achetés des chrétiens. Il encouragea d'une manière spéciale la médecine, et récompensa magnifiquement les poètes, dont il aimoit beaucoup les ouvrages. Ce calife ne s'illustra pas moins par les armes. Il réprima les Alides, qui avoient encore tenté de recouvrer l'Arabie; vainquit Nicéphore, successeur de l'impératrice Irène, qui refusoit de lui payer le tribut imposé à cette princesse, et ne lui accorda la paix, qu'en le soumettant à un nouvel impôt. Avant de mourir, il donna le gouverne- 786.

ment de l'Afrique occidentale à Ibrahim, fils d'Aglab. C'est là l'origine des *Aglabites*, qui ne tardèrent pas à devenir souverains d'Afrique.

Ans de J. C. 809. *Amine*, son fils aîné, fut bien loin de marcher sur les glorieuses traces de son père. Uniquement occupé de ses plaisirs, adonné au vin, passionné pour le jeu, la danse et la musique, il se livra si scandaleusement à la débauche, que le peuple et les grands le déposèrent.

813. Son frère, *Almamon*, fit fleurir les sciences dans son empire. Mais il aima la controverse, poussée jusqu'aux subtilités les plus raffinées. On commença sous son règne à disputer, pour savoir si l'alcoran avoit été créé, ou s'il étoit de toute éternité avec Dieu; discussion qui dans la suite excita bien des persécutions et fit couler bien du sang.

833. *Motamasen*, troisième fils d'Aaron-al-Raschid, succéda à Almamon, quoique celui-ci laissât un fils. Il eut quelques concurrens, qu'il battit par ses généraux. Ce calife fut le premier à prendre des Turcs dans ses armées, et leur confia même la garde de sa personne; imprudence grossière, qui prépara de loin la ruine de l'empire de Mahomet.

842. Son fils *Vathek* fut aussi exposé à des conspirations, dont il prévint les ef-

fets par des emprisonnemens. Il ressembloit à son grand père Aaron-al-Raschid par son amour pour les sciences.

Le règne de *Motavakkel*, son frère, ne fut que trop remarquable par des fléaux de toute espèce, des guerres, des rebellions, la famine, des persécutions, des ouragans terribles, d'affreux tremblemens de terre. C'est ce qui le fit nommer *le règne des prodiges*. Les querelles de religion devinrent plus vives que jamais; et les sectateurs d'Ali, protégés par les trois derniers califes, furent proscrits. Ce calife, naturellement cruel, ajouta au supplice des criminels le raffinement des tourmens les plus douloureux, et se plaisoit à des divertissemens bizarres, qui sembloient présenter une mort certaine à tous ceux qui l'approchoient. Son fils *Mostanser*, qu'il accabloit de mauvais traitemens, le fit assassiner par la garde turque, et lui succéda. Mais il ne regna que six mois. An de J. C. 847.

Deux capitaines de cette garde élevèrent au califat *Mostain*, cousin de Mostanser, au préjudice des frères de celui-ci. Mais une brouillerie, survenue entre ces deux officiers, alluma une guerre civile, qui fut terminée par la mort du calife. 862.

*Motaz*, frère de Mostanser, en mon-

Ans de J. C. 865. tant sur le trône, fit mourir deux de ses frères, et condamna le troisième à vivre dans l'obscurité. Quoiqu'il ne fût âgé que de dix-huit ans, il eut l'adresse de se soutenir contre la garde turque, qui étoit devenue redoutable, et suscita habilement des querelles parmi les chefs, dont la plupart périrent. Le calife crut ensuite soumettre aisément les autres par une garde de musulmans d'Afrique, dont il s'environna. Mais elle fut taillée en pièces par les Turcs, qui, après avoir obligé Motaz de se démettre du califat, le laissèrent mourir de faim.

La garde turque, devenue maîtresse, 869. donna le trône à *Mothâdi*, fils de Vathek. Le nouveau calife ordonna la pratique des loix de l'Alcoran, dont il offroit lui-même l'exemple; diminua les impôts, régla les finances, et rendit en personne la justice avec la plus rigoureuse impartialité. L'avenir le plus heureux se présentaient aux regards de ses peuples, lorsque la garde, dont il vouloit réprimer la licence, conspira contre lui, et le fit mourir.

*Motamed* fut choisi pour lui succé- 870. der. Il étoit indolent, ami du repos et des plaisirs. Mais il donna une confiance sans bornes à son frère Monaffec, qui étoit aussi propre au gouvernement qu'à

la guerre. Celui-ci eut presque continuellement les armes à la main, tantôt contre des rebelles, tantôt contre les Grecs tantôt contre des peuples voisins, qui faisoient des incursions sur les terres de l'empire, et il termina toutes ces expéditions avec gloire. Une maladie emporta Monaffec dans la force de l'âge. Son fils Mothaded le remplaça auprès du calife, qui le fit reconnoître calife de son vivant, quoiqu'il eût un fils nommé Giafar.

L'abondance enrichit les provinces sous le règne de *Mothaded;* calife juste, mais sévère. La paix n'en fut troublée que par les Karmates, fanatiques dont l'origine n'est pas très-connue, et furent repoussés. Ans de J. C. 892.

*Moctafi*, fils de Mothaded, remporta de grandes victoires sur ces mêmes ennemis. Il combattit aussi, soit en personne, soit par ses généraux, contre les Grecs et contre les Turcs. En mourant, après un règne de six ans, il laissa ses finances en bon état, et de grandes armées sur pied. 902.

Son fils *Moctader*, agé de quatorze ans, lui succéda. Son règne fut celui de la mollesse, du luxe et de la débauche. La maison d'Ali sortit de l'obscurité, où elle vivoit depuis bien long-temps. Mahadi Obdeillah, chef de cette race illus- 908.

tre et malheureuse, ayant rassemblé un parti considérable, chassa de l'Afrique les Aglabites; se plaça sur le trône de Kervan, et devint le fondateur de la dynastie des *Fatimites*, ainsi appellés du nom de Fatime, femme d'Ali, et fille unique de Mahomet. Environ cinquante ans après, un des successeurs de Mahadi s'empara de l'Egypte, et y établit le siége de son empire. D'autres guerres malheureuses, soit contre les Grecs, soit contre les Karmates, l'augmentation des impôts, la mauvaise administration des finances, le mécontentement des peuples, et celui des troupes mal payées excitèrent une révolte générale contre le calife, que rien ne pouvoit arracher aux délices de son sérail, et qui fut déposé.

Ans de J. C. 932. Son frère *Kaher*, mis à sa place, ne se montra pas plus digne du trône. Ses cruautés et ses débauches indignèrent de plus en plus le peuple et la milice. La garde turque le tira du fond de son palais, lui creva les yeux, et le contraignit de prononcer son abdication.

933. *Rhadi*, son neveu, à qui l'on donna le sceptre, acheva de perdre l'autorité des califes, déjà si chancelante. Les gouverneurs des provinces, d'officiers amovibles qu'ils avoient été dans l'origine, étoient devenus des souverains, tribu-

taires seulement de leurs anciens maîtres. Ils étoient au nombre de quatorze; et, par l'étendue des possessions de chacun d'eux, le califat se trouvoit réduit au territoire qui environnoit sa capitale. L'indolent et l'inepte Rhadi ne sut pas même user de la puissance qui lui restoit dans Bagdad. Ce n'étoit pas assez pour lui d'avoir un visir, chargé de lui rendre compte de toutes les affaires importantes, et de faire exécuter ses décisions. Il créa, entre lui et le vîsir, un officier qui fut nommé *émir-al-Omra*, c'est-à-dire, émir des émirs, ou prince des princes. Ce nouveau maître, à qui le gouvernement fut entièrement confié, devint le véritable monarque.

Je peux passer sous silence les successeurs de Rhadi, jusqu'au calife *Kaïembar illach*, et je dirai seulement que sous son règne, Trogrudbek, grand guerrier conquérant, petit-fils de Seldgiouc, fondateur de la dynastie des Turcs Seljoucides, ambitionna, en 1054 la dignité d'émir des émirs, et l'obtint. Depuis cette époque, le califat ne fut plus qu'un vain titre. Les Turcs déchirèrent cet empire, pour s'en approprier les débris. Ans de J. C. 1031.

Après la mort de Kaïembar, tous les 1075.

califes ses successeurs ne firent que languir sur le trône de Mahomet.

Ans de J. C. 1171. Environ cent ans après, *Mostadi* l'occupoit, lorsque Saladin, Curde d'origine, et venu de Perse, fit la conquête de l'Egypte sur Adhud, le dernier calife fatimite. Les Tartares Mongols, ou Mogols, firent en même-temps des irruptions dans la domination musulmane.

1225. Sous le calife *Nazer*, le fameux Gengis-Kan, sorti du fond de la Corée, détruisit les Turcs, usurpateurs de la plus grande partie de l'empire de Mahomet. Quelques années après, Holakou, son
1258. petit fils, s'empara de la ville de Bagdad, qui fut livrée au pillage; et le califat fut éteint, par la mort du dernier calife Mostasen.

Il y a aujourd'hui en Arabie plusieurs souverains, dont les principaux sont le chérif, ou prince de la Mecque; celui de Médine, et le roi d'Yemen.

## II.

## PERSE.

On a vu dans un des articles des peuples anciens, la Perse devenir, sous le grand

Cyrus, l'an 536 avant J. C., la deuxième des quatre grandes monarchies ; conquise, l'an 330 avant J. C., par Alexandre, et après sa mort, faire partie du royaume de Syrie ; le plus grand nombre de ses provinces, incorporées, l'an 256 avant J. C., au royaume des Parthes, fondé à cette époque par Arsace ; enfin les habitans de ces provinces persanes, ayant à leur tête *Artaxercès* ou Artaxare, briser, l'an de J. C. 227, le joug qui les assujettissoit aux Parthes ; reprendre l'empire de leur pays, et y établir un nouveau royaume de Perse qui subsiste encore aujourd'hui.

Artaxercès I, affermi sur son trône, voulut recouvrer ce que les Romains avoient conquis du premier empire persan. Il fut d'abord vaincu par l'empereur Sévère, qui reçut à Rome les honneurs du triomphe. Mais Artaxercès reprit ensuite les pays qu'il avoit perdus au commencement de l'expédition. Ce prince avoit de grands talens et de grandes vertus. Son règne sage et glorieux l'a fait surnommer le *Salomon de la Perse.*

Son fils *Sapor I* ravagea plusieurs provinces de l'empire romain. L'empereur Gordien *le Jeune* le contraignit de se retirer dans ses états. Philippe, successeur de celui-ci, fit la paix avec le monarque per- An de J. C. 240.

san. Quelques années après, Sapor recommença ses hostilités contre l'empereur Valérien, qu'il fit prisonnier, et dont il hâta la mort par les plus cruels traitemens. Odenat, prince de Palmyre, et allié des Romains, instruit de ses barbaries, marcha contre lui, et, après plusieurs conquêtes, tailla en pièces son armée. Sapor, poursuivi jusques sous les murs de Ctesiphone, sa capitale, y fut assassiné par les satrapes ou gouverneurs des provinces. Sous son règne et dans son royaume parut l'hérétique *Manès*, fondateur de la secte des Manichéens, et qui vouloit adapter à la religion chrétienne l'opinion de deux principes, pour expliquer l'origine du mal et celle du bien.

Ans de J. C.

272. *Hormisdas I*, fils et successeur de Sapor, fit la paix avec les Romains, et ne secourut point l'intéressante et courageuse Zénobie, reine de Palmyre, qui fut menée en triomphe à Rome par l'empereur Aurélien.

277. A son fils *Varane I*, qui ne régna

278. qu'un an, succéda *Varane II*, fils de celui-ci. Il fut en guerre avec les Romains; et l'empereur Probus lui enleva quelques provinces, qu'il jugea ensuite à propos de lui rendre.

285. *Varane III* maintint la paix dans ses

états. Mais sous le règne de son fils *Narsès*, la guerre contre les Romains se ralluma. Le roi persan battit d'abord l'empereur Galère, et fut ensuite battu à son tour. Il fut obligé de faire la paix, qui dura quarante ans. Ans de J. C. 294.

Son fils *Hormisdas II*, après un règne de cinq ans, ne laissa qu'une espérance très-incertaine pour la succession à la couronne. Il n'avoit point d'enfans, et la reine étoit enceinte. Les mages, hommes savans dans l'astrologie, et qui avoient l'intendance de la religion, furent consultés par les grands, qui leur demandèrent de quel sexe seroit cet enfant. Ils répondirent hardiment que ce seroit un mâle; et ce mâle fut couronné avant sa naissance. 303.

*Sapor II* naquit donc sur le trône même. On croit qu'il fut élevé dans la religion chrétienne, qu'il abjura, lorsqu'il gouverna par lui-même. Il rompit la paix faite avec les Romains depuis quarante ans, leur prit plusieurs places, et remporta sur eux plusieurs victoires. Pendant cette guerre, il suscita une des plus horribles persécutions aux chrétiens. L'empereur Constance avoit arrêté les progrès de Sapor-Julien *l'Apostat*, qui lui succéda sur le trône impérial, marcha en Perse, à la tête d'une armée 308.

nombreuse; et ces deux implacables ennemis et persécuteurs du christianisme en vinrent aux mains dans une sanglante bataille, où Julien périt. Jovien, son successeur, se vit obligé de conclure la paix avec Sapor, en lui cédant plusieurs villes. Mais le monarque persan renouvella la guerre en Arménie, où il battit l'empereur Valens. Il avoit fait de nouveau la paix, lorqu'il mourut après un règne de soixante-douze ans.

Ans de J. C.

De quatre fils que laissa Sapor, il avoit
380. mis sur le trône, de son vivant, le quatrième nommé *Artaxercès II.* Celui-ci vecut en paix avec les Romains,
384. ainsi que *Sapor III*, son neveu et son
389. successeur, et *Varane IV*, qui monta sur le trône après ce dernier.

399. *Isdigerde I*, son fils, eut beaucoup de chrétiens à sa cour; et le christianisme fit d'abord de grands progrès en Perse. Mais sur la fin de son règne, suivant les uns, ou au commencement
420. de celui de son successeur *Varane V*, suivant les autres, le zèle indiscret d'un chrétien, qui mit le feu à un temple persan, fit élever contre eux une persécution des plus violentes, et alluma la guerre entre les Perses et Théodose II, empereur d'Orient. Le monarque persan appella à son secours les Sarasins,

qui parurent pour la première fois dans ces contrées.

Cependant sous *Isdigerde II*, son successeur, la religion reprit faveur par la charité bienfaisante d'Acace, évêque d'Amide. Sept mille prisonniers persans avoient été enfermés dans cette ville par les Romains, sans qu'on eût pourvu à leur subsistance. Le vertueux prélat et son clergé, vendirent les vases sacrés pour nourrir ces prisonniers, et leur donnèrent à la paix de l'argent, pour qu'ils pussent s'en retourner dans leur pays. Isdigerde, instruit de cette pieuse action, appella le charitable évêque à sa cour, et protégea les chrétiens. Ans de J. C. 440.

Son fils *Prozès*, ou *Perose* attaqua les Huns, qui habitoient le nord de la Perse, et pénétra dans leur pays. Mais se voyant investi de toutes parts, il fut réduit à promettre de ne plus inquiéter ces peuples, et obligé de rendre à leur roi un hommage humiliant. Quelque temps après, il chercha à s'en venger, et voulut surprendre les Huns. Mais il fut battu, et tué dans l'action. 457.

Le foible *Balascès* ou *Obalas*, son successeur, ne put s'affranchir du tribut imposé à la Perse par ces barbares, et en mourut de déplaisir. 488.

*Cavade*, qui lui succéda, y réussit, 491

et devint si fier de ses victoires, qu'il entreprit de changer la constitution de son royaume. Les grands conspirèrent contre lui, se rendirent maîtres de sa personne, et le confinèrent dans une prison pour le reste de sa vie, après avoir donné le diadême à un de ses parens, nommé *Zambade*. Le roi détrôné trouva, par la reine son épouse, le moyen de s'évader; se réfugia chez les Huns, dont il reçut des secours d'hommes; lia des correspondances avec quelques seigneurs persans; rentra dans son royaume, et reprit la couronne, à laquelle il rendit son premier éclat. Cavade déclara la guerre à l'empereur d'Orient, Anastase; et après avoir ravagé l'Arménie et la Mésopotamie, il s'empara de la ville d'Amide qu'il abandonna au pillage. Quelque temps après, la paix fut conclue. Mais bientôt la guerre se renouvella; et Cavade vaincu par Bélisaire, général de Justinien, venoit de signer un second traité de paix, lorsqu'il mourut.

An de J. C. 531. Son fils *Chosroës*, dit *le Grand*, après une conjuration qu'il punit au commencement de son règne, n'éprouva plus d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Il fit la guerre avec succès à Justinien, et ne consentit à la

paix qu'à condition qu'il lui rendroit les villes conquises, et qu'il ne fortifieroit pas de places frontières. Quelques années après, il fit une nouvelle irruption sur les terres de l'empereur. Mais Bélisaire le repoussa et le força de rentrer dans ses états. Après la mort de Justinien, Justin II, son successeur, ayant refusé de payer à Chosroës la somme annuelle que lui devoit l'empire, le monarque persan se mit en marche à la tête d'une puissante armée; prit plusieurs villes, et n'accorda une trève de trois ans, qu'après beaucoup de ravages. Bientôt après, il la rompit, et désola la Mésopotamie et la Cappadoce. Mais son armée ayant été entièrement défaite par les troupes de l'empereur Tibère II, et lui-même contraint de prendre la fuite, il mourut de chagrin de voir son royaume ouvert aux Romains. Ce prince mérita le surnom de *Grand* par ses talens militaires et ses conquêtes seulement, suivant quelques historiens. Mais les écrivains arabes lui donnent autant de vertus que de talens. Suivant eux, sa cour étoit l'asile du mérite malheureux. Il protégeoit les sciences, et connoissoit la mécanique aussi bien que les meilleurs artistes.

An de C. J. 579. *Hormisdas III*, loin de marcher sur les traces de son père, lâcha la bride à toutes ses passions, et se fit détester de ses sujets. Varame, un de ses généraux, après plusieurs avantages remportés sur les Romains, essuya une défaite. Hormisdas lui envoya aussitôt un habit de femme, avec une lettre insultante, et fit marcher une armée contre lui. Varame, en prenant ses mesures pour se défendre, séduisit une partie de cette armée. Les habitans des principales villes se révoltèrent en même temps; pillèrent les maisons royales; ouvrirent les prisons, et rendirent la liberté à Bindoës, prince du sang royal, qu'Hormidas avoit chargé de fers pour un sujet assez léger. Ce prince alla se jetter dans le reste de l'armée, qui ne s'étoit point rangée sous les drapeaux de Varame, et qui le reconnut pour son chef. Il s'avança vers Ctesiphone, qu'il prit sans peine; se rendit au palais, où il trouva Hormisdas assis sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité; lui arracha les ornemens royaux, et le fit traîner en prison. Du fond de son cachot, le roi demanda à être entendu dans une assemblée de la nation. Il le fut : mais Bindoës, par une réponse longue et injurieuse,

rieuse, détermina les juges à faire ramener en prison l'infortuné monarque, à qui l'on creva les yeux. Il demanda qu'on lui donnât pour successeur, celui de ses deux fils, qui étoit nommé Hormisdas comme lui, et qui feroit le bonheur de son peuple. Loin d'avoir le moindre égard à sa recommandation, on fit mourir le jeune prince, avec sa mère, et l'on plaça son frère sur le trône.

C'étoit *Chosroës II*, fils dénaturé qui n'avoit jamais aimé son père, et qui signala le commencement de son règne, en le faisant assassiner dans sa prison. Le général Varame, qui n'avoit pris aucune part à cette révolution, s'avança avec son armée, faisant entendre qu'il ne vouloit que venger son roi, et punir un parricide. Il rencontra Chosroës à la tête de la sienne, et le battit si complètement, qu'il l'obligea de se sauver seul par des chemins détournés. Le vainqueur, maître de la capitale, fit emprisonner Bindoës et ses complices; se revêtit des ornemens royaux, et dissipa à main armée, un complot formé contre lui par la noblesse. Au milieu du tumulte, Bindoës, échappé de sa prison, alla joindre Chosroës, qui s'étoit réfugié sur les frontières de l'empire d'Orient. An de J. C. 590.

L'empereur Maurice eut la générosité de lui fournir des troupes, à l'aide desquelles il remonta sur le trône, après avoir défait Varame, qui s'enfuit presque seul au nord de la Perse, chez un prince barbare, où peu de temps après il fut empoisonné.

Chosroës avoit montré dans son adversité des égards pour la religion chrétienne. Nous le verrons bientôt en devenir un des persécuteurs les plus cruels et les plus acharnés. Tant que Maurice, son bienfaiteur, vécut, le monarque persan, dont le cœur étoit fermé au sentiment de la reconnoissance, n'osa cependant pas pousser l'ingratitude jusqu'à déclarer la guerre à l'empire. Mais à peine Phocas, assassin de Maurice, eut usurpé le trône impérial, que Chosroës, sous prétexte de venger la mort de son ami, se jetta avec une puissante armée sur les terres de l'empire; se rendit maître de plusieurs villes; entra dans l'Arménie, dans la Cappadoce, dans la Paphlagonie; défit les Romains dans plusieurs combats, et porta ses ravages jusques sous les murs de Chalcédoine.

L'usurpateur Phocas ayant fait une fin digne de ses crimes, Héraclius reçut le sceptre d'Orient. Dès ce moment aucun juste sujet de guerre n'existoit plus entre

la Perse et l'empire. Le nouvel empereur fit des propositions de paix à Chosroës, qui, pour toute réponse, envoya une formidable armée en Palestine. Ses troupes prirent Jérusalem; et, comme je l'ai dit ailleurs, elles brûlèrent les églises; enlevèrent les vases sacrés, et les reliques, parmi lesquelles étoit la vraie croix; massacrèrent les clercs, et vendirent aux juifs tous les chrétiens qui furent faits prisonniers.

Héraclius demanda une seconde fois la paix. « Je vous l'accorderai, répondit « arrogamment Chosroës, quand vous « et vos sujets aurez abjuré le dieu cru- « cifié, et que vous aurez embrassé la « religion des Perses. » L'empereur débarrassé des autres guerres qu'il avoit eu à soutenir, marcha en personne contre lui, le défit dans plusieurs grandes batailles, et l'obligea de prendre la fuite. Abbattu par tant de revers, le monarque persan alloit donner la couronne à Merdasas, le plus jeune de ses fils. Mais il semble que Chosroës parricide devoit périr de la main d'un parricide. Siroës, son fils aîné, prit les armes contre lui, se rendit sans peine maître de sa personne, et le fit jetter dans une prison. Mais le monstre poussa la barbarie jusqu'à faire mourir sous les yeux de son

père, son fils bien aimé Merdasas, et à ordonner ensuite qu'on le perçât lui-même à coups de flèches, et qu'on le laissât expirer de ses blessures.

Ans de J. C. 629. Ce misérable *Siroës* ne porta le diadême teint du sang de son père, que huit mois.

630. Son fils *Ardezer* lui succéda. *Sarbazas*, général de l'armée prétendant qu'avant de l'élever sur le trône, on auroit dû consulter les troupes, le fit mourir au bout de sept mois, et s'y plaça lui-même.

Mais deux mois après, les grands ne voulant pas avoir pour maître un de leurs pareils, firent mourir l'usurpateur, 631. et proclamèrent roi *Isdigerde III*, fils d'un frère de Siroës, et qui avoit échappé au massacre. Les Sarrasins, dont l'empire venoit d'être fondé, effrayoient alors l'Asie et l'Afrique par l'étendue et la rapidité de leurs conquêtes. Ils firent d'abord celle d'une grande partie de la Perse, et soumirent ensuite tout le reste en 651. Les Perses furent incorporés aux Sarasins, et la religion de Mahomet fut substituée à celle des Mages.

L'empire des califes ayant été insensiblement démembré, plusieurs monarchies s'élevèrent successivement dans la Perse, qui, au milieu du onzième siè-

cle, fut toute conquise par les Turcs Seljoucides. Au commencement du treisième, le fameux *Gengis-Kan*, prince tartare, en assujettit la plus grande partie; et son fils *Touli-Kan* s'en rendit entièrement le maître. Elle fut gouvernée par ses descendans, jusqu'à la conquête qu'en fit *Tamerlan*, autre prince tartare, à la fin du quatorzième siècle, en 1395. Son fils, son petit-fils, et son arrière petit-fils, nommé *Jooncha*, occupèrent successivement après lui le trône de Perse.

*Usum Cassan*, prince turcoman, par conséquent descendant des Tartares, et de la tribu du *Belier blanc*, ainsi nommée pour qu'on la distinguât de celle du *Belier noir*, les deux principales des Turcomans, qui avoient chacune un animal de l'une ou de l'autre de ces couleurs, peint sur ses enseignes; *Usum Cassan*, dis-je, n'étoit que gouverneur de l'Arménie, sous le règne de Jooncha. Il leva l'étendart de la révolte contre son roi; et après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Acen-Ali, il s'empara du trône de Perse, qu'il occupa jusqu'à sa mort, laissant la réputation d'un prince remuant, ambitieux et cruel. Ans de J. C. 1467.

Son fils *Jucup* lui succéda; et après un règne de sept ans, il périt par le 1478.

poison que lui fit donner la reine son épouse. Cette méchante princesse s'étoit sans doute flattée de pouvoir s'approprier l'autorité suprême.

Ans de J. C. 1485. Mais la couronne fut donnée à *Julaver*, un des grands seigneurs de Perse, qui ne la porta que trois ans.

1488. Le règne de *Baysancor*, autre seigneur persan, fut encore moins long.

1490. Celui de *Rustan*, son successeur, fut de sept années.

1497. Après lui *Ahmed* monta sur le trône de Perse, où il fut remplacé par *Alvand* au bout de quelques mois. La plupart de ces rois avoient été des usurpateurs, qui s'étoient saisis du pouvoir souverain par quelque crime, et qui avoient rempli la Perse de troubles et de désordres.

1499. *Shah Ismaël I*, petit-fils d'Usum Cassan par une de ses filles, mit fin à toutes ces divisions intestines. Le jeune prince, plein de valeur, rassembla une petite armée entièrement dévouée à ses intérêts, et s'empara du trône. Mais il le teignit de sang, en faisant massacrer ou jetter dans des bûchers tous ceux qui s'étoient opposés aux progrès de ses armes. Au lieu de prendre le titre de roi, il prit celui de *Sophi*, qu'ont porté et que portent encore ses successeurs. Ce mot, qui signifie en grec *sage*, veut

dire en langue persane *laine :* c'est de cette étoffe que les princes de cette nation faisoient faire leur turban. Ismaël recouvra tous les pays que ses prédécesseurs avoient laissé prendre aux ennemis de la Perse. Comme il prétendoit descendre d'Ali, gendre de Mahomet, il établit dans son nouveau royaume la religion des sectateurs d'Ali; et c'est sous son règne que commença une lutte violente entre les Perses et les Turcs. La guerre étoit à peine allumée, lorsqu'Ismaël mourut laissant quatre fils.

*Thamas I,* l'aîné, lui succéda; prince indolent et concentré dans les plaisirs de son sérail. Quelques années après qu'il fut monté sur le trône, les Turcs profitèrent de sa mollesse, pour attaquer la Perse, et y firent de grands progrès. Thamas auroit pu et dû envoyer contre eux son fils Ismaël, jeune homme vif, ardent, et ambitieux de se signaler. Mais son père, naturellement ombrageux, le fit enfermer dans un château, et donna le commandement de ses armées à son autre fils Baydar. Celui-ci, après bien des expéditions contre les ennemis, lassé de se voir toujours réduit à la condition de sujet, et trouvant que son père tardoit trop à laisser le trône vacant, quoiqu'il l'occupât depuis cinquante-trois ans,

An de J. C. 1523.

l'empoisonna, et se mit à sa place. Mais sa sœur aînée, nommée Periakoukanna, fit aussitôt assassiner le parricide, et brisa les fers de son autre frère captif.

Ans de J. C. 1575. *Ismaël II*, à peine assis sur le trône, se livra sans mesure à la vengeance contre tous les amis de son frère Baydar, contre tous ceux qui avoient conseillé ou approuvé son emprisonnement, et même contre son troisième frère, qui furent tous massacrés par ses ordres. Son troisième frère nommé Kodabendé, n'échappa à la mort, que parce qu'il avoit la vue très-foible. Sa sœur révoltée de toutes ces sanglantes violences, le fit assassiner lui-même au bout de deux ans.

1577. *Kodabendé* accepta la couronne malgré lui, et après avoir exigé qu'on le délivreroit de sa sœur Periakoukanna, qu'il regardoit comme une dangereuse surintendante du palais; et cette condition fut ponctuellementt exécutée. Il fit la guerre aux Turcs : mais ce fut toujours par ses généraux. Il avoit la plus grande répugnance pour la guerre; et durant tout le cours de son règne, il n'apporta aucune attention aux affaires de son royaume.

1585. Il laissa trois fils, dont les deux premiers, *Hamzed* et *Ismaël III*, ne fi-

rent que passer sur le trône, et sont à peine comptés parmi les Sophis.

Le troisième *Abbas I* mérita le surnom de *Grand*, du moins par ses expéditions militaires. Les plus belles frontières de la Perse avoient été envahies par les puissances voisines. Il les reprit d'abord en attaquant les Tartares, qu'il chassa de ses états; puis en tournant ses armes contre les Turcs, auxquels il enleva ses anciens domaines, et sur lesquels il conquit leurs propres provinces. Mais dans le gouvernement de son royaume, Abbas fut dur, défiant, injuste et cruel. Il établit en Perse l'autorité despotique, et fit mourir, moins sur des preuves que sur des soupçons, un grand nombre de seigneurs, jusqu'à ses plus intimes favoris, et même son fils Mirza, sous le faux prétexte qu'il avoit voulu attenter à sa vie. Il mourut dans les plus grandes agitations, après un règne de quarante-deux ans. Avant d'expirer, il ordonna qu'on mît la couronne sur la tête de Séfi, son petit-fils, et qu'il prit le nom de Mirza son père. Ans de J. C. 1586.

Le règne de *Mirza* fut moins le règne d'un prince que celui d'un bourreau. On frémit à la lecture de ses atrocités, dont le détail a été consigné dans l'histoire. Nouveau Néron, ce monstre fut l'assas- 1628.

sin de sa mère, de sa femme et de sa famille. On lui fit prendre du poison dans son sérail. Mais il y résista par la force de son tempérament, et n'en devint que plus féroce. Pendant sa convalescence, il fit enterrer en une seule nuit quarante femmes toutes vives. On croit qu'il mourut empoisonné.

Ans de J. C. 1642. Son fils *Abbas II* signala son règne par d'affreuses cruautés, qui n'égalèrent cependant pas celles de son père. Il aima à faire rendre la justice. Mais il fit lui-même bien souvent des injustices, en mettant de l'arbitraire dans l'application des peines.

1666. *Soliman*, le second de ses fils, et son successeur, encore plus fidèle imitateur de la conduite de son barbare aïeul, fut un tigre altéré de sang, dont on compteroit à peine les atrocités. Il eut deux guerres à soutenir, l'une contre les Tartares Usbeks, l'autre contre les Cosaques, et en laissa tout le soin à ses généraux.

1694. Son fils *Hussein*, d'un caractère bien différent de ses trois prédécesseurs, s'ensevelit dans les délices de son sérail, oubliant tout le reste, et abandonnant toutes les affaires du gouvernement à un conseil d'eunuques, qui avides d'enrichir leurs familles, vendoient tous les emplois, épui-

soient les peuples par la multiplicité des impôts, et qui finirent par se diviser en deux factions, celle des blancs et celle des noirs. Les désordres de toutes les espèces, les dangers les plus imminens, rien ne put réveiller l'indolent monarque de son assoupissement. Les ennemis s'étant avancés presque jusqu'aux portes d'Ispahan, on lui peignit vivement la proximité du péril. Ce sont vos affaires, répondit froidement l'insouciant Hussein; vous avez des armées: c'est à vous à y pourvoir. Heureusement les ennemis furent repoussés.

Ce prince si foible, si voluptueux, indifférent pour tout ce qui n'étoit pas plaisir, n'étoit pas capable de sentir en aucune manière l'espèce de tyrannie, sous laquelle le faisoient vivre ses eunuques. Mais les habitans des provinces ne sentoient que trop l'oppression réelle, sous laquelle les faisoient gémir leurs impitoyables gouverneurs. *Mir-Weis*, un des plus riches seigneurs de celle de Kandahar, s'étant formé un parti, leva l'étendart de la révolte, se fit proclamer roi de cette contrée; et malgré les armes et les offres insidieuses des ministres persans, il posséda jusqu'à sa mort cette couronne, qu'il transmit à son frère *Abdal-*

*lah*, parce qu'il croyoit ses propres enfans trop jeunes, pour qu'ils pussent la conserver.

Mais le nouveau roi de Kandahar, sans génie, sans courage, et sans ambition, étoit prêt à signer un traité avec le roi de Perse, lorsque *Mahmoud*, fils de Mir-Weis, et qui n'étoit âgé que de dix-huit ans, ayant appris avec dépit cette foiblesse de son oncle, rassembla une quarantaine d'amis de son père, se rendit maître du palais, coupa la tête à Abdallah, et prit possession du trône de Kandahar.

Bientôt Mahmoud médita la conquête entière de la Perse, et après une sanglante guerre de quelques années, il alla mettre le siége devant Ispahan. Hussein, renfermé dans cette capitale, avoit, depuis quelque temps, déclaré son successeur au trône de Perse, Mirza Abbas, son fils aîné. Mais ce prince ayant commencé l'exercice de son pouvoir par des actes d'une trop sévère rigueur, les seigneurs le firent tomber dans la disgrace de son père. Son second et son troisième fils leur déplurent par des défauts contraires; et l'on adjugea la couronne à *Thamas*, le quatrième, qu'on fit sortir de la ville, tant pour le mettre en

sûreté, que pour le faire servir de point de réunion aux troupes qu'on attendoit des provinces.

Cependant Hussein vivement pressé par les assiégeans, et voyant les habitans d'Ispahan, réduits aux dernières extrémités de la famine, proposa à Mahmoud l'abdication de sa couronne en sa faveur. Celui-ci l'accepta, fit son entrée dans Ispahan; et après avoir reçu de la main d'Hussein l'aigrette royale de son turban, il lui promit de le regarder toujours comme son père. Il eut toujours en effet pour le monarque détrôné, tous les égards dus à son ancien état.

*Mahmoud*, maître d'Ispahan, et souverain de la plus grande partie de la Perse, ne tarda pas à aliéner les esprits par des exécutions, qui ôtèrent la vie, la liberté ou les biens à un nombre infini de citoyens de toutes les classes. *Thamas*, qui, comme je l'ai dit, avoit été nommé successeur de son père Hussein, fut proclamé roi de Perse dans Kosbin, ville de l'Yrac, où il s'étoit retiré, et combattit Mahmoud, à qui il fit essuyer plusieurs échecs. Malheureusement il eut à se défendre contre les Turcs et les Russes, qui profitant des troubles de la Perse, étoient entrés, chacun de leur

An de J. C. 1722.

côté, dans ce malheureux royaume. Sur ces entrefaites, Mahmoud, devenu de jour en jour plus odieux à ses sujets, fut attaqué d'une maladie aiguë ; et ses douleurs ne firent qu'augmenter sa cruauté. Il n'avoit plus que quelques heures à vivre, lorsque l'on donna la couronne de Perse à *Ashraff*, son cousin germain, fils de son oncle Abdallah.

An de J. C. 1725. *Ashraff*, non moins cruel ni moins injuste que son prédécesseur, fit mourir le fils unique de Mahmoud, ses ministres, ses confidens, et même ceux qui l'avoient élevé lui-même sur le trône. Il craignoit sans doute que ceux-ci ne rendissent le même service à un autre. Thamas, maître de deux ou trois provinces seulement, étoit dans une bien triste situation, lorsqu'un homme déjà fameux envoya lui offrir ses services, avec cinq mille chevaux qu'il avoit sous ses ordres. C'étoit *Nadir-Kouli*, né dans le Korasan, une des provinces les plus orientales de la Perse, et dont le père étoit gouverneur d'une forteresse, bâtie contre les incursions des Tartares. Thamas ne balança pas à accepter ses offres ; et dans la première campagne, Nadir-Kouli eut des succès, qui lui méritèrent de la part de ce prince le titre de généralissime. Après une victoire pres-

que décisive qu'il remporta, *Thamas* crut ne pouvoir lui faire un plus grand honneur, qu'en substituant à son nom de *Nadir* son propre nom de *Thamas*, et en ajoutant à celui de *Kouli*, le mot *Kan*, qui signifie seigneur; de sorte que ce général fut dès-lors appellé *Thamas-Kouli-Kan*. En trois campagnes il conquit tous les pays que possédoit Ashraff, qui réduit enfin à deux cents hommes, seul reste de tant de batailles perdues, se défendit en désespéré, et perdit la vie dans cette dernière action.

*Thamas II* placé sur le trône de ses aïeux, ne le posséda pas long-temps. Les Turcs avoient fait, pendant les troubles, des conquêtes sur les frontières de ses états. Il envoya contre eux Thamas-Kouli-Kan, qui les leur enleva toutes. Mais le monarque persan eut l'imprudence et la mauvaise politique de faire la paix avec les Turcs, à l'insu de son général, et de leur céder plusieurs belles provinces. Il congédia en même temps le peu de troupes qu'il avoit auprès de lui, et ordonna à Thamas-Kouli-Kan de licencier son armée. Celui-ci, loin d'obéir, et déclamant contre ce traité ignominieux, comme contre une trahison de la part des ministres, prit la route d'Ispahan, à

An de J. C. 1730.

la tête de soixante-dix mille Tartares sur lesquels il pouvoit compter, alla trouver le sophi, à qui il prouva qu'il avoit été trompé par ses mauvais conseillers, et finit par lui demander la punition des coupables. Mais le général voyant que Thamas avoit l'air de s'y refuser, ou que du moins il ne montroit que peu d'ardeur pour cet acte de justice, fit prononcer la déposition de ce prince, dont le fils encore au berceau, fut mis à sa place, sous le nom d'*Abbas III.*

Ans de J. C. 1733. Le jeune monarque n'avoit que six mois; et l'on doit bien juger que Thamas-Kouli-Kan, nommé régent du royaume, fut le véritable souverain. Il battit les Turcs, et les força à demander la paix, qui ne leur fut accordée, qu'à condition qu'ils rendroient toutes leurs usurpations, et rentreroient dans leurs anciennes limites. A cette époque le roi enfant mourut, six mois après avoir été proclamé; et la couronne de Perse fut déférée par les grands du royaume au vainqueur des Ottomans.

1733. Le règne de *Thamas-Kouli-Kan*, n'offre qu'un enchaînement de victoires, qu'il remporta en personne sur les peuples voisins de la Perse, et sur l'empereur du Mogol ou de l'Indostan. Il enleva à ce prince une grande partie de son

vaste empire, et revint de cette expédition, chargé de richesses immenses. Son gouvernement en Perse fut absolument despotique; et il le maintint à l'aide d'une armée de Tartares, et d'autres peuples belliqueux, qu'il tenoit toujours près de lui. Mais les Persans, lassés de vivre sous un joug si pesant et si dur, l'assassinèrent après un règne de quatorze ans. Ses trois fils, et seize autres princes de son sang furent égorgés le même jour. Les Tartares coururent aussitôt aux armes, et fondirent sur les Persans. Il se livra dans la capitale même un combat, ou cinq mille hommes périrent. L'armée tartare s'étant débandée, alla porter dans les provinces le désordre avec l'anarchie, qui depuis ce temps déchire ce malheureux royaume, presque toujours en proie aux guerres civiles.

An de J. C. 1747.

## III.

## TARTARIE.

Les habitans de la Tartarie descendent de ces barbares, qui firent d'effroyables ravages en Asie, en Europe, et en Afrique, sous le nom de *Huns*. Les peuples dont il est ici question, étoient divisés en plusieurs tribus ou hordes,

qui avoient chacune leur chef, et leurs distinctions particulières. Vers le onzième siècle, celle des *Tartares* ou plûtôt *Tatars*, étant devenue la plûs puissante, on s'accoutuma peu-à-peu à donner ce nom au reste de la nation.

Ans de J. C. 1204. *Gengis-Kan*, chef de la tribu des *Mongols* ou Mogols, après avoir subjugué toutes les autres, réunit ces peuples sous une même domination. Ce fameux conquérant, dont les exploits égalent ceux d'Alexandre et des Romains, se signala durant vingt-deux ans par les victoires les plus éclatantes, et fonda un des plus grands empires qui aient jamais existé. Il s'étendoit dans l'espace de dix-huit cents lieues, de l'orient à l'occident, et de plus de mille, du nord au midi.

1226. Peu de temps avant sa mort, Gengis-Kan partagea ses états à ses quatre fils, qui étoient ses quatre lieutenans généraux. Il déclara grand kan des Tartares, son fils aîné *Oktaï*, dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusques vers le milieu du quatorzième siècle. *Touschi*, deuxième fils du conquérant, eut le Turkestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan, et le pays des Usbeks. Le fils de celui-ci nommé *Boutou-Kan*, alla jusqu'en Pologne, en Dalmatie, en Hongrie, aux portes de Cons-

tantinople, et fut la tige des princes de la Tartarie-Crimée, et des Kans Usbeks. *Touli-Kan*, troisième fils de Gengis-Kan, eut la Perse, le Korasan, et une partie des Indes. Le quatrième, nommé *Zagathaï*, régna dans la Transoxane, dans l'Inde septentrionale, et dans le Tibet. Ce démembrement d'une monarchie si vaste, fut, bientôt après, suivi, dans chacune de ces quatre grandes parties, de l'établissement de plusieurs souverainetés, qui durèrent près de deux siècles.

*Timur-Bec*, plus généralement appellé *Tamerlan*, issu, comme Gengis-Kan, des princes mogols, se rendit maître de la plus grande partie de la Tartarie, et fit des conquêtes prodigieuses, que ses enfans se partagèrent après sa mort, arrivée en 1405. Cependant les divers princes, qui règnent aujourd'hui dans la Tartarie qu'on appelle indépendante, descendent de Gengis-Kan. Les deux autres parties sont, comme je l'ai déjà dit, soumises à l'empereur de la Chine, et à celui de Russie. An de J. C. 1390.

## IV.

## INDOSTAN,

OU

## EMPIRE DU MOGOL.

L'empire du Mogol doit sa naissance aux Tartares. Environ deux siècles après que *Gengis Kan* se fut emparé d'une partie des Indes, *Tamerlan* y fit aussi de grandes conquêtes. Ses descendans, qui occupèrent le trône de Perse, en ayant été chassés par Usum-Cassan, se retirèrent dans les possessions qu'ils avoient aux Indes, et y fondèrent, à la fin du quinzième siècle, un puissant empire.

Le premier empereur fut *Babour*, dont le règne tranquille fut de plus de quarante années.

Ans de J. C. 1530. Le sage et vertueux *Houmaïour*, son fils, rendit ses peuples heureux, et son empire florissant.

1552. Son fils, *Hakbar*, dit *le Grand*, remporta des victoires signalées, et fit de grandes conquêtes sur les princes ses voisins. On prétend qu'il a laissé des mémoires de son règne.

1605. Après lui vinrent *Géhanghir* et

*Géhan*, qui occupèrent successivement le trône pendant cinquante-trois ans.

*Aureng-Zeb* régna long-temps. Il fit mourir ses frères, parce qu'ils vouloient partager son autorité; et recula considérablement les bornes de ses états. Ans de J. C. 1658.

Il eut pour successeur *Alem*, qui, après un règne de onze ans, laissa le trône vacant. 1707.

Sous *Mahomet-Schak*, l'empire du Mogol étoit le plus riche de l'Univers. Thamas-Kouli-Kan, affermi sur le trône de Perse, s'y précipita comme un torrent, à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes; le conquit presqu'entièrement, et, après un accommodement fait avec le souverain de ce pays, il en emporta la plus grande partie de ses richesses, qu'on calculeroit à peine. Le palais seul de l'empereur renfermoit, dit-on, des trésors inestimables. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or, et des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue et ses ailes, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes 1718.

les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Perses à près de trois milliards de notre monnoie.

L'Indostan renferme plusieurs petits royaumes, qui sont tributaires de l'empereur du Mogol.

## V.

## CHINE.

Rien de plus absurde que cette prétendue origine des Chinois, que quelques écrivains font remonter bien avant l'époque du déluge, et même avant celle de la création du monde. Les Chinois sont, dit l'abbé *Lenglet du Fresnoy*, une colonie égyptienne. Leurs caractères ne sont que des espèces de monogrames, formées de lettres égyptiennes ou de lettres phéniciennes; et les premiers empereurs de la Chine sont les anciens rois de Thèbes en Egypte. Cela est prouvé, ajoute-t-il, dans un mémoire, lu par M. de *Guignes* à l'académie, et il s'est proposé de le démontrer.

Suivant le même *Lenglet du Fresnoy*, l'histoire de la Chine, avant l'an

400 qui précéda la naissance de J. C., ne contient, pour ainsi dire, que la succession des princes, encore avec bien des variations, les écrivains chinois étant continuellement divisés entre eux sur le nombre des années. Elle n'est détaillée que depuis l'an 200 avant J. C. *Se-matsien*, qui est le père de l'histoire chinoise, n'écrivoit que vers l'an 97 avant l'ère chrétienne.

Cet empire a éprouvé de bien grandes et bien fréquentes révolutions, occasionnées par des troubles intestins ou par des guerres étrangères. On y compte jusqu'à vingt-deux principales dynasties, sans parler de ces prétendues dynasties, antérieures de plusieurs milliers d'années, et que les savans mêmes de cette nation regardent comme fabuleuses. La première dynastie impériale, appellée des *Hia*, commença deux mille et quelques années avant J. C., et eut dix-sept empereurs. La seconde, nommée des *Cham*, qui commença l'an 1767 avant J. C., en eut vingt-huit.

La troisième dynastie, appellée des *Tcheou*, commença environ l'an 1122 avant J. C., et produisit trente-cinq empereurs. C'est cette même année que parut à la Chine une colonie égyptienne.

Voici du moins ce que dit à ce sujet l'abbé *Lenglet du Fresnoy*. « M. de *Guignes* pense, dans le mémoire cité, que l'ancienne histoire d'Egypte, transportée à la Chine par la colonie égyptienne, qui alla s'y établir vers l'an 1122 avant J. C., a été entée sur la véritable histoire chinoise, qui ne commence ainsi qu'aux *Tcheou*. Les deux premières dynasties sont tellement des rois de Thèbes enEgypte, qu'en comparant les noms, et en faisant l'analyse des caractères chinois, il a trouvé que le nom d'*Yu*, le premier de ces empereurs, est composé de caractères phéniciens, qui font Men ou Ménès; *Ki*, deuxième empereur, est Athot; *Kang*, troisième, est Diabiès; *Tehoug*, quatrième, est Pheuphos, et ainsi, dit-il, des autres rois de Thèbes dans la haute Egypte. Il ajoute qu'on voit dans le fondateur de la troisième dynastie chinoise, un empereur agir comme un conquérant, diviser les provinces, donner des souverainetés à ses capitaines et à ses amis; que de plus les Chinois conviennent eux-mêmes dans leurs histoires qu'il y a des peuples à l'occident, et au-delà de la mer Caspienne qui ont une même origine qu'eux. » Sous cette dynastie en effet, les grands devinrent

rent indépendans, chacun dans leurs provinces, et formèrent plusieurs petits royaumes.

La quatrième, appellée des *Ta-Tsin*, commença l'an 258 avant J. C., et n'eut que trois empereurs. Le second, nommé *Chi-Hoam-ti*, pour arrêter les Tartares, qui depuis long-temps désoloient la Chine par leurs incursions, fit joindre plusieurs murailles qu'avoient bâties divers petits rois du pays, et acheva cette *grande muraille* de huit cents lieues, qui sert de rempart à la Chine du côté du nord. Dans bien d'autres actions de sa vie, il fut bien loin d'imiter la conduite de ses prédécesseurs. Les Mandarins (c'étoit l'ordre le plus distingué à la Chine; et il y en avoit de lettrés et de militaires) les mandarins ayant pris la liberté de lui faire des représentations à ce sujet, ce prince fit brûler tous les livres historiques *pour empêcher*, disoit son premier ministre, *que le goût de l'antiquité ne fît condamner les usages modernes, et censurer la politique de l'empereur*. Sous le règne de son fils, l'empire fut encore divisé en plusieurs petits royaumes. Du reste cette dynastie, si peu nombreuse, le rendit formidable à tous ses voisins, et fit des conquêtes dans les Indes. C'est, dit-on,

de son nom *Tsin* ou *Sin*, qu'est venu celui de *Chine*, donné à cet empire chez les étrangers.

La cinquième dynastie, dite des *Han*, qui commença l'an 207 avant J. C., eut vingt-cinq empereurs. Elle fut la restauratrice de la littérature chinoise, et fit vivement la guerre aux Tartares ou Huns. Les Chinois vainqueurs s'étendirent jusqu'à la petite Bukarie et vers la mer Caspienne. De là ils eurent des relations avec les peuples occidentaux de l'Asie, les Indiens, les Parthes, et dans la suite avec les empereurs romains, et les califes. Mithridate II, roi des Parthes, envoya, au commencement du siècle qui précéda la naissance de J. C., des ambassadeurs avec des présens à l'empereur de la Chine. Un des princes de cette dynastie détruisit, l'an 93 de l'ère chrétienne, le grand empire des Huns, peuples qui, quelque temps après, firent tant d'incursions et de ravages en Europe. L'empereur Marc-Aurèle envoya au souverain de la Chine des marchands romains avec des présens, pour qu'ils pussent faire le commerce de la soie. Cet empereur romain est appellé par les écrivains chinois, le roi du *Ta-Tsin*, ou *Grand Pays*. On croit que sous cette dynastie la religion chrétienne pénétra

dans la Chine par les Indes. Les écrivains chinois la confondent avec celle de leur principal dieu qu'ils nomment *Fé*, ou des bonzes, qui sont les prêtres de ces peuples. Des savans pensent que ce *Fé* est le même que Noë.

Après cette dynastie, il y eut un *sanhouc*, c'est-à-dire, un partage. L'empire de la Chine fut divisé en trois royaumes, et par conséquent en trois dynasties, nommées *Heou-Han*, *Goei*, et *Ou*. Mais on n'en compte qu'une, qui sans doute étoit la plus considérable, ou qui avoit directement succédé à la précédente. Ans de J. C. 228.

Celle-ci fut bientôt suivie de la septième, dite des *Tçin*, qui eut quinze empereurs, dont un reçut une ambassade avec des présens de la part des Romains. Elle réunit les trois royaumes de la Chine. Mais elle vit ensuite s'élever plusieurs petites dynasties, qui usurpèrent de grandes provinces. 265.

Quelque temps après, on fit un partage de la Chine en deux empires, ou *Nan-pe-tchao*, c'est-à-dire, empire du midi et empire du nord. Ce dernier fut successivement occupé par quatre familles presque toutes tartares. Dans l'empire du midi, régnèrent cinq familles, appellées *Tcien-ou-Tai*; et l'on ne compte que celles-ci dans le nombre 420.

des vingt-deux dynasties impériales de la Chine. Plusieurs de ces empereurs, soit du nord, soit du midi, reçurent diverses ambassades des rois de Perse, et des empereurs de Constantinople. La dynastie des *Soui*, la dernière des cinq du midi, réunit les deux empires chinois sous sa domination.

Ans de J. C. 618. La treizième dynastie impériale, appellée des *Tam* ou *Tang*, fut très-puissante, et eut vingt-deux empereurs. Sous leur règne arrivèrent à la Chine de nouveaux missionnaires chrétiens, que les habitans de ce pays appelloient *bonzes du Ta-Tsin*. Mais le mahométisme y pénétra dans le même temps. On voit encore ici à la Chine des ambassadeurs, soit des rois de Perse, soit des empereurs de Constantinople, et, quelque temps après, des califes. Un des derniers princes de cette dynastie fit publier un édit contre les chrétiens; et l'on détruisit un grand nombre de leurs églises.

907. A cette dynastie en succédèrent cinq autres des *Heou ou-Tai*, mais qui ne régnèrent pas long-temps.

969. Elles furent remplacées par la dix-neuvième, celle des *Sum* ou *Song*, qui fut une des plus célèbres. Presque tous les dix-huit empereurs qu'elle donna, régnèrent avec gloire.

Il y avoit deux cent-cinquante ans qu'elle occupoit le trône, lorsque les Tartares orientaux, commandés par le fameux Gengis-Kan, lui enlevèrent les provinces septentrionales. Alors commença la vingtième dynastie, dite des *Yuen*, Mogols ou Tartares gengis-kanides. Elle eut dix empereurs; et l'un des premiers fit la conquête de toute la Chine. Sous leur règne, on vit dans ce pays des négocians et des artistes européens, ainsi que des évêques, que le pape y envoya. Ans de J. C. 1220.

La vingt-unième dynastie, appellée des *Mim* ou *Ming*, Chinois, chassa la précédente, et produisit seize empereurs. Quelques années après, les Portugais abordèrent pour la première fois à la Chine, et y firent le commerce que les Européens continuent encore. Il s'y établit aussi un grand nombre de missionnaires. Les Tartares Mantcheoux ou Niuchès avoient leurs habitations au nord de la Chine. On leur permit, en 1586, de les étendre au-delà de leurs limites. Mais, six ans après, on voulut leur reprendre le terrain cédé; et l'on entreprit de les en chasser les armes à la main. Les Mantcheoux, sentant alors la nécessité de se réunir en corps d'armée sous un chef absolu, se donnèrent un roi, qui, comme on se l'imagine, étoit 1368.

un des plus notables de sa tribu. Cette guerre sanglante dura cinquante ans, et fut terminée par l'entière conquête de la Chine, que firent les Tartares.

Ans de J. C. 1644. *Chin-Chim* fut le premier empereur de cette vingt-deuxième dynastie, dite des *Tçim* ou *Tsing*, qui occupe encore le trône. Ce prince obligea les Chinois à se conformer, en certaines choses, aux mœurs des Tartares, comme les Tartares s'appliquèrent, en bien d'autres, à prendre les usages des Chinois.

1663. Sous la minorité de *Cam-Hi*, son fils et son successeur, âgé de huit ans, la religion chrétienne fut persécutée, par la haine et l'artifice des grands. Mais dès que ce prince fut en état de gouverner par lui même, il lui accorda une protection spéciale, et montra beaucoup d'affection aux missionnaires jésuites, qu'il appelloit souvent auprès de lui pour les consulter. Il publia un édit qui permettoit aux grands du royaume d'embrasser et de professer ouvertement le christianisme. Il étoit lui-même sur le point de le faire, lorsqu'il mourut, sans avoir exécuté ce pieux dessein.

1723. *Yum-Tchim*, son quatrième fils, lui succéda. Ce prince, très-appliqué aux affaires, fit quelques changemens dans l'é-

tat, et rechercha ceux qui avoient eu quelque part au gouvernement, sous le règne de son père. Mais, trompé lui-même par ceux à qui il avoit donné sa confiance, il publia, à leur instigation, un édit qui proscrivit la religion chrétienne. La persécution contre les missionnaires et les fidèles, éclata pour lors avec tant de violence, que plus de trois cents églises furent détruites, et plus de trois cent mille chrétiens massacrés. *Kien-Lung* succéda à son père *Yum-Tchim* en 1735.

A l'orient de la Chine, est un assemblage de diverses îles, qui n'en sont séparées que par un petit trajet de mer, et qui forment l'empire du Japon. Les Portugais, jettés sur les côtes par une tempête, en firent la découverte l'an 1542. L'histoire de ce pays, quoique moins ancienne que celle de la Chine, ne laisse pas de remonter à plus de six cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. On est porté à croire que les Japonais pourroient tirer leur origine des Tartares, parce qu'ils en ont l'humeur pétulante et martiale, et qu'ils vivoient anciennement par hordes ou par tribus, dont chacune obéissoit à un chef. Dans le seizième siècle, St.-François Xavier porta la lumière de l'évangile au Japon;

et les Jésuites, ses confrères, y formèrent une église nombreuse. Mais, dans le siècle suivant, la religion chrétienne y fut persécutée et abolie, par la jalousie de quelques négocians, qui en firent chasser les Portugais. Les Hollandais sont aujourd'hui le seul peuple Européen qui ait des relations de commerce avec les Japonais.

---

## AFRIQUE.

APRÈS avoir été, durant plus de quatre
Ans de J. C. 429. siècles, une province romaine, l'Afrique devint la conquête des Vandales, qui étoient déjà établis en Espagne. Un peu plus de cent ans après, Bélisaire,
533. général de Justinien, la reconquit; et elle resta sous la domination des empe-
640. reurs de Constantinople jusqu'à la première incursion qu'y firent les Arabes ou Sarasins. Les pays qui, depuis cette époque, méritent quelque attention, et dont je vais donner une idée succincte, sont l'Egypte, et les états de la Barbarie, appellée simplement Afrique, même dans l'histoire moderne, avant qu'elle reçût ce nom qu'elle porte aujourd'hui.

## I.

## EGYPTE.

*Omar*, deuxième calife après le faux prophète Mahomet, enleva, comme je l'ai dit ailleurs, l'Egypte à Héraclius, empereur de Constantinople. Ses successeurs y régnèrent pendant plus de trois cents ans, par les gouverneurs qu'ils y envoyoient. Un des princes de la dynastie des *fatimites*, qui régnoient en Afrique, après en avoir chassé celle des *aglabites*, tourna ses armes contre l'égypte; vint à bout de la conquérir, et s'y établit sous le titre de *soudan* ou *sultan*. Cette souveraineté resta, pendant environ deux siècles, à ses descendans, sous lesquels on bâtit la ville du Caire. Adhud, dernier de ces princes musulmans fatimites, occupoit le trône, lorsqu'ayant besoin de quelques secours, dans une guerre qu'il avoit à soutenir, il en demanda à Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ce prince lui envoya une armée commandée par Saladin, Curde d'origine, qu'Adhud nomma visir et général de ses armées.

Ans de J. C. 640.

965.

Quelque temps après, ce soudan d'Egypte, le dernier des fatimites, étant

1172.

mort, *Saladin* se fit proclamer roi d'Egypte à sa place. Après avoir établi des lois dans son nouveau royaume, il fit de grandes conquêtes dans la Syrie, l'Arabie et la Perse, et fut la terreur des chrétiens, qu'il dépouilla, comme je l'ai dit ailleurs, du trône de Jérusalem. Il laissa ses vastes états à ses fils, qui se les partagèrent. Leurs successeurs en Egypte furent très-puissans pendant les treizième et quatorzième siècles, et augmentèrent considérablement l'étendue de leur domination, tant du côté de la Syrie que de celui de l'Afrique. Ils avoient un corps de milice nombreux, brave, ardent à la guerre, et qu'on appelloit les *Mammelucks*, nom qui fut donné à leurs souverains. Mais en temps de paix, ils étoient très-dangereux, parce qu'ils étoient indisciplinés et remuans. Enfin ils jettèrent l'Egypte dans une si grande confusion, que Sélim I, empereur des Turcs, ayant profité de ces désordres pour l'attaquer, n'eut pas de peine à la conquérir, après avoir battu les Mammelucks, et tué le soudan. Il la réunit, en 1516, à l'empire ottoman, dont elle forme encore une province, gouvernée par un bacha, au nom de l'empereur mahométan.

Au midi de l'Egypte, est l'Abyssi-

nie, ou l'empire du *grand Négus*. L'histoire de ce pays nous est absolument inconnue. Ce que nous en savons de plus intéressant, c'est que les Abyssins sont chrétiens, ainsi que leur souverain, mais que plusieurs sont infectés de l'hérésie d'*Eutichès*.

## II.

## ÉTATS BARBARESQUES.

Le pays qui renferme les États Barbaresques, et qui s'étend le long de la mer Méditerranée, depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan, portoit, comme je l'ai déjà dit, le nom général d'Afrique. Il commença à être appellé *Barbarie*, dans le septième siècle, lors de l'invasion des Arabes, à qui la langue des Africains paroissoit un jargon inintelligible. Ce nom lui fut donné du mot *barbar*, qui marque dans la langue arabe le son que forme une personne qui parle entre les dents.

Dès leur première entrée en Afrique, les Arabes eurent de très-grands succès contre les armées des empereurs de Constantinople. Dans le même temps qu'ils se rendirent maîtres de l'Egypte, ils s'emparèrent de Tripoli et d'une grande partie du pays de Barca. Ils y bâti- An de J. C. 640.

rent, sur les ruines de l'ancienne Cyrène, une ville qu'on appella *Cairouan*, et qui fut leur première capitale dans cette partie du monde. D'année en année, ils y firent de nouveaux progrès; et insensiblement ils réduisirent sous leur domination, avant la fin du septième siècle, toute l'Afrique qui avoit été possédée par les Romains. Ces Arabes ou Sarasins, que l'on s'accoutuma à appeller *Maures*, parce qu'ils occupoient la Mauritanie, restèrent fidèles aux califes de Bagdad pendant tout le huitième siècle.

Mais dans le cours du neuvième, cet empire des califes fut en proie à des divisions intestines, et au milieu de cette confusion; les gouverneurs des différentes provinces d'Afrique se rendirent indépendans. Un émir, nommé *Edris*, établit un royaume particulier à Fez, dans l'ancienne Mauritanie tingitane, et un autre s'empara du reste de la côte. Celui-ci étoit un descendant d'Aglab, dont le fils Ibrahim avoit été nommé gouverneur d'Afrique, il y avoit plusieurs années, par le calife Aaron-al-Raschid. Cette dynastie des *aglabites* y régna pendant plus d'un siècle, résidant tantôt à Cairouan, tantôt à Tunis. Dans le milieu du dixième, celle des *fatimites*,

ainsi nommés de Fatime, fille unique de Mahomet, et femme d'Ali, leur premier chef, chassa de l'Afrique les aglabites, et environ cinquante ans après, fit, comme je l'ai déjà dit, la conquête de l'Egypte, où ces princes, sous le titre de soudan, s'approprièrent tous les droits du califat. Mais en même-temps leur puissance s'affoiblit considérablement en Afrique; et c'est depuis cette époque que se sont formés les divers états ou royaumes, dont je vais dire un mot, en suivant l'ordre chronologique de leur établissement.

Le pays d'*Alger*, qui comprend toute l'ancienne Numidie, se rendit indépendant des califes d'Egypte, au commencement du onzième siècle, et prit le titre de royaume. Il fut gouverné, pendant deux cents ans, par des rois de la dynastie des *zeïrides ;* tomba ensuite sous celle des rois ou empereurs de Maroc, de la famille des *almohades*, et suivit le sort de cet empire jusqu'aux premières années du seizième siècle, où les chérifs, descendans de Mahomet, s'en rendirent les maîtres. Les Algériens demandèrent alors des secours aux Espagnols, pour secouer le joug des chérifs; et ils y réussirent. Mais en même temps ils devinrent tributaires de l'Espagne; et

comme ils aimoient mieux dépendre d'un prince mahométan que d'un roi chrétien, ils s'adressèrent à *Aruch Barberousse*, fameux corsaire qui étoit au service de Soliman I, sultan des Turcs, et le proclamèrent roi sous la protection de l'empereur ottoman. Barberousse régna dans Alger avec une autorité despotique, même barbare, et s'empara de Tunis malgré un grand armement des Espagnols qui le défendoit.

An de J. C. 1518. *Cheredin Barberousse*, son frère, lui succéda, et fit des maux infinis aux chrétiens. Il résista aux forces de Charles-Quint, qui assiégea inutilement Alger en 1541. Mais il ne put l'empêcher de prendre Tunis. Après la mort de leur souverain, les Algériens furent gouvernés pendant plus d'un siècle par des vice-rois de Constantinople, et se donnèrent ensuite un *dey* ou chef de l'état, sous le bon plaisir et la protection du grand seigneur. Ils ne subsistent aujourd'hui que par les pirateries qu'ils exercent sur la Méditerranée. Le roi Louis XIV, choqué de ce qu'ils n'avoient pas respecté le pavillon français, fit bombarder Alger en 1682 et 1683. Les Espagnols leur enlevèrent en 1732 Oran et Marsalquivir, deux villes fortes avec de bons ports, qu'ils possèdent encore.

L'empire de *Maroc*, compris, ainsi que le royaume de Fez, dans l'ancienne Mauritanie tingitane, fut fondé, dans le onzième siècle, par un prince mahométan de la race des *almoravides*, à laquelle succéda celle des *almohades*, qui fut remplacée par celle des *merins*; trois familles qui occupèrent le trône pendant près de cinq siècles. Cet empire est composé de quatre souverainetés, démembrées, à différentes époques, de l'empire des califes en Afrique. Dans les premières années du seizième siècle, les descendans de certains chefs de tribus d'arabes errans, et qu'on appelloit les *chérifs*, s'étant introduits à la cour de Maroc, un d'entre eux s'empara de ce trône, après en avoir massacré le souverain. Un autre conquit le royaume de *Fez*; un troisième, celui de *Tafilet*, et un quatrième celui de *Sus*. Pendant le reste du seizième siècle, et une partie du dix-septième, ces royaumes furent plusieurs fois séparés et réunis. Des frères et des enfans des chérifs se firent souvent la guerre. Mais enfin aujourd'hui l'empire de Maroc et les trois autres royaumes sont soumis à un seul chef, qui prend le titre d'empereur d'Afrique, et qui en est le prince le plus puissant.

An de J. C. 1068.

Le royaume de *Tunis* renferme tout

ce qui étoit autrefois la vraie province d'Afrique, où l'on voyoit les villes de Carthage et d'Utique. Les souverains de Maroc, de la race des *almohades*, le gouvernèrent par délégués jusqu'au treizième siècle. Alors les *Lassis* les supplantèrent, et prirent le titre de rois de Tunis, où ils établirent leur résidence. Ils avoient une cour brillante, une cavalerie nombreuse, et jusqu'à quarante mille hommes d'infanterie. C'est presque tout ce que nous savons de leur histoire jusques vers le milieu du seizième siècle.

An de J. C. 1206.

1533. A cette époque, Mulei-Hassen, qui occupoit le trône, en fut chassé par Barberousse, roi d'Alger. Charles-Quint le rétablit, et le rendit son tributaire. Quel-

1574. ques années après, Sélim II, sultan des Turcs, s'empara de Tunis et du fort de la Goulette; permit aux Tunisiens d'élire un *dey*, et prit cette république sous sa protection. Mais insensiblement les *beys*, seconds officiers de l'état, s'élevèrent à la souveraine puissance sur la ruine de celle des deys. Sous ces deux autorités rivales, la ville de Tunis a éprouvé dans ses propres murs les horreurs de la guerre civile, et se voit presque tous les jours exposée à de nouvelles discordes.

Le royaume de *Tripoli*, plus proche des califes d'Egypte, que les autres états

de l'Afrique, fut le dernier à s'en détacher. On croit cependant qu'après la destruction du califat, arrivée en 1258, cette ville eut ses rois particuliers. Mais on n'en connoît guère l'histoire. Au commencement du seizième siècle, elle fut assiégée et prise par les Espagnols. Quelques années après, Charles-Quint la donna aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui venoient de perdre l'île de Rhodes. Ils en furent chassés, très-peu de temps après, par les Turcs, qui s'en emparèrent. Tripoli se gouverne aujourd hui en république sous la protection du grand seigneur. La principale occupation de ses habitans est la piraterie. Ils l'exercèrent sur les vaisseaux français en 1680; et l'année suivante Louis XIV fit bombarder leur ville.

Ans de J. C.
1510.
1528.
1551.

## AMÉRIQUE.

VERS le milieu du quinzième siècle, quelques marchands flamands découvrirent les îles *Açores* ou *Tercères*, situées sur la route d'Europe en Amérique, vers l'Afrique. Mais ils n'y firent aucun établissement. Gonzalve Velez y aborda en 1449, et en prit possession pour le

roi de Portugal, son souverain, à qui elles appartiennent encore aujourd'hui.

Cristophe *Colomb*, Génois, habile marin, faisoit alors de profondes réflexions sur la figure de la terre, ainsi que sur des vents d'ouest qu'il avoit vus régner aux îles Canaries, et qui ne pouvoient venir que de quelques terres occidentales. Persuadé qu'il y avoit des pays qui nous étoient inconnus, il forma le projet d'aller les découvrir. Il proposa d'abord son entreprise à Gênes, sa patrie, où il fut traité de visionnaire. Les cours d'Angleterre et de Portugal, auxquelles il s'adressa successivement, ne lui firent pas un plus favorable accueil. Un mémoire qu'il présenta à celle d'Espagne, où régnoient Ferdinand et Isabelle de Castille, ne fut point lu, ou le fut sans attention. Mais dès qu'on sut qu'il étoit dans le dessein d'aller offrir ses services à la cour de France, on réfléchit sur l'utilité de son projet, et on lui fournit les moyens de l'exécuter.

An de J. C. 1492. Colomb partit du port de Palos avec trois vaisseaux, et alla mouiller aux îles Canaries, d'où il prit sa route vers l'occident. Des calmes de longue durée traversèrent cette navigation, et lui firent essuyer les murmures de son équipage, qui vouloit même attenter à sa vie. Il

n'en fut ni effrayé, ni découragé : il poursuivit son entreprise, qu'il vit couronnée par un premier succès. Ce fut la découverte des îles *Lucayes*, et de celles de *Cuba* et de *Saint-Domingue*, dont il prit possession au nom de sa majesté catholique. L'année suivante, il retourna en Espagne, où on le reçut avec beaucoup de distinction, et où on lui confirma les priviléges qui lui avoient été accordés.

Cette même année, Colomb fit, par ordre de Ferdinand, un second voyage, avec dix-sept vaisseaux, équipés dans le port de Cadix. Ses succès ne furent pas moins heureux que dans le premier. A la découverte de plusieurs îles, il joignit celle de la *Jamaïque*. Pendant son absence, les envieux de sa gloire l'ayant calomnié auprès de Ferdinand, il laissa ses deux frères à la Jamaïque, et repassa en Espagne en 1496. Ans de J. C. 1493.

Après avoir confondu ses ennemis, Colomb se remit en mer pour la troisième fois, et découvrit enfin le continent. Mais *Américic Vespuce*, riche marchand florentin, qui s'embarqua l'année suivante, et qui ne vit guère que ces pays où le Génois avoit été avant lui, donna son nom à l'*Amérique*, qu'on appelle aussi *le nouveau monde*. 1498.

Ce ne fut pas la seule injustice qu'éprouva Colomb. La calomnie, toujours acharnée contre lui, ne cessoit de le poursuivre. Ferdinand, trompé par les ennemis de ce grand homme, envoya un nouveau gouverneur à Saint-Domingue, et rappela Colomb, qui, chargé de fers, fut conduit à Madrid.

An de J. C. 1500. Dans cet intervalle, Vincent Yanez Pinçon, qui l'avoit accompagné dans son premier voyage, fit la découverte du *Brésil*. Mais Alvarez Capral, Portugais, y aborda la même année, et en prit possession au nom de son souverain.

Cependant Colomb, s'étant pleinement justifié à la cour d'Espagne, fit un quatrième voyage en Amérique, et découvrit la *Martinique*, aujourd'hui la plus florissante colonie des Français, et l'isthme de *Panama* ou de *Darien*. Une violente tempête l'obligea de relâcher à la Jamaïque, où il se trouva dépourvu de vivres. Il en demanda aux naturels du pays, qui lui en refusèrent. Colomb les menaça de la colère céleste, leur déclarant que la lune perdroit sa lumière à telle heure. La lune en effet s'éclipsa ; et les Américains, saisis de frayeur, vinrent implorer la clémence du Génois, en lui apportant des provisions.

1502.

Les succès de ce hardi navigateur ai-

guillonnèrent les autres nations à tenter de pareilles entreprises. Les Portugais étendirent leurs premières découvertes en Asie ; et les Français découvrirent en Amérique le *Canada*. Ans de J. C. 1504.

Mais les Espagnols se montrèrent les plus ardens à suivre la route que leur avoit tracée Colomb. Ils découvrirent le *Paraguai*, dont ils possèdent encore aujourd'hui la plus grande partie. 1516 La découverte du *Mexique*, fut faite par Jean de Grizalva, que Vélasquez, gouverneur de l'île de Cuba, y avoit envoyé. 1518. Fernand Cortez, aidé des Américains avec lesquels il avoit fait alliance, le conquit sur Montezume, souverain de cette contrée, et dont la famille encore existante en Espagne, en est une des plus considérables. 1522. Quelques années après, Pizaro extermina la race des Incas, qui régnoient depuis près de quatre cents ans dans le *Pérou*. 1533. Cette conquête fut suivie de la découverte du *Chili*, dont les Espagnols ne purent se rendre entièrement les maîtres, et où l'on voit encore des peuples, gouvernés par leurs *caciques* ou commandans. 1539.

Enfin, les Français, après avoir formé des établissemens en divers endroits, découvrirent, sous Louis XIV, la *Louisiane* ; et, dans le siècle dernier, les 1680.

Russes firent des découvertes au nord-ouest du Canada.

Toutes les nations de l'Europe adonnées au commerce maritime ont des possessions en Amérique. Ainsi, quand la guerre s'allume entre elles dans notre continent, l'embrasement s'étend jusque dans le nouveau monde. Les Anglais y avoient de nombreuses et puissantes colonies. Mais plusieurs villes, connues aujourd'hui sous le nom des *Treize-Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, secouèrent le joug, et déclarèrent leur indépendance en 1776. Secourus par la France et l'Espagne, ils forcèrent, en 1783, l'Angleterre à les reconnoître, après une guerre malheureuse, qu'elle leur avoit faite pour les soumettre.

## LIVRES D'HISTOIRE.

AVANT de faire connoître les meilleurs livres d'histoire, je ne peux me dispenser d'en indiquer quelques autres, dont la lecture doit précéder celle des premiers, et l'accompagner dans le besoin.

L'homme est naturellement ennemi de l'erreur et du mensonge. Il cherche en tout la vérité, principalement dans les ouvrages historiques, où il veut la voir toute nue, et entendre son langage sans le moindre déguisement. Il faut donc apporter toute son attention à y discerner le faux d'avec le vrai. Les moyens d'y réussir sont très-bien développés dans le *traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, par le P. *Griffet*, jésuite. Cet excellent ouvrage renferme, non seulement tout ce qu'on peut dire de plus sensé, de plus judicieux et de plus solide sur la critique des faits historiques, mais encore des observations très-justes sur plusieurs historiens célèbres, dont les erreurs et les méprises sont relevées avec beaucoup d'érudition et de sagacité.

Il est des notions de morale, qui sont de la dernière importance pour le bon usage de l'histoire. On pourra se les rappeller, en lisant le morceau *du goût de la solide gloire et de la véritable grandeur*, qui est à la tête du 3.e vol. du *Traité des études*, par *Rollin*. Les sages principes que l'auteur y établit, nous apprennent à ne juger des choses que par la vérité ; à n'admirer que les actions réellement louables et vertueuses, et à ne pas confondre avec celles-là, d'autres actions qui ne le sont point, quoiqu'elles le paroissent aux yeux du vulgaire.

On a eu bien raison de dire que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire. Sans elles, nous ne marchons que dans les ténèbres, et nous ne pouvons faire que de faux pas. Tous les lieux de la terre nous sont étrangers : tous les événemens, sans suite et sans liaison, forment dans notre esprit un chaos qu'il est impossible de débrouiller. La *géographie ancienne abrégée*, par *d'Anville*, et la *géographie moderne*, par l'abbé *Nicolle de la Croix*, sont celles où il y a le plus d'ordre et d'exactitude. Elles donnent une notion sûre et précise de la terre, des principaux empires ou états, qui la divisoient autrefois,

fois, et qui la divisent aujourd'hui. La situation respective des lieux y est trop bien décrite, pour qu'on ne puisse pas se reconnoître, quelque histoire qu'on ait entre les mains.

Il faut joindre à ces deux ouvrages les *cartes anciennes* de *d'Anville ;* le *nouvel atlas* de *Robert de Vaugondy*, et le *dictionnaire géographique*, imprimé sous le nom de l'abbé *Vosgien*.

La chronologie ou la science des temps est indispensable, pour qu'on puisse retenir les faits. Mais il n'est pas nécessaire d'en faire une étude bien approfondie ; je veux dire, de vouloir en éclaircir l'obscurité dans tous ses points, et de s'engager dans des questions épineuses qui divisent les savans. Une bien profonde érudition en cette matière, est inutile à quiconque veut seulement étudier l'histoire pour son plaisir et son utilité. Il suffit de se former un tableau des principaux événemens, en les rangeant dans l'ordre des temps où ils sont arrivés. Les *tablettes chronologiques* de l'abbé *Lenglet du Fresnoy*, sont très-bonnes pour cet objet. L'utilité de ce livre est généralement reconnue.

On pourra se servir de l'*abrégé chronologique de l'histoire universelle* du P *Petau*, jésuite, traduit par *Maucroix*.

Une certaine connoissance des intérêts des princes et des vraies maximes du gouvernement, est de la plus grande ressource dans l'étude de l'histoire. Ainsi, il ne faut pas manquer de lire le *traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit du latin de *Grotius*, avec d'excellentes remarques par *Barbeyrac*. Il n'est point d'ouvrage sur le droit public, qu'on puisse comparer à celui-là, pour la sagesse des principes, et la solidité du raisonnement.

## HISTOIRE SAINTE.

La bible est certainement la source, où nous devons puiser toutes les connoissances relatives à l'histoire sacrée. (La traduction qu'en a donnée le P. de *Carrières*, de l'Oratoire, est la plus estimée.) Mais, comme ce livre divin doit être lu dans une autre vue que celle d'orner son esprit, il faut, pour étudier l'histoire sainte, s'attacher aux bons ouvrages, qui ont été composés sur le texte sacré.

L'*histoire sainte de l'ancien et du nouveau testament*, par don *Calmet*, bénédictin, mérite la préférence sur toutes celles que nous avons en notre langue. Il n'y en a pas qui soit faite avec autant d'étendue et d'exactitude. L'auteur raconte d'une manière nette et sui-

vie, sans perdre pourtant de vue les grandes difficultés, qu'il éclaircit en peu de mots, et avec beaucoup de justesse.

Le P. *Berruyer*, jésuite, a écrit l'*histoire du peuple de Dieu depuis son origine jusqu'à la naissance du messie*, d'un style animé, brillant et pittoresque. Mais il n'a point altéré les faits contenus dans les livres saints. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de les avoir revêtus de tout le coloris de la plus belle imagination, en s'éloignant de la simplicité des écrivains inspirés de Dieu.

Nous avons un très-bon *abrégé de l'histoire de l'ancien testament*. Il renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'histoire sainte, avec des extraits fort bien faits des livres de *la sagesse*, et des *prophètes*.

Le peuple, qui a été, durant tant de siècles, le dépositaire de la religion, des oracles et des promesses de Dieu, mérite d'être connu d'une manière particulière. Les *mœurs des Israëlites*, par l'abbé *Fleuri*, livre écrit d'un style simple et touchant, donneront une idée générale de ses usages, de ses coutumes, de sa façon de vivre, et de son gouvernement.

Mais je crois pouvoir saisir cette occasion, pour dire ici que, si l'on veut

connoître parfaitement la nation juive, on doit avoir recours aux *antiquités judaïques* de *Josephe*, traduites par *Arnaud d'Andilly*. Cette histoire commence dès la création du monde, et finit au règne de Néron. La plus grande partie des événemens sont tirés des livres de l'ancien testament, et y sont racontés dans le même ordre, sans que l'auteur y ait rien diminué ou augmenté. C'est un des plus agréables, des plus judicieux, et des plus éloquens historiens de l'antiquité.

*Josephe* a fait une autre histoire, qui sert de suite à la première. C'est l'*histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, écrite d'un style plein de force et de noblesse. On y voit s'accomplir à la lettre les fameuses prophéties de *Daniel*, et de Jésus-Christ lui-même, sur la destruction du temple de Jérusalem ; de ce temple, dont il ne devoit pas rester pierre sur pierre, et qui fut brûlé jusques dans ses fondemens, malgré Titus lui-même, qui venoit de s'emparer de cette ville. Cette histoire suppose une certaine connoissance de l'histoire romaine. On ne doit la lire qu'après avoir étudié cette dernière, jusqu'au douziéme des empereurs, connus sous le nom des douze Césars.

## HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Les *actes des apôtres* sont le livre où l'on doit acquérir les premières notions de l'histoire ecclésiastique. Considéré uniquement comme ouvrage historique, c'est un chef-d'œuvre.

La *vie de Jésus-Christ*, par le P. *Montreuil*, jésuite, retouchée par le P. *Brignon*, son confrère, peut passer pour une bonne concorde des évangiles.

Si l'on peut se procurer l'*histoire évangélique*, par le P. Paul *Pezron*, bernardin, il ne faut pas manquer de la lire. Elle contient tout ce que l'histoire profane peut fournir de plus utile pour celle de Jésus-Christ.

On s'attachera ensuite à connoître les premiers chrétiens; ces hommes si admirables par leurs vertus, supérieurs à tous les héros par leur courage, et dont le grand *Corneille* a dit avec autant d'énergie que de vérité:

Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.

Les *mœurs des chrétiens*, par l'abbé *Fleuri*, offrent le tableau le plus intéressant et le plus vrai de la vie sainte et toute pure de ces premiers enfans de

l'église. Le savoir et la piété brillent également dans cet ouvrage, un des plus propres à inspirer le respect et l'amour pour la religion.

L'*histoire ecclésiastique* du même auteur est très-bien faite, tant pour le plan que pour l'exécution. Il y a peu d'histoires écrites avec autant de sagesse, aussi recommandable par la pureté du langage, l'éloquente simplicité du style, la certitude et la vérité des faits. L'abbé *Fleuri* ne rapporte que ceux qui sont appuyés sur le témoignage des auteurs contemporains. Ses réflexions sont courtes, solides, et pleines de sens.

L'auteur avoit mis au commencement de quelques volumes, huit discours, qui ont été imprimés séparément sous le titre de *discours sur l'histoire ecclésiastique*. Ce sont des chef-d'œuvres de raison, de critique et de goût. On ne peut rien dire de plus sage sur l'établissement, les progrès de la religion chrétienne, et sur les divers états où s'est trouvée l'église, dans le cours de près de dix-huit siècles. Le style de ces discours est plus orné, plus élégant et plus précis que celui de la grande histoire.

L'abbé *de Berault de Bèlcastel*, a fait une *histoire de l'église*, qui tient un juste milieu entre la longueur

des grandes histoires, et la sécheresse des mauvais abrégés qu'on nous a donnés. Il a eu l'art de renfermer en un assez petit nombre de volumes tous les faits intéressans. Il y a beaucoup d'ordre et de méthode dans cette histoire. La marche en est rapide; la narration nette et bien liée; le style simple, pur, énergique, et bien souvent éloquent.

L'histoire des papes forme une partie essentielle de l'histoire ecclésiastique. Nous en avons deux générales. La première, ouvrage d'André et de François *Duchesne*, père et fils, n'est qu'une compilation indigeste, quoique exacte, qui ne se fait pas lire avec plaisir. La seconde, qui s'étend depuis Saint-Pierre jusqu'à Benoît XIII, n'est pas supportable. La partialité la plus révoltante, le fiel de la satire, le style rampant et décousu la rendroient dangereuse, si l'on avoit le courage d'en soutenir la lecture. Il faudra se borner à quelques histoires particulières, qui sont:

L'*histoire du pontificat de Saint-Léon.* Outre l'extinction de plusieurs hérésies, et principalement de celle de *Pélage*, qui prétendoit que l'homme peut, sans le secours de Dieu, parvenir à un état de perfection, on y voit les grandes révolutions qui se sont passées

dans les deux empires d'Orient et d'Occident, sous le règne de six empereurs. Saint-Léon est ce même pape, qui parla avec tant d'éloquence à Attila, roi des Huns, lorsque celui-ci s'avançoit vers Rome pour la saccager, qu'il lui persuada de retourner dans son pays.

L'*histoire du pontificat de Saint-Grégoire le Grand*, si illustre par ses écrits, ses vertus, son zèle à défendre les intérêts de la religion, et à maintenir la discipline ecclésiastique. Elle renferme tout ce qui s'est passé de plus remarquable, dans les deux empires, en France, en Angleterre, en Espagne, et en Afrique, pendant tout le temps que ce digne pontife occupa le siége de l'église.

Ces deux histoires sont du P. *Maimbourg*, jésuite. Son style a essuyé beaucoup de critiques. Mais le lecteur qui se dépouillera de toute prévention, le trouvera en général énergique, rapide, nombreux, et bien souvent éloquent. Il n'est aucun ouvrage de cet historien, qui n'offre des morceaux considérables de la plus grande chaleur et du plus grand intérêt.

On pourra lire encore la *vie du pape Alexandre VI;* pontife ambitieux et avare, dont les mœurs scandaleuses firent gémir l'église et tous les gens de bien.

Cette *vie*, traduite de l'anglais de *Gordon*, est pesamment écrite, mais exacte.

La *vie du pape Sixte V*, traduite de l'italien de *Gregorio Leti*. C'étoit un pontife habile à gouverner, estimé de tous les princes de son temps, vigilant à faire rendre la justice, et à faire observer les loix tant civiles qu'ecclésiastiques. Les événemens les plus remarquables dont l'Europe fut le théâtre dans le seizième siècle, forment une partie intéressante de cette histoire. Mais il y a quelques anecdotes hasardées sur ce pape.

La *vie du pape Clément XI*, par *Reboulet*, assez bien écrite. Le pontificat de ce pape, qui donna un asile au fils du prétendant à la couronne d'Angleterre, est intéressante pour l'histoire du commencement du siècle dernier, pendant lequel une partie de l'Europe et l'église furent très-agitées, à l'occasion des erreurs de Jansénius, évêque d'Ypres.

Il seroit bien à desirer que nous eussions une histoire complète des hérésies. Elle offriroit le tableau le plus instructif des égaremens de l'esprit humain, livré à ses propres lumières. Au défaut de cette histoire, on pourra consulter le *Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes*, par l'abbé *Plucquet*. Cet ouvrage ne doit pas être confondu dans la

foule des compilations de cette espèce. Il est très-bien fait, très-instructif, et suppose des connoissances étendues. Le discours préliminaire mérite, sous tous les rapports, d'être lu.

Les meilleures histoires particulières des hérésies, sont celles de l'*arianisme*; hérésie d'Arius, qui nioit que Jésus-Christ fût égal à son père :

*Des iconoclastes*, qui rejettoient le culte des images :

*Du grand schisme des Grecs*, qui, vers le milieu du neuvième siècle, ne voulurent point reconnoître l'autorité du pape :

*Du grand schisme d'Occident*, causé par l'élection de Clément VII, à la place d'Urbain VI, et dans laquelle la France et les différentes puissances de l'Europe prirent parti :

*Du luthéranisme;* hérésie de Luther, moine augustin d'Allemagne, qui écrivit et prêcha contre le libre arbitre, la justification, les indulgences, le purgatoire, les sacremens, l'autorité du pape et de l'église, etc. :

*Du calvinisme;* hérésie de Calvin, chanoine de l'église de Noyon, qui, adoptant la doctrine de Luther dans presque tous ses points, nia de plus la présence réelle dans l'eucharistie : ces deux der-

nières hérésies ont inondé de sang l'Allemagne, la France et les Pays-Bas. Le P. *Maimbourg* est l'auteur de toutes ces histoires, qui font connoître, non seulement ces différentes erreurs, mais encore les troubles et les guerres dont elles furent suivies.

La *vie* du même *Pelage*, dont j'ai parlé un peu plus haut, a été écrite par le P. *Patouillet*, jésuite, avec tout l'ordre, toute la clarté, toute la précaution, et tout l'agrément qu'on peut desirer. Il y a peu d'ouvrages sur des matières aussi sérieuses, qui se fassent lire avec autant de plaisir.

L'*histoire du fanatisme des religions protestantes*, par le P. *Catrou*, jésuite, doit être lue. Elle contient l'histoire *des anabaptistes*; secte qui condamne le baptême conféré aux enfans, rejette les loix ecclésiastiques et politiques, et qui excita de grands soulèvemens en Allemagne : celle *du davidisme*; branche de la même secte, et dont *Davidi* fut le chef : celle des *quakers* ou *trembleurs*, ainsi nommés, parce qu'ils affectent de trembler quand ils prient, ou qu'ils prophétisent. Cette secte, autre branche que celle des *anabaptistes*, prit naissance en Angleterre, dans le dix-septième siècle, pendant les

guerres civiles qui furent si fatales au roi Charles I. *George Fox* en fut l'instituteur.

On perdroit beaucoup, si on ne lisoit pas la belle *histoire des variations des églises protestantes*, par *Bossuet*. C'est le récit fidèle des changemens faits dans la doctrine des protestans, et en même temps la critique la plus solide, et la réfutation la plus complète qu'il soit possible d'en faire.

Il ne sera pas inutile de joindre à ce livre l'*histoire du fanatisme* de notre temps, par *Brueys*, avec la continuation, ou l'*histoire des Cévennes*. On y verra le détail des troubles que le calvinisme a excités en France, sur la fin du règne de Louis XIV.

Si l'on est curieux de se former une idée des opinions modernes des *jansénistes* et des *quiétistes*, et des fameuses querelles qu'elles ont engendrées, on pourra lire l'*histoire des cinq propositions de Jansénius*, par *Dumas*. Elles roulent sur la grace, le libre arbitre, et la prédestination.

L'*histoire de la constitution Unigenitus*, par *Lafitau*, évêque de Sisteron. Cette bulle, que donna le pape Clément XI, condamne cent et une propositions, extraites des *réflexions mo-*

*rales* du P. *Quesnel*, de l'Oratoire, sur le nouveau testament.

La *relation de l'origine, du progrès, et de la condamnation du quiétisme en France.* Cette erreur fut établie par Michel *Molinos*, prêtre espagnol. Le principal point de sa doctrine étoit, qu'*on doit s'anéantir soi-même pour s'unir à Dieu*, et demeurer ensuite dans une parfaite *quiétude* : c'est de là que ses disciples furent appelés *quiétistes*. Elle fut condamnée à Rome. Quelques années après, *Fénélon* donna l'*explication de la maxime des saints*. Bossuet l'accusa d'enseigner le *quiétisme* dans cet ouvrage. Le livre en effet fut condamné par le pape Innocent XII. L'archevêque de Cambrai se soumit aussitôt à cette censure, et déclara sa soumission, par un mandement qu'il publia peu de jours après.

L'histoire des conciles est comprise dans celle de l'église. Cependant il y en a quelques-uns, dont le détail particulier peut intéresser. Tels sont le concile de *Pise*, qui mit fin au grand schisme d'Occident : le concile de *Constance*, qui condamna aux flammes *Jean Huss*, et *Jérôme de Prague*, parce qu'ils soutenoient les opinions de *Wiclef*, contre l'écriture sainte, la confession, la pré-

sence réelle dans l'eucharistie, la primauté du pape, les vœux monastiques, etc. : le concile de *Bâle*, des décrets duquel, et conjointement avec les prélats qui la composoient, fut dressée la célèbre pragmatique-sanction, dans une assemblée de l'église gallicane, tenue à Bourges, en présence de Charles VII, roi de France. Les *histoires* de ces trois *conciles* ont été faites par Jacques *Lenfant*, protestant, qui y a joint celle *de la guerre des hussites*, sectateurs de *Jean Huss*, leur chef. Elles sont curieuses, assez bien écrites, et impartiales.

Il y a quelques années que le P. *Richard*, dominicain, a publié une *analyse des conciles* généraux et particuliers. Elle est fort bien faite, très-instructive, et bonne à consulter.

Je ne saurois trop recommander ici la lecture de l'*apologétique pour les chrétiens*, par *Tertullien;* chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition; ainsi que le *traité contre Celse*, par *Origène;* où l'on voit une réfutation solide et complète des plus fortes objections de *Bayle*, et des modernes détracteurs de la religion chrétienne : ce qui est une preuve bien claire que ceux-ci n'ont pas la coupable gloire de les avoir trouvées les premiers, et qu'il n'y a que les personnes peu ins-

truites qui en attribuent la découverte à l'étendue de leurs lumières, et à la profondeur de leurs connoissances.

Au reste, en annonçant, dans le titre de cet ouvrage, une courte notice des meilleurs livres, où l'on doit étudier l'histoire dans tous ses détails, je n'ai pas prétendu en exclure, non seulement les livres d'histoire universelle, qui, à proprement parler, sont des abrégés de l'histoire de chaque pays du monde, mais encore les abrégés mêmes, et les mémoires. Ces sortes d'ouvrages, lorsqu'ils sont bien faits, sont très-utiles, et même nécessaires; les uns, en ce qu'ils nous apprennent les élémens de l'histoire; les autres, en ce qu'ils éclaircissent ou rapportent des faits intéressans qui doivent y être consignés. De ce nombre, sont :

Les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, justifiés par les citations des auteurs originaux, avec une chronologie, où l'on fait un abrégé de l'histoire ecclésiastique et de la profane, et des notes pour éclaircir les difficultés des faits et de la chronologie, par *le Nain de Tillemont*; ouvrage savant et exact.

Les *mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en*

1716, *avec des réflexions et des remarques critiques*, par le P. d'*Avrigny*, jésuite. Ils sont recommandables par la beauté du style, le développement des faits, l'intérêt et la clarté que l'auteur a su répandre sur des matières théologiques, et la justesse qui caractérise ses remarques.

L'*abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, par *Macquer*. Les faits y sont resserrés avec précision, et la chronologie y est exacte.

## HISTOIRE PROFANE, UNIVERSELLE.

*Diodore de Sicile*, ainsi appelé, parce qu'il étoit né (environ 60 ans avant J. C.) à Agyre, ville de Sicile, avoit composé, en grec, une *bibliothèque historique*, divisée en quarante livres, et qui comprenoit l'histoire des Egyptiens, des Syriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains et des Carthaginois. Il ne nous en est parvenu que quinze livres, avec quelques fragmens. Le style en est simple et grave. Mais on accuse cet auteur de n'être pas toujours exact et impartial. L'abbé *Terrasson* l'a fidellement traduit.

*Trogue-Pompée*, natif du pays des

Voconces, dont la capitale étoit Vaison, dans le comtat Vénaissin, avoit fait, en latin, vers le commencement de l'ère chrétienne, une histoire, où il retraçoit tout ce qui s'étoit passé de plus important dans l'univers, jusqu'au règne d'Auguste. Environ cent cinquante ans après, *Justin* en donna un *abrégé*, qui fit perdre l'histoire même. Cet abréviateur écrit et peint très-vivement : de plus, sa morale est sage. Celui qui l'a le mieux traduit, est l'abbé *Paul*.

Parmi les historiens modernes, on doit distinguer le baron de *Pufendorf*, écrivain allemand, et auteur de l'*introduction à l'histoire moderne générale et politique de l'univers*. On y voit l'origine de tous les peuples de la terre, les principales révolutions qu'ils ont éprouvées, et leur situation au milieu du siècle dernier. Cette histoire ne comprenoit d'abord que l'Europe moderne. *Bruzen de la Martinière* y a ajouté l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique. De *Grace* l'a corrigée sur les meilleurs auteurs, et l'a considérablement augmentée, en continuant l'histoire de tous les pays de l'univers, jusqu'à l'année 1755. C'est une des meilleures en ce genre, et pour le style, et pour le fond. Les faits y sont détaillés dans une juste étendue; les causes des

grands événemens y sont expliquées ; et l'on y fait même connoître les intérêts des divers souverains, et le gouvernement des peuples.

Nous avons de *Hardion* une *histoire universelle, sacrée et profane*, qu'il composa dans le dernier siècle, pour l'usage des dames de France. Cet ouvrage très-bien écrit, fait avec beaucoup de goût et de discernement pour la critique, est beaucoup moins étendu qu'une grande histoire, et beaucoup plus qu'un simple abrégé. Les derniers volumes sont de *Linguet*.

On a publié, il y a quelques années, une *histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, composée en Angleterre, par une société de gens de lettres, et traduite en français. Elle a été assez bien accueillie.

L'*abrégé de l'histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à l'année* 1598, par *le* P. *Turselin*, jésuite, est écrit en un latin élégant et pur, et peut avoir son utilité. Il a été fort bien traduit par l'abbé *Lagneau*, qui y a ajouté le quatrième volume, et qui a enrichi tout l'ouvrage de notes instructives.

Le sublime *discours sur l'histoire*

*universelle*, par *Bossuet*, en est le plus parfait abrégé que nous ayons, jusqu'au temps de Charlemagne : la continuation a été faite par une autre main. Quel art admirable, quelle énergique précision dans l'enchaînement, dans le récit des faits! Quelle rapidité, quel feu dans le style! quel coloris dans les tableaux! quelle élévation dans l'ame et dans le génie de l'auteur! Il nous échauffe; il nous entraîne; il nous fait voir, pour ainsi dire, en un clin d'œil tous les siècles; il nous fait parcourir d'un seul pas tous les pays. *Voltaire* a eu bien raison de dire que ce discours n'a eu ni modèles ni imitateurs. C'est un des plus beaux morceaux d'éloquence qui soient sortis de la main des hommes. Mais, en même temps, c'est le livre qui nous apprend le mieux l'usage que nous devons faire de l'histoire.

## HISTOIRE ANCIENNE.

L'histoire des peuples anciens les plus célèbres, se trouve dans un même ouvrage sous le titre d'*Histoire Ancienne. des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Macédoniens*, par *Rollin*. On voit qu'en gé-

néral il a pris pour guides les auteurs grecs et les latins, et qu'il a recueilli tout ce qu'ils ont de plus beau, de plus intéressant, soit pour les faits, soit pour les réflexions. Le style de cette histoire est pur, harmonieux, et souvent éloquent; la narration libre, aisée: mais elle n'est pas toujours assez rapide. Cet ouvrage d'ailleurs respire la vertu et la fait aimer. Le principal objet de Rollin étoit d'orner l'esprit, et de former le cœur de la jeunesse; et s'il est vrai que sa morale soit un peu longue, et quelquefois verbeuse, le sentiment qui l'a dictée doit bien le justifier aux yeux de ses critiques. « Je reviens encore à mes jeunes gens, « dit-il dans un endroit; et il faut bien « qu'on me le pardonne: car j'avoue que « je ne puis les perdre de vue, et que « tout ce qui peut contribuer à leur ins- « truction me touche sensiblement. » Belle leçon pour tous les instituteurs! L'abbé *Tailhié*, disciple de Rollin, a donné un abrégé de cette histoire.

Celle *des empires et des républiques* depuis le déluge jusqu'à J. C., par l'abbé *Guyon*, fut d'abord un peu négligée, lorsqu'il la publia. Elle ne méritoit pas de l'être. Si cet ouvrage n'est pas aussi recommandable que celui de Rollin, par la douceur, l'élégance, et

l'harmonie du style, il est plus méthodique, plus exact, plus concis, et plus plein.

*Xénophon*, né à Athènes, vers l'an 450 avant J. C, a fait la *Cyropédie*, ou *histoire de Cyrus*, traduite en notre langue, par *Dacier*. Elle renferme les plus belles et les plus sages maximes touchant l'art de régner. C'est à tort qu'on l'accuse d'avoir fait cette histoire, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement. Le fond des événemens est vrai : il se trouve conforme au témoignage de l'écriture-sainte.

La Grèce composée de tant de petits états, dont les intérêts étoient si opposés, a été le théâtre d'un si grand nombre d'événemens arrivés à la même époque, et confondus, pour ainsi dire, les uns dans les autres, qu'il paroissoit bien difficile de débrouiller tout ce chaos, et de mettre de l'ordre et de la liaison dans les matières, pour en faire une histoire complète et bien suivie. Ce dessein a été conçu et exécuté en notre langue, par *Cousin Despréaux*, qui nous a donné une *histoire générale et particulière de la Grèce*, en y renfermant tout ce qu'il est important de savoir sur ce pays. Elle est précédée d'une

description géographique, de dissertations sur la chronologie, les mesures, la mythologie, etc. On y voit l'origine les progrès de la décadence des loix, des sciences, des arts, des lettres, de la philosophie, etc. L'auteur termine son ouvrage par un parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

De tous les historiens qui ont écrit en grec, le plus ancien est *Hérodote*, né à Halicarnasse, capitale de la Carie dans l'Asie mineure, vers l'an 484 avant J. C. C'est ce qui l'a fait appeller *le pere de l'histoire*. Mais comme il l'a défigurée par une foule d'oracles menteurs, et de contes puérils, on lui a donné aussi le nom de *père du mensonge*. Cependant son histoire des guerres des Perses contre les Grecs, et de celles de bien d'autres peuples, est si bien écrite, qu'il faut la lire dans la bonne traduction que nous en a donnée le savant Larcher.

Les historiens grecs, tels que *Thucydide*, *Xénophon* et *Polybe*, doivent être lus sans cesse et médités par les jeunes militaires. Ces écrivains étoient eux-mêmes de très-bons capitaines; et la description des batailles qu'ils font en hommes du métier, ne peut que donner les plus grandes connoissances dans l'art de la guerre. Le lecteur est con-

duit, comme par la main, dans les siéges et les combats qu'ils décrivent. Les ruses, les stratagêmes, les fausses marches, les attaques vraies ou simulées, les campemens, les décampemens, rien n'échappe à ces capitaines historiens. Tout est présenté sous le point de vue le plus propre à faire naître ou à perfectionner les idées.

*Thucydide*, né à Athènes, vers l'an 475 avant J. C., nous a laissé l'*histoire de la guerre du Péloponèse* jusqu'à la vingtième année seulement. Il a un style brillant, concis et plein de feu. Presque tous ses mots suivant, *Cicéron*, sont des sentences. d'*Ablancourt* l'a traduit.

L'*histoire grecque*, par *Xénophon*, est une continuation de celle de *Thucydide*, jusqu'à la bataille de Mantinée. On trouvera difficilement un maître plus habile dans le métier de la guerre, et un historien aussi recommandable par la douceur et la simplicité de la diction. Il a eu pareillement d'*Ablancourt* pour traducteur.

*La retraite des dix mille* est encore un de ses ouvrages. C'est la plus belle action de guerre, qui soit rapportée dans l'histoire ancienne et dans la moderne. Rien n'a manqué à *Xénophon* pour raconter dans le dernier détail cette entreprise si hardie et si sa-

gement conduite. Il en fut non seulement le témoin oculaire, mais encore le héros, puisqu'il commandoit l'arrière-garde. La traduction qu'en avoit faite d'*Ablancourt* est oubliée, depuis que *Larcher* a publié la sienne.

L'*histoire* de *Polybe*, né dans le Péloponèse vers l'an 203 avant J. C., a été traduite du grec, par dom *Thuillier*, bénédictin, et regarde particulièrement les Grecs, quoique l'auteur y parle beaucoup des Romains. Les politiques aussi bien que les militaires, y trouveront de quoi s'instruire : *Polybe* étoit l'un et l'autre. La traduction est foible : elle étoit presqu'entièrement *ignorée*, lorsque le chevalier *Folard* la tira de l'oubli, en y ajoutant un excellent commentaire, que les gens de guerre ne sauroient lire avec trop de réflexion. C'est un corps de science militaire, enrichi de notes critiques et historiques, où toutes les grandes parties de la guerre sont expliquées et démontrées.

*Pausanias*, né à Césarée en Cappadoce, dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, a écrit en grec un *voyage historique de la Grèce*, aussi instructif par le fond d'érudition dont il est rempli, que par la description des objets, et par la richesse du style. En décrivant

décrivant la situation des lieux, les beautés de la nature, et les monumens des arts, Pausanias nous trace l'origine des divers habitans de ces belles contrées, et nous apprend quelle étoit leur religion, quelles étoient leurs loix, leurs coutumes, leurs mœurs. On peut puiser dans cette relation si bien circonstanciée, une infinité de connaissances en matière de goût, de chronologie, de géographie, d'histoire et de critique. Nous en devons la traduction à l'abbé *Gédoin*.

*Les mœurs des Grecs*, par *Menard*, sont un bon ouvrage qui peut servir d'introduction à l'histoire grecque.

L'*histoire abrégée de la Grèce*, traduite de l'anglais, de *Temple Stanyan*, renferme les événemens les plus intéressans, depuis l'origine des Grecs, jusqu'au règne d'Alexandre.

En étudiant l'histoire, il est de la plus grande importance de lire les vies particulières des hommes illustres en tous les genres. Elles ont cet avantage sur les histoires générales, qu'elles nous montrent les hommes de plus près, et tels qu'ils sont. Les grands événemens nous frappent, nous étonnent, nous jettent dans l'admiration. Mais comme nous ne les voyons, pour ainsi dire, que dans le lointain, à cause de la distance, qui se

trouve entre nos facultés morales, et les actions qui ont fait la grandeur, ou causé la chûte des empires, ils nous instruisent bien moins que les faits particuliers. Ceux-ci ont un rapport plus immédiat avec nous, parce qu'ils nous présentent, en quelque manière, la comparaison d'un homme avec un autre. On ne lit pas avec moins de plaisir la vie d'un grand personnage, qu'un bon traité de morale, parce que c'est là que l'histoire instruit les hommes par les hommes mêmes.

Tel est le louable usage qu'en a fait *Plutarque*, né dans la Béotie, vers l'an 50 de l'ère chrétienne. Ses *vies des hommes illustres*, traduites du grec, par *Amiot*, dont le style gaulois conserve encore un air de fraîcheur, et après lui, par *Dacier*, sont un vrai chef-d'œuvre en ce genre d'instruction. Nous y voyons d'ailleurs ce que Rome et la Grèce ont produit de plus grand en hommes, dignes de fixer les regards de la postérité. La narration de *Plutarque* est simple, vive et pleine de chaleur. Les comparaisons qu'il fait de différens Grecs et de différens Romains, sont d'une justesse et d'une sagacité d'esprit admirable.

*Cornelius Nepos*, un des écrivains les plus élégans du siècle d'Auguste, a fait

les *vies des grands hommes de l'antiquité.* Dans la première partie de son ouvrage, il célèbre ceux que la Grèce a vus naître. Il ne nous reste presque rien de la seconde qui contenoit les vies des grands hommes de Rome. Cet auteur a été fort bien traduit par l'abbé *Paul.*

L'*histoire* d'*Epaminondas*, qui n'est pas dans *Plutarque*, a été écrite en notre langue, par l'Abbé *Seran de la Tour.* Elle est remarquable par la variété des événemens, la grandeur des personnages et des actions. Le célèbre commentateur de *Polybe* y a ajouté un plan des principales batailles d'*Epaminondas*, avec une explication qui fait connoître la profondeur du génie du capitaine grec.

Le même abbé a fait aussi l'*histoire de Philippe, roi de Macédoine*, prince rempli des plus grandes qualités pour la guerre et pour le gouvernement, et qui prépara à son fils Alexandre les conquêtes qui l'ont rendu si célèbre. Ces deux histoires sont écrites avec noblesse, et se font lire avec intérêt.

*Quinte-Curce*, qui vivoit à Rome vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, a décrit en beau latin les *exploits d'Alexandre le Grand.* La traduction que *Vaugelas* en a donnée,

est exacte. Mais comme le style de cet écrivain est un peu suranné, il faut lire celle de *Beauzée*, qui ne laisse rien à desirer pour l'exactitude, l'élégance et la précision.

L'*histoire du siècle d'Alexandre* par *Linguet*, est très-intéressante pour le fond et pour le style. On y voit un précis des âges qui ont précédé ce siécle, et des peuples connus avant Alexandre; un grand nombre de traits de la vie de ce conquérant; les grands hommes qui ont illustré son règne; et un tableau du gouvernement des peuples de l'Asie et de la Grèce.

*Pyrrhus*, roi d'Epire, ce rival si redoutable aux Romains, et l'un des plus grands généraux de l'antiquité, mérite d'être connu d'une manière particulière. Il faut lire son *histoire*, par *Jourdan*: elle est bien écrite, et plus détaillée que celle qu'on trouve dans *Plutarque*.

## RÉPUBLIQUE ROMAINE.

*Denis d'Halicarnasse*, ainsi appellé du nom de cette ville de la Carie, où il étoit né vers l'an 60 avant J. C., fit un long séjour à Rome, et y composa en langue grecque l'*histoire des antiquités romaines*, divisée en vingt li-

vres. Il ne nous en reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, l'an 442 avant J. C. L'auteur y montre une grande exactitude, un génie facile et un bon jugement. Le P. *Lejay*, jésuite, l'a traduit.

Mais si l'on veut connoître le vrai caractère des Romains, et bien pénétrer les causes des divers événemens qui se passèrent du temps de la république, il faut lire les historiens originaux de Rome, dont voici les principaux.

*Tite-Live*, né à Padoue, l'an 59 avant J. C., passa une grande partie de sa vie à Rome, où il s'acquit l'estime d'Auguste, dont il reçut des mémoires, pour composer son *histoire romaine*. Elle commence à la fondation de Rome, et finissoit à la mort de Drusus sous Auguste. De cent quarante livres qu'elle renfermoit, on n'a pu en sauver que trente-cinq; encore ne sont-ils pas d'une même suite: nous devons les supplémens à *Freinshemius*. On admire dans Tite-Live la plus belle imagination, la noblesse des pensées et des sentimens, la variété du style qui se soutient toujours également, et sur-tout le grand art d'attacher et d'intéresser le lecteur.: c'est le

prince des historiens latins. Il a été traduit par *Guérin*.

*Salluste*, né dans une ville d'Italie, l'an 85 avant J. C., a écrit d'un style nerveux la *conjuration de Catilina*, et *les guerres contre Jugurtha*, roi de Numidie. Il a une justesse d'idées, et une profondeur de génie qui étonnent. On admire sur-tout dans cet historien la précision la plus énergique. Mais elle dégénère quelquefois en une briéveté obscure. Il a eu deux traducteurs; le P. *Dotteville*, de l'oratoire, et *Beauzée* de l'académie française.

Les commentaires de *César*, renferment le détail de toutes ses guerres. Le style en est pur, simple, précis et coulant. La narration de ce capitaine historien est vive et enchaîne le lecteur. D'*Ablancourt* l'a traduit. Mais la traduction nouvelle, anonyme, est meilleure que la sienne.

A la suite de ce livre, un militaire doit lire *le parfait capitaine, ou abrégé des commentaires de César*, avec des remarques, un tableau de l'ordre militaire des Grecs, de la discipline militaire des Romains, et un traité de la guerre. Ce petit ouvrage est regardé comme un chef-d'œuvre par les gens du métier.

Les *lettres de Cicéron* à son ami *Atticus*, donnent de grandes lumières sur l'état de la république de son temps. Elles ont été très-bien traduites par l'abbé de *Mongault.*

L'*histoire romaine depuis la fondation de Rome*, jusqu'à la bataille d'Actium, par *Rollin*, et continuée par *Crevier*, est la meilleure de toutes celles qui sont sorties de la plume des modernes. Elle est, malgré les longueurs et les répétitions, la plus agréable par la beauté du style, le choix des détails, et l'intérêt de la narration. On y trouve par-tout ce zèle décidé pour les bonnes mœurs, qui caractérise tous les ouvrages de cet estimable auteur.

Les *révolutions de la république romaine*, par l'abbé de *Vertot*, peuvent être mises au nombre des chef-d'œuvres historiques. Le style en est noble, élégant; la narration nette, rapide, et pleine de chaleur. Il seroit bien difficile de faire un tableau plus brillant et plus vrai de ces funestes divisions du peuple et du sénat, qui pensèrent tant de fois entraîner l'anéantissement de la république.

Un auteur anonyme a donné une bonne *histoire du tribunat*, depuis sa création jusques sous Auguste. Elle

ne peut que nous aider infiniment à découvrir les véritables causes des révolutions dont Rome a été le théâtre.

L'*histoire des deux triumvirats* depuis la mort de Catilina, jusqu'à celle d'Antoine, par *Citri de la Guette*, est un morceau travaillé avec autant de soin que de goût. On trouve à la suite de cet ouvrage la vie d'*Auguste*, par *Larrey*.

L'*histoire de Scipion l'Africain*, par l'abbé *Seran de Latour*, est très-intéressante pour les faits, et ne perd rien de son intérêt du côté du style. Elle fait bien connoître ce célèbre Romain, qui, après être parvenu si jeune aux premiers emplois de la république, éleva Rome au comble de la gloire par la défaite d'Annibal. Cette histoire est suivie d'*observations sur la bataille de Zama*, par le chevalier *Folard*.

La *vie de Cicéron*, par *Morabin*, mérite la préférence sur celle qui a été traduite de l'anglais, par l'abbé *Prevot*. Elle est moins longue et mieux écrite. L'auteur y raconte tout ce qui s'est passé de remarquable dans la république, du temps de l'orateur romain, et y donne une juste idée de son caractère et de ses ouvrages.

Il ne sera pas inutile de joindre à

ces différens livres les *mœurs et usages des Romains*, par *Lefèvre de Morsans*; ouvrage instructif:

La *vie privée des Romains*, par *Darnay*; agréablement écrite:

L'*histoire des vestales*, avec un traité du luxe des dames romaines, par l'abbé *Nadal*; très-curieuse, et faite avec beaucoup de délicatesse.

Les *réflexions sur les divers génies du peuple romain*, par *St. Evremont*, sont en général vraies, solides, et pleines de finesse. Elles se trouvent dans la collection de ses œuvres. Il ne faut pas en négliger la lecture, non plus que celle du 4.e vol. des œuvres de l'abbé de *St. Réal:* il renferme des *réflexions sur divers Romains illustres*; la *conjuration des Gracques*; les *affaires de Marius et de Sylla*, et quelques autres fragmens qui se font lire avec plaisir.

## HISTOIRE MODERNE.

### EMPIRE ROMAIN.

*Velleius Paterculus*, né à Naples, quelques années avant l'ère chrétienne, avoit fait une *histoire abrégée* de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Oc-

cident. Il ne nous en est parvenu qu'un fragment de l'ancienne *histoire grecque*, avec l'*histoire romaine*, depuis la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, jusqu'à la sixième année de l'empire de Tibère. Cet auteur est exact dans la chronologie, et admirable dans ses tableaux : il peint d'un seul trait. Il est fâcheux qu'entraîné par la reconnoissance, qui, portée au-delà de certaines bornes, cesse d'être une vertu, il ait flatté le monstrueux Tibère, et son digne favori Séjean, qui avoient été ses bienfaiteurs. L'abbé *Paul* l'a traduit.

*Tacite*, né à Rome, environ l'an 53 de l'ère chrétienne, appellé avec raison le *bréviaire des politiques*, a écrit des *annales*, qui contenoient l'histoire des empereurs Tibère, Caligula, Claude et Néron. Il ne nous reste que les histoires du premier et du dernier, à-peu-près entières, et la fin de celle de Claude. Le savant et judicieux P. *Brotier*, jésuite, en a donné de nos jours une édition revue, corrigée, et enrichie de supplémens qui en remplissent les lacunes. Cet historien excelle dans l'art de saisir les moindres nuances des passions, et de faire connoître tout le manége des cours. Son coloris est mâle et vigoureux : tout ce qu'il peint, il le peint en grand maître. L'his-

toire du règne de Tibère est un chef-d'œuvre de politique. Tacite a écrit aussi la *vie de Cn. Julius Agricola*, son beau-père, gouverneur de la Grande-Bretagne sous l'empereur Vespasien. C'est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. L'abbé de *la Bletterie* a fort bien traduit ce dernier ouvrage, ainsi que les six premiers livres des *annales*. Le P. *Dotteville*, de l'oratoire, a traduit le reste.

Je crois devoir nommer ici *Suétone*, autre auteur latin, qui a donné les *vies des douze premiers Césars*. Mais c'est pour dire seulement qu'il a trop souillé son pinceau, par la manière indécente dont il a décrit les horribles débauches de ces princes. Il ne suit d'ailleurs aucun ordre des temps dans le récit.

*Crevier*, disciple de Rollin, et son continuateur pour l'histoire romaine, a fait l'*histoire des empereurs*, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Il a parfaitement imité son maître dans son zèle pour la vertu. Mais il lui est bien inférieur pour le style et pour la manière de raconter.

L'*histoire des empereurs*, par *le Nain de Tillemont*, s'étend jusqu'au sixième siècle de l'église. Elle est très-exacte, pleine de recherches, et répand

de grandes lumières sur l'histoire de ces premiers temps du christianisme.

On ne doit pas oublier les *vies particulières* de quelques empereurs. Celles *de l'empereur Julien*, surnommé l'*apostat*, et *de l'empereur Jovien*, son successeur, par l'abbé de *la Bletterie*, sont intéressantes et bien écrites. La première offre un prince rempli de bonnes et de mauvaises qualités, fameux par ses bizarreries et ses extravagances; qui avoit juré d'exterminer le christianisme, et qui entreprit vainement de faire rebâtir le temple de Jérusalem, démoli trois cents ans auparavant par Titus. Dans la seconde, on voit un empereur juste et sage, dont le règne fut très-favorable aux chrétiens, mais malheureusement trop court.

L'*histoire de l'empereur Théodose*, par *Fléchier*, fut composée pour l'instruction du grand dauphin. C'est un chef-d'œuvre de style et de sagesse : il y règne même une certaine éloquence. L'historien nous pénètre des plus justes sentimens d'amour et d'admiration pour ce grand empereur, qui repoussa les barbares jusques dans leurs anciennes limites; rétablit trois fois l'empire par sa valeur; fit le bonheur et les délices de ses peuples; supporta toujours la mauvaise

fortune avec courage, et jouit constamment de la bonne, sans fierté.

L'*histoire du Bas-Empire*, en commençant à Constantin, par *le Beau*, est un des meilleurs ouvrages historiques que nous ayons. Le style, la narration, les détails, les portraits, les réflexions, tout offre le plus grand intérêt. Nous n'avons rien de mieux fait sur cette partie importante de l'histoire des Romains. Les tomes 21.e et 22.e n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. La fin du dernier de ces deux volumes, ainsi que le 23.e et le 24.e, sont d'*Ameilhon*, qui continue cette histoire.

Le président *Cousin* a traduit tous les auteurs originaux qui ont traité l'histoire bysantine, et nous en a donné une collection sous le titre d'*histoire de la ville de Constantinople*. Elle commence au règne de l'ancien Justin, ou plutôt sous Honorius et Arcadius, et finit à la prise de cette ville par les Turcs. C'est une suite de grands tableaux, dans lesquels on voit la décadence progressive, et l'entière destruction de l'empire romain.

L'*histoire des révolutions de Constantinople*, par *Burigny*, est un ouvrage bon à lire.

Nous avons une *histoire de la prise de Constantinople par les Français*,

écrite dans un temps d'ignorance et de barbarie. *Geoffroi de Villehardouin*, chevalier, maréchal de Champagne, la publia en 1212. On en fit, dans le siècle de Louis XIV, une très-belle édition à l'imprimerie royale, par les soins de *du Cange*. Villehardouin est le plus ancien historien qui ait écrit en français. Ainsi son style est très-suranné, et presque inintelligible. D'ailleurs, les mêmes faits se trouvent dans les histoires de *le Beau*, du président *Cousin*, et *de Burigny*.

Si l'on vouloit avoir une seule histoire complète de la république et de l'empire romain, on pourroit se procurer celle que *Laurent Echard* en a donnée jusqu'à la translation de l'empire, et qui a été continuée par l'abbé *Guyon*, jusqu'à la prise de Constantinople. Mais il s'en faut bien qu'elle soit estimée autant que les différens ouvrages que je viens d'indiquer.

Les *considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par *Montesquieu*, sont le chef-d'œuvre de ce génie immortel. Il faudra les lire et les relire, quand on possédera bien l'histoire romaine jusqu'à l'extinction de l'empire. C'est le moyen de bien saisir la justesse et la vérité des réflexions profondes dont cet admirable ouvrage est rempli.

J'indiquerai ici un livre qui peut être d'une bien grande utilité aux militaires. C'est l'*histoire générale des guerres*, par le chevalier *d'Arcq*. Elle est divisée en trois époques : la première depuis le déluge, jusqu'à l'ère chrétienne ; la seconde, depuis l'ère chrétienne, jusqu'à la chûte de l'empire d'Orient ; la troisième, depuis la chûte de l'empire d'Orient, jusqu'à l'année 1748. Nous n'en avons que deux volumes, imprimés il y a long-temps. Les militaires pourront s'y perfectionner dans la science de la guerre, que les anciens ont si bien possédée. Epaminondas leur montrera l'art de combattre et de vaincre un ennemi infiniment supérieur : Fabius, la manière de rétablir la confiance dans le cœur des soldats découragés, et celle d'éviter un combat, dont les suites ne peuvent qu'être avantageuses à l'ennemi. Sertorius leur apprendra la guerre des montagnes ; Massinissa, celle des détachemens ; Annibal, ce qu'on doit faire avant, et durant le combat ; Pompée, ce qu'on doit faire après ; Scipion, ce qu'on doit faire avant, pendant, et après l'action ; Mithridate, comment on fait des projets de campagne ; et César, comment on les forme, on les conduit, on les exécute.

## EUROPE.

La face de l'Europe a été totalement changée par les peuples barbares, destructeurs de l'empire romain en Occident. C'est d'eux, en partie, que nous tirons notre origine ; et nous devons naturellement desirer de les connoître. Pour prendre une juste idée de leur caractère, de leur manière de vivre, et de leur gouvernement, il faut lire les *mœurs des Germains*, par *Tacite*, dont l'abbé de *la Bletterie* nous a donné une bonne traduction, enrichie de notes savantes, et de remarques aussi judicieuses qu'utiles.

Il faudra joindre à cet ouvrage l'*histoire des Français avant Clovis*, qui forme le premier volume de l'*abrégé de l'histoire de France*, par *Mezerai*. On y voit les conquêtes des peuples germains en Europe.

L'*histoire des Goths*, traduite du latin de *Jornandès*, par *Drouet de Maupertuis*. Elle n'a d'autre défaut que d'être trop abrégée.

L'*histoire de la guerre des Goths*, traduite du latin de *Léonard Aretin*, et presque entièrement tirée du grec de *Procope*.

Un morceau qu'il est essentiel de lire, c'est l'introduction à l'*histoire de Charles-Quint*, traduite de l'anglais de *Robertson*, et qui est à la tête de la vie de cet empereur. C'est un tableau fini de l'état de l'Europe, depuis l'irruption des barbares, jusqu'au règne de Charles-Quint.

L'histoire des monarchies présentes, si l'on en excepte l'Italie, ne commence à offrir le plus grand intérêt, qu'à l'époque de cet empereur. Ce fut alors que le système politique changea, et que furent posés les fondemens de cet équilibre, qui règne aujourd'hui entre les puissances. Ainsi, il sera bon, avant d'entreprendre les histoires particulières du seizième siècle, de lire l'*histoire générale de l'Europe*, traduite du latin du président *de Thou*. Elle commence vers l'an 1515, et finit en 1608. Cette histoire, écrite avec force, avec noblesse, et pleine de recherches, renferme néanmoins quelques erreurs. L'auteur même y montre en certains endroits un ton de partialité, qui le rend bien souvent injuste dans ses jugemens, et excessivement amer dans ses censures. Ces erreurs et ces défauts ne se trouvent pas dans l'excellent *abrégé* qu'en a fait *Rémond de Saint-Albine*; abrégé

assez étendu, pour qu'il puisse tenir lieu de l'histoire même.

On ne doit pas manquer de lire ensuite les *mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, par le P. d'*Avrigny*, jésuite. Ils réunissent tout ce qu'on peut desirer de plus instructif, de plus utile et de mieux écrit sur cette époque de l'histoire moderne. Il n'étoit pas possible d'y rassembler plus de faits intéressans, ni de faire des réflexions plus judicieuses sur les événemens mémorables qui se sont passés dans ce siècle.

*L'Europe illustre*, par *Dreux du Radier*, est un ouvrage qu'on peut parcourir avec quelque plaisir. On y verra les portraits des grands hommes que l'Europe a produits, accompagnés de vies abrégées qui sont assez bien faites.

## EMPIRE D'OCCIDENT, dit D'ALLEMAGNE.

Le *tableau de l'empire germanique*, est un petit ouvrage, où l'on traite du gouvernement de l'Allemagne, des électeurs, des princes de l'Empire, et de l'élection de l'empereur. On doit le lire avant de faire une étude particulière de l'histoire de ce pays.

Le P. *Barre*, génovéfain, a donné une *histoire générale d'Allemagne*; ouvrage d'un travail immense, mais qui n'a pas eu un grand succès, parce qu'il est foiblement écrit, et qu'il y a plus d'érudition que de jugement et de goût.

L'*abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne*, par *Pfeffel*, est, dans le genre historique, un des meilleurs ouvrages que nous ayons pour le plan, et pour l'exécution. Evénemens militaires, traités politiques, loix civiles, réglemens ecclésiastiques; rien de tout ce qui peut instruire et intéresser, n'y est passé sous silence.

Il ne faut pas négliger la lecture de l'*histoire de la décadence de l'empire après Charlemagne*, par le Père *Maimbourg*, jésuite. « Veut-on repasser, dit *Lenglet du Fresnoy*, tous ces « temps de troubles, et connoître même « les différends survenus dans l'empire « d'Allemagne? On peut lire l'excellent ouvrage que le P. *Maimbourg*, jésuite, « a publié sur la décadence de l'Empire; « livre estimé, même par les plus savans « d'entre les Allemands, qui sont extrêmement prévenus contre ce que les « étrangers écrivent sur leur histoire. »

On trouvera des détails intéressans de

l'histoire de cet empire, dans divers ouvrages que j'ai déjà fait connoître, ainsi que dans plusieurs autres, dont j'aurai occasion de conseiller la lecture. J'indiquerai seulement ici :

La *vie du prince Eugène de Savoie*, généralissime des armées de Joseph I ; intéressante et très-utile.

La *vie de l'empereur Charles VI*, à laquelle on a joint une petite histoire des révolutions de l'Empire, et des causes des différends de la reine de Hongrie avec le roi de Prusse Frédéric II.

Les *mémoires de Montecuculli*, général de l'empereur Léopold I, sont tout-à-fait militaires ; et l'homme de guerre doit les lire.

## FRANCE.

### HISTOIRES GÉNÉRALES.

Le corps de la nation française s'est formé du mélange des trois différens peuples ; des *Celtes* ou *Gaulois*, des *Romains*, et des *Francs*, dans lesquels les deux premiers ont été confondus. Ainsi, les personnes qui voudront remonter jusqu'au berceau de notre nation, et connoître nos premiers ayeux, liront avec plaisir l'*histoire des Celtes*,

par *Pelloutier;* une des meilleures que nous ayons sur une matière qui demandoit une érudition peu commune.

Les *mémoires sur les Gaules*, par *Dupleix*, quoique mal écrits, sont également remplis d'excellentes recherches.

*Marcel* a donné une *histoire de l'origine et du progrès de la monarchie française.* Le premier volume, contenant l'histoire des Gaules, est un morceau très-estimé, et dont il ne faut pas négliger la lecture.

Je rappellerai encore ici, l'*histoire des Français avant Clovis*, par *Mezerai.* Outre les conquêtes des peuples germains en Europe, elle renferme la fondation de notre monarchie.

Si on lit l'*histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, par l'abbé *du Bos*, on trouvera cet ouvrage un peu systématique, mais bien écrit et très-intéressant.

Avant d'entreprendre les histoires générales de la France, on ne peut se dispenser d'en connoître la géographie. Nous n'avons rien de mieux sur cette matière, que la *description de la France*, par *Piganiol de la Force.*

Il faut joindre à ce livre, l'*état de la France, divisée par généralités*,

dont l'auteur est le comte de *Boulainvilliers*. C'est un extrait très-bien fait des mémoires que dressèrent les intendans des provinces, pour l'instruction du duc de *Bourgogne*, père de Louis XV.

Je ne parle point ici de l'*histoire de France*, par *Mezerai;* historien totalement éclipsé par ceux qui sont venus après lui.

Le premier est le P. *Daniel*, jésuite, qui a donné une *histoire de France depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules*. Il est exact, sage, vrai, et arrange bien les faits. Son style est pur et naturel, sans avoir pourtant toute la chaleur, tout le coloris qu'on pourroit desirer. On lui reproche, non sans fondement, d'avoir moins fait l'histoire de la nation, que celle de ses guerres. Mais on le loue d'avoir débrouillé le chaos des deux premières races de nos rois. Le président *Hénault*, très en état assurément d'apprécier le mérite de nos historiens, dit du P. Daniel: *Il est plus impartial et plus instruit que bien des gens ne l'ont cru*; le P. *Griffet*, son confrère, a donné une édition de cet ouvrage, qu'il a enrichi de grandes et belles dissertations, et augmenté d'une excellente *histoire de Louis XIII*, ainsi que du *journal his-*

*torique de* Louis XIV. Au reste, l'histoire du P. Daniel n'est pas aussi recherchée que l'*abrégé* qu'il en a fait lui-même.

L'*histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV*, par l'abbé *Velly*, n'est pas moins estimable par la recherche, le détail et la liaison des faits, que par l'élégance et la pureté du style. Les changemens opérés dans le caractère et les usages de la nation, les principes de nos libertés, les divers fondemens de notre droit public, les progrès successifs des sciences et des arts y sont développés, sans qu'aucun des événemens principaux y soit passé sous silence. L'abbé *Velly* n'a laissé que les huit premiers volumes. *Villaret* a continué cette histoire, et l'a fait avec succès, quoiqu'il s'abandonne trop quelquefois à sa verve. L'abbé *Garnier*, continuateur de celui-ci, que la mort surprit, lorsqu'il en était au règne de *Louis XI*, est moins brillant, mais plus précis, plus nerveux, et paroît avoir mieux saisi le plan de l'abbé *Velly*. Il a donné le 32.e volume.

L'*abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président *Hénault*, est le chef-d'œuvre des abrégés.

On est étonné d'y voir un si grand nombre de faits rassemblés avec autant d'ordre, de méthode et de clarté. Les portraits, les réflexions, les remarques donnent un nouveau prix à cet ouvrage si souvent réimprimé, et qu'on ne sauroit trop relire.

Il y a encore d'autres livres relatifs à l'histoire générale de France, et dont la lecture ne peut être qu'agréable, et très-utile. Tels sont :

Les *mœurs et les coutumes des Français dans les différens temps de la monarchie*, par l'abbé *le Gendre;* ouvrage instructif et bien écrit, mais trop court.

L'*histoire de la vie privée des Français, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, par *Legrand d'Aussy;* pleine des traits les plus curieux et les plus intéressans. L'auteur y fait connoître les Français dans leur vie domestique, c'est-à-dire, comme il le dit lui-même, *le bourgeois dans sa ville, le paysan dans sa chaumière, le gentilhomme dans son château, le Français enfin au milieu de ses travaux et de ses plaisirs, au sein de sa famille et de ses enfans.*

Un *nouveau voyage de France*

avec

avec son itinéraire : il renferme l'histoire abrégée de toutes les provinces, de tous les diocèses, de tous les tribunaux, de toutes les grandes charges. On y trouve aussi des remarques de physique, d'histoire naturelle, et des observations, soit généalogiques, soit littéraires.

L'*histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par *Gaillard* : quoiqu'un peu trop longue, elle se fait lire avec plaisir.

Les *vies des hommes illustres de la France*, par *d'Auvigny* ; ouvrage qui honore autant la littérature que la nation. Les dix premiers volumes sont mieux faits que les suivans, publiés par les continuateurs.

L'*honneur français*, par *Sacy* : c'est l'histoire des vertus et des exploits des François, depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'à nos jours.

Les *anecdotes françaises*, par l'abbé *Berthoud* ; recueil des principaux traits qui caractérisent notre nation.

L'*histoire de la milice française*, par le P. *Daniel* ; supérieurement faite, très-utile pour les militaires, et curieuse pour tous les lecteurs.

Il n'y a point d'histoire détachée de la marine française. Elle se trouve dans

l'*histoire générale de la marine*, qu'on pourra lire, en attendant mieux.

## HISTOIRES PARTICULIÈRES,

### VIES ET MÉMOIRES,

### POUR LES DIFFÉRENS RÈGNES.

#### DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A FRANÇOIS I.

Nous n'avons point d'histoires particulières pour la première race de nos rois. Par rapport à la seconde, il n'y en a qu'une qui mérite d'être lue. C'est l'*histoire de Carlemagne*, par *la Bruère*. Elle est très-intéressante, et fait bien connaître ce grand roi.

*Gaillard* en a donné une depuis peu de temps: elle est précédée de considérations sur la première race de nos rois, et suivie de considérations sur la seconde.

Voici pour la troisième race les livres d'histoire les plus utiles.

L'*héritière de Guienne, ou histoire d'Eléonore, femme de Louis VII*, par *Larrey*: elle est curieuse, et se fait lire avec intérêt.

*Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis*, ministre et régent du royaume sous *Louis le Jeune*, par dom *Ger-*

*vaise :* c'est ce que nous avons de mieux fait sur ce règne.

*Histoire de Philippe-Auguste*, par *Baudot de Juilly ;* intéressante et assez bien écrite.

*Histoire des croisades contre les Albigeois*, par le P. *Langlois*, jésuite : elle suppose de grandes recherches, et a le mérite du style.

*Mémoires de l'ancienne chevalerie*, par *Lacurne de Sainte Palaye :* c'est un tableau détaillé, très-instructif et fort bien présenté des mœurs, de la bravoure et de la noble simplicité de nos anciens chevaliers.

*Mémoires de Joinville*, écrits du vivant même de *Saint Louis :* ils sont un chef-d'œuvre de vérité et de naïveté. Mais comme ce vieux style est aujourd'hui peu intelligible, on pourra lire la *vie de S. Louis*, par *Filleau de la Chaise*, ou par l'abbé *de Choisi.* La première est préférable pour les recherches ; la seconde pour le style.

*Histoire du démêlé du pape Boniface VIII, avec Philippe-le-Bel*, par *Baillet ;* morceau curieux.

*Histoires de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V, et de Charles VI*, par l'abbé *de Choisi :* le style en est vif et agréable.

*Vie du connétable Duguesclin*, par *Guyard de Berville*; mal écrite, mais très-intéressante par les traits de bravoure et d'habileté de cet illustre chevalier.

*Histoire de Charles VII*, par *Baudot de Juilly*; intéressante pour le fond, et assez bien écrite.

*Histoire de la pucelle d'Orléans*, par l'abbé *Lenglet Dufresnoy* : on y lira avec plaisir toutes les particularités de cette fille extraordinaire.

*Mémoires de Comines*; excellens. Ils contiennent l'histoire de France sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII. « Vous trouverez en mon Philippe de « Comines, dit Montaigne, le langage « doux et agréable d'une naïve simplicité, « une narration pure, et en laquelle la « bonne foi de l'auteur reluit évidem- « ment, exempte de vanité, parlant de « soi, et d'affection et d'envie, parlant « d'autrui. »

*Histoire de Louis XI*, par *Duclos*: nous n'en avons pas de meilleure.

*Histoire de Louis XII*, par *Tailhié*: elle contient le détail le plus exact et le plus intéressant des vertus et des actions, qui méritèrent à ce digne monarque le surnom glorieux de *Père du Peuple*.

*Vie du cardinal d'Amboise*, ministre de *Louis XII*, par l'abbé *le Gendre*. On y reconnoîtra le vrai caractère de ce vertueux prélat, qui gouverna avec douceur, et n'eut constamment en vue que la gloire du royaume, et le bonheur des Français.

*Histoire de la ligue de Cambrai*, par l'abbé *du Bos*; profonde, politique, et bien écrite. Cette ligue fut formée par la France, le pape, l'empereur et le roi d'Espagne, contre les Vénitiens, dont la trop grande puissance donnoit de l'ombrage à toute l'Europe.

DEPUIS FRANÇOIS I, JUSQU'A LOUIS XIV.

C'est à l'époque du règne de François I.er, que notre histoire devient vraiment intéressante. Pour la bien posséder, il faut lire les livres suivans.

*Histoire de François I*, par *Gaillard;* quoique la marche en soit un peu lente, et le style recherché.

*Mémoires de du Bellay*, homme de tête et de main : ils contiennent tout le règne de François I.er, et sont très-curieux.

*Histoire du chevalier Bayard*, par *Guyard de Berville;* aussi mal écrite, mais aussi intéressante que celle

de Duguesclin, par la valeur, la probité, et le sentiment d'honneur, qui animèrent toujours Bayard, dit le *chevalier sans peur et sans reproche.*

*Commentaires de Montluc sur les guerres d'Italie*, depuis 1521, jusqu'en 1572. Henri IV les appelloit *la bible des soldats :* ils font bien connoître les mœurs du temps.

*Histoire des guerres civiles de France*, par *Davila*, traduite de l'italien, par *Mallet :* les faits y sont bien circonstanciés, et les réflexions justes.

*Mémoires de Condé;* curieux et instructifs. C'est un recueil de pièces, pour servir à l'histoire de France, sous les règnes de François II et de Charles IX.

*Mémoires de Michel de Castelnou*, avec les remarques de *le Laboureur*, depuis 1559 jusqu'en 1570; exacts et impartiaux.

*Mémoires de l'état de la France, sous Charles IX*, connus sous le nom de *Mémoires de Charles IX;* pleins de détails qui piquent la curiosité. On y trouve des pièces essentielles qu'il ne faut pas laisser échapper.

*Mémoires de Vieilleville;* curieux, et remplis d'exemples de valeur et de désintéressement. Ils contiennent plusieurs anecdotes des règnes de Fran-

çois I.er, de Henri II, de François II, et de Charles IX.

*Vie du chancelier de l'Hôpital*, par *Pouilly*; très-intéressante et agréable à lire.

*Vie de l'amiral de Coligny*; celle qui est dans les *hommes illustres de la France*. C'est un des meilleurs morceaux d'histoire que nous ayons.

*Journal du roi Henri III*, par Pierre *de l'Etoile*. C'est un recueil des pièces les plus curieuses et les plus rares de son règne.

*Esprit de la ligue*, par le P. *Anquetil*, génovéfain; histoire de tout ce qui s'est passé dans un des plus malheureux temps de la monarchie.

*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, par *Saint-Foix*; recueil d'anecdotes intéressantes, et présentées avec tous les agrémens du style.

*Journal de Henri IV*, par Pierre *de l'Etoile*; intéressant, exact, et accompagné de remarques historiques et politiques.

*Histoire de Henri IV*, par *Beaumont de Perefix*; bien écrite, et qui fait bien connoître ce grand roi.

*Chronologie novennaire, ou histoire de la guerre, sous Henri IV*,

*depuis* 1589, *jusqu'en* 1598 ; ouvrage instructif et curieux.

*Mémoires de Sully*, mis en un français plus élégant; autrement ils seroient ennuyeux à la lecture, quoique le fond en soit bien intéressant.

*Vie de Crillon*, par mademoiselle *de Lussan ;* très-agréable à lire. Henri IV, tant de fois témoin de ses actions de valeur, ne l'appeloit pas autrement que le *brave Crillon.*

*Mémoires de la régence de Marie de Médicis ;* bons pour l'histoire de ce temps.

*Histoire de Louïs XIII*, par le P. *Griffet*, à la suite de l'histoire de France du P. *Daniel*: elle est préférable à toutes celles qu'on nous a données, par l'exactitude et l'arrangement des faits. L'auteur avoit toutes les qualités qui constituent le bon écrivain, et le bon historien.

*Vie du Cardinal de Richelieu*, par *Leclerc :* c'est la meilleure que nous ayons. Il faut lire ensuite le *testament politique de ce ministre.*

*Mémoires de Bassompierre ;* instructifs : ils contiennent l'histoire de sa vie, et des remarques sur la cour de France.

*Mémoires et lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline ;* importans pour cette partie de l'histoire, et très-propres à former de bons militaires.

*Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIII, et de la régence d'Anne d'Autriche*, par madame de *Motteville ;* intéressans et bien écrits.

DEPUIS LOUIS XIV, JUSQU'A NOS JOURS.

Les plus petits détails de l'histoire du règne de Louis XIV, le plus brillant de notre monarchie, doivent nous plaire autant que nous intéresser. On les apprendra dans les livres que je vais indiquer.

*Histoire de Louis XIV*, par *Reboulet :* c'est celle qui est la plus estimée.

*Mémoires de la minorité de Louis XIV*, par le duc de *la Rochefoucault ;* écrits avec beaucoup d'énergie et de vérité.

*Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg, en* 1643 *et* 1644 ; très-utile pour les militaires.

*Histoire du siége de Dunkerque*, par *M. le prince de Condé :* elle se trouve dans les œuvres de *Sarrasin.*

*Traité de Westphalie*, par le

P. *Bougeant, jésuite;* livre fort bien écrit, très-intéressant, qu'on ne peut trop lire et trop consulter. On y voit l'exposé de l'état politique de l'Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle, jusqu'en 1648, époque où ce traité fut signé.

A la suite de cet ouvrage, il sera bon de parcourir l'*histoire politique du siècle,* depuis la paix de Westphalie en 1648, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Elle contient le détail des opinions des plus habiles négociateurs, le caractère et le manége des plus fameux politiques, et le précis de tous les traités, négociés entre les cours durant l'espace de cent ans.

*Mémoires du cardinal de Retz :* il y a des morceaux d'un génie et d'une profondeur qui l'égalent à Salluste.

On y joindra, si l'on veut, les *mémoires de Joly*, les *mémoires de la duchesse de Nemours*, et les *mémoires de Lainet :* ils roulent sur la guerre civile de la fronde, et renferment des particularités curieuses.

*Histoire du ministère du cardinal Mazarin*, traduite de l'italien du comte *Gualdo Priorato:* le caractère et la politique raffinée de ce ministre y sont bien peints.

*Vie du grand Condé*, par *Désormeaux ;* très-intéressante pour le fond et pour le style.

*Vie de Turenne*, par le chevalier de *Ramsay;* indispensable pour l'homme de guerre, et très-utile pour l'homme privé. Turenne offre un parfait modèle de toutes les vertus, soit civiles, soit militaires.

*Mémoires du comte de Bussy*, depuis 1634 jusqu'en 1666 ; exacts et purement écrits.

*Lettres historiques*, par *Pelisson :* Elles roulent principalement sur la conquête de la Franche-Comté, et sont agréables à lire.

*Vie du maréchal de Luxembourg*, par *Désormaux :* elle forme les 2.e et 3.e volumes de l'*histoire de la maison de Montmorenci* par cet auteur.

*Mémoires de Gourville ;* écrits avec naïveté. On y lira avec plaisir les portraits de tous les ministres de Louis XIV, depuis Mazarin jusqu'à Colbert de Croissy. Ils contiennent aussi des anecdotes singulières, sur-tout en ce qui concerne le grand Condé, à qui Gourville avoit été attaché.

*Mémoires de M.me de la Fayette*, pour les années 1688 et 1689 ; écrits d'un style plein de graces. Il faut les lire,

ainsi que la *vie de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, par le même auteur; ne fût-ce que pour se former le goût.

*Mémoires de mademoiselle de Montpensier :* quoique remplis de minuties et de bagatelles, ils renferment des choses curieuses.

*Mémoires de Charles Perrault :* On y trouve des particularités très-intéressantes sur le ministère de Colbert.

*Vie du maréchal de Tourville*, par *Richer ;* elle fait bien connoître ce héros, le plus grand homme de mer qu'ait eu la France.

*Vie de Jean Bart, chef d'escadre*, par le même; très-intéressante, et fort bien écrite.

*Recueil de lettres pour servir d'éclaircissement à l'histoire militaire du règne de Louis XIV;* très-précieux : ce sont les lettres de *Condé*, de *Turenne*, de *Luxembourg*, et de leurs plus illustres élèves, qui rendoient compte au roi ou au ministre de la guerre, de leurs projets, de leurs marches, de leurs campemens, et de leurs combats.

*Mémoires de du Guai-Trouin ;* bien écrits, et pleins d'actions de la valeur la plus distinguée.

*Mémoires de Torci pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Riswick, jusqu'à la paix d'Utrecht :* ils sont écrits d'un style noble, élégant et pur, et font parfaitement connoître les affaires du temps.

*Mémoires et réflexions sur le règne de Louis XIV*, par le marquis de *la Fare ;* bien écrits, et très-intéressans, quoique satiriques en quelques endroits.

*Mémoires de la régence*, sous la minorité de Louis XV : nous n'avons rien de mieux sur cette époque.

*Mémoires de M.me de Staal :* ils sont écrits d'un style enchanteur, et renferment des particularités curieuses sur la régence.

*Mémoires de Villars.* Le premier volume est entièrement de lui : Ils sont instructifs. Le récit de ce qu'il fit contre les fanatiques des Cevennes mérite d'être lu.

*Mémoires de Berwick ;* bien écrits et curieux.

*Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France.* Les ames sensibles et vertueuses les liront avec délices.

*Vie du maréchal de Saxe*, par le baron d'*Espagnac*, qui avoit vécu dans

l'intimité de ce héros. Toutes ses manœuvres, toutes ses opérations y sont exposées dans le plus grand détail. Elle peut fournir d'excellens matériaux pour l'histoire de ce siècle.

*Mémoires de Noailles :* le fond en est très-intéressant.

Je place ici les *mémoires de Feuquières*, quoique plutôt militaires qu'historiques. Les gens de guerre ne peuvent se dispenser de les lire, ainsi que les *rêveries du maréchal de Saxe ;* les *mémoires sur la guerre*, tirés des originaux de *Turenne*; les *campagnes* de ce grand capitaine; celles de *Luxembourg*, de *Tallard*, de *Créqui*, de *Villars*, de *Coigny*, etc. Il ne leur sera pas non plus inutile de lire les vies qu'on a données de nos grands généraux ; même celles dont le sujet seul fait tout le mérite.

## HISTOIRES PARTICULIÈRES DES VILLES ET DES PROVINCES.

La *description de la France*, par *Piganiol de la Force ; l'état de la France*, par le comte de *Boulainvilliers*, et le *nouveau voyage de France*, dont j'ai conseillé la lecture, peuvent en quelque sorte suppléer aux histoires particulières des villes et des

provinces. Cependant, si l'on veut en parcourir quelques-unes, voici celles qu'on pourra lire.

*Histoire de la ville de Paris*, par les PP. *Félibien* et *Lobineau*, bénédictins : c'est la meilleure que nous ayons. Mais comme elle est un peu longue, on pourra se contenter de l'abrégé qu'en a fait d'*Auvigny*. Les trois premiers volumes sur-tout sont fort agréables.

*Essais historiques sur Paris*, par *Saint-Foix ;* écrits avec beaucoup de légéreté, de finesse, de précision, et remplis de faits aussi amusans qu'instructifs. Il y a cependant quelques anecdotes qu'il faut lire avec précaution, ainsi que les réflexions qui les accompagnent.

*Histoire des ducs de Bretagne*, par l'abbé *des Fontaines* ; intéressante, sur-tout pour les Bretons.

*Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, par l'abbé *Irail ;* curieuse.

*Abrégé chronologique de l'histoire eccélsiastique, civile et littéraire de Bourgogne*, par *Mille :* il se fait lire avec assez d'intérêt.

*Histoire abrégée des dauphins de Viennois*, par *le Quien de la Neuville ;* curieuse, et nécessaire au plan général de notre histoire.

*Abrégé de l'histoire de Languedoc*, de don *Vaissette*, bénédictin; bien fait, et très-intéressant.

*Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine;* bon à lire.

*Histoire de Provence*, par le P. *Papon*, de l'Oratoire; très-intéressante, et agréablement écrite.

## ILES BRITANNIQUES.

Parmi les *histoires générales d'Angleterre* qu'on nous a données, il y en a trois qui méritent d'être distinguées, et dont les auteurs sont: *Rapin-Thoyras*, Français réfugié, *Smolett* et *Hume*. Les deux premières sont très-partiales dans les derniers temps. Celle de *Hume* est la meilleure de toutes, soit pour la manière de raconter et d'exposer les faits, soit pour le jugement et l'impartialité de l'historien. Elle est divisée en trois parties, et comprend l'histoire des rois de la race des *Plantagenets*, qui montèrent sur le trône environ cent ans après Guillaume *le Conquérant;* celle des *Tudors*, de la maison de Lancastre, successeurs du dernier roi de la branche d'York, et qui commencèrent à Henri VII; enfin, celle des *Stuarts*, qui occupèrent le trône après l'extinction de la famille des Lancastres. Pour les temps antérieurs

et postérieurs aux règnes des princes de ces trois maisons, on doit avoir recours aux deux autres ouvrages dont j'ai parlé. C'est pourquoi, si l'on veut bien posséder l'histoire d'Angleterre, on lira celle de *Rapin-Thoyras*, jusqu'au règne de Henri II, le premier des *Plantagenets* : c'est ce que nous avons de mieux développé sur ces premiers temps. On entreprendra ensuite l'histoire de *Hume*, qui finit au détrônement de Jacques II, le dernier des *Stuarts* ; et, à cette époque, on prendra celle de *Smolett*, traduite par *Targe*, qui en a fait la suite jusqu'au traité de Paris, en 1763.

Il y a un *abrégé de l'histoire d'Angleterre*, par *Duport du Tertre*, qui est très-bien fait. Les événemens les plus intéressans y sont racontés dans toute l'étendue dont ces sortes d'ouvrages sont susceptibles.

Les *révolutions d'Angleterre*, par le P. d'*Orléans*, jésuite, sont écrites d'un style vif, agréable et brillant, et font bien connoître l'ancienne constitution du gouvernement anglais. Il ne faut pas manquer de les lire.

Les morceaux détachés les plus agréables et les plus instructifs, sont : l'*histoire de Guillaume le Conquérant*, par

l'abbé *Prevot ;* quoique l'auteur y ait quelquefois employé les couleurs romanesques.

L'*histoire de Henri XII*, par *Marsollier ;* faite avec beaucoup de jugement et de goût.

La *vie de la reine Elizabeth*, traduite de l'italien de *Grégorio Leti ;* peu exacte en quelques endroits, mais intéressante et curieuse.

L'*histoire des guerres civiles d'Angleterre sous Charles I*, par milord *Clarendon.* Elle est écrite avec beaucoup de force ; et les personnages y sont bien peints.

La *vie de Cromwel*, traduite de l'italien de *Grégorio Leti ;* faite dans le même goût que celle d'Elizabeth.

Les *nouveaux mémoires du chevalier Temple :* ils renferment tous les événemens qui se sont passés sous le règne de Charles II.

Les *mémoires secrets de milord Bolinbroke*, traduits par *Favier :* ils font connoitre les affaires d'Angleterre depuis 1710 jusqu'en 1716 ; mais ils sont satiriques.

Ce que nous avons de mieux sur l'Ecosse, est l'*histoire* de ce pays, *sous les règnes de Marie Stuart, et de Jacques VI,* jusqu'à l'avénement de ce

prince à la couronne d'Angleterre, avec un abrégé de l'histoire d'Écosse, dans les temps qui ont précédé ces époques, traduite de l'anglais de *Robertson*. Un style noble, un jugement profond, une expression nette caractérisent cette histoire. C'est dommage que l'auteur se montre partial, quand il parle de la France, et des religions catholique et protestante.

La *vie de Marie Stuart*, par *Fréron* et l'abbé de *Marsy*, fera connoître plus particulièrement les infortunes de cette reine. Elle est curieuse, intéressante, et bien écrite.

L'*histoire de l'Irlande, ancienne et moderne*, par l'abbé *Ma-geoghegan*, est la seule que nous ayons sur ce royaume. Elle est trop longue; et l'auteur paroît animé contre les Anglais: mais elle est pleine de recherches, et très-instructive.

## ESPAGNE.

Le P. *Mariana*, jésuite, regardé par queques-uns, comme le prince des historiens modernes, a donné en latin l'*histoire générale d'Espagne*, qu'il n'a pas poussée au-delà du règne de Ferdinand et d'Isabelle. Elle est écrite avec beaucoup de

force et de noblesse. Il est fâcheux que cet historien, n'ayant pu se garantir de la superstition et de la crédulité de son siècle, rapporte beaucoup de fables sur l'ancienne histoire d'Espagne. Mais il est très-sage dans tout ce qu'il raconte depuis l'invasion des Maures. En général, il a le talent de penser, de dire noblement tout ce qu'il pense, et d'imprimer un caractère de grandeur à toutes ses idées. Cette histoire a été très-bien traduite en français par le P. *Charenton*, jésuite, qui l'a augmentée du *sommaire du même auteur, et des fastes jusqu'à nos jours; avec des notes historiques, géographiques et critiques, des médailles et des cartes géographiques.* C'est par l'ordre de Philippe V, roi de d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction; et il la dédia à ce prince. La préface est un morceau qui mérite d'être lu.

L'*histoire générale d'Espagne*, traduite de l'espagnol de *Ferreras*, par d'*Hermilly*, s'étend jusqu'au règne de *Philippe II.* Elle est bien inférieure pour le style et les réflexions à celle de *Mariana.* Mais on lui donne la préférence pour les recherches et l'exactitude.

Le P. *d'Orléans*, jésuite, a fait l'*histoire des révolutions d'Espagne*,

depuis la destruction de l'empire des Goths, jusqu'à l'entière et parfaite réunion des royaumes de Castille et d'Arragon en une seule monarchie. Les faits y sont rassemblés avec goût, enchaînés avec clarté, et racontés avec chaleur.

Il y a deux *abrégés chronologiques de l'histoire d'Espagne ;* l'un par *Désormeaux ;* l'autre par *Macquer.* Le président Hénault a eu part au dernier qu'il faut préférer.

Les histoires particulières qu'on peut lire avec fruit sont :

L'*histoire de Ferdinand et d'Isabelle* par l'abbé *Mignot ;* intéressante et bien écrite.

Les *réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le catholique,* traduites de l'espagnol de *Baltasar Gratien,* par *Silhouette :* elles font bien connoître ce monarque, le plus grand politique de son temps, et peut-être le plus injuste de tous les souverains de l'Europe.

La *vie de Christophe Colomb :* elle se fait lire avec intérêt.

L'*histoire du cardinal Ximenès :* nous en avons deux ; l'une par *Fléchier,* et l'autre, par *Marsollier.* La première

est beaucoup mieux écrite; la seconde est plus impartiale.

L'*histoire de Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le grand capitaine*, par le P. *du Poncet*, jésuite; bonne et utile, sur-tout pour les militaires.

L'*histoire de Charles-Quint*, traduite de l'anglais, de *Robertson*. L'introduction, comme je l'ai déjà dit, est un chef-d'œuvre. Le reste de l'ouvrage offre des morceaux supérieurement traités.

L'*histoire de Philippe II*, traduite de l'italien de *Gregorio Leti;* curieuse, quoique peu exacte en quelques endroits.

Les *lettres de la marquise de Villars*, mère du maréchal de ce nom. Elle étoit ambassadrice à Madrid sous Charles II, qui avoit épousé *Marie-Louise d'Orléans*, nièce de Louis XIV.

Les *mémoires de madame d'Aulnoy*, *sur la cour d'Espagne;* agréables et amusans.

L'*histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, par *Targe;* intéressante.

L'*histoire du cardinal Alberoni*, par *Rousset;* importante pour la singularité des faits.

## PORTUGAL.

L'*histoire générale de Portugal*, par *Laclède*, est la seule que nous ayons. Si elle n'est pas écrite avec toute l'élégance et tout le coloris qu'on pourroit desirer, elle a du moins le mérite de l'exactitude et de la vérité.

Les *révolutions de Portugal*, par l'abbé *de Vertot*, n'offrent pas de bien profondes recherches. Il ne faut cependant pas manquer de les lire. Elles sont un chef-d'œuvre, considérées du côté du style et de la marche de la narration.

L'*histoire du détrônement d'Alphonse VI, roi de Portugal*, traduite de l'anglais, par l'abbé *Desfontaines*; est curieuse et bien écrite.

## ITALIE.

Pour prendre une idée de l'histoire la plus reculée de l'Italie moderne, et de l'origine des états qui la composent, il faut lire l'*abrégé chronologique de l'histoire générale d'Italie*, par *le Fèvre de Saint-Marc*. Il commence à l'an 476, et devoit finir au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Mais la mort a enlevé ce laborieux écrivain, lorsqu'il en

étoit à la fin du douzième siécle. Il est bien fâcheux qu'il n'ait pu mettre la dernière main à un si bon ouvrage.

On ne peut se dispenser de lire l'*histoire des Révolutions d'Italie*, traduite de l'Italien de *Denina*, par l'abbé *Jardin* : elle est écrite d'un style vif et plein de chaleur. Les événemens, quoique parcourus rapidement, y sont présentés avec une clarté qui ne laisse aucune confusion dans l'esprit.

Il faut s'attacher ensuite à connoître l'état actuel de l'Italie, et lire pour cela la *description historique et critique* qu'en a donnée l'abbé *Richard*. C'est le livre le plus estimé sur cette matière.

L'*histoire des guerres d'Italie*, traduite de l'italien de *Guichardin*, offre un brillant tableau des événemens militaires, dont cette contrée a été le théâtre depuis 1490, jusqu'en 1534. Le style en est clair, noble, nerveux et rapide : le fil des événemens y est bien suivi. Mais l'auteur se montre assez souvent passionné contre la France.

Il y a un morceau d'histoire que j'indiquerai ici, avant de passer aux états particuliers qui divisent l'Italie. C'est l'*histoire de Nicolas Gabrini*, dit *Rienzi* par le P. *Ducerceau*, jésuite. Les papes ayant été obligés, par le malheur

malheur des temps, de se retirer à Avignon, il s'éleva dans Rome une foule de petits tyrans, dont le plus considérable fut ce *Nicolas Gabrini*, qui prétendit réunir sur sa tête la dignité de tribun du peuple, et tout le pouvoir de l'ancien sénat. Son histoire est pleine d'événemens fort singuliers et très-curieux.

Si l'on veut savoir la première époque de la fondation des royaumes de Naples et de Sicile, on lira une petite *histoire de l'origine* de ces royaumes, par le P. *Buffier*, jésuite. Elle contient les aventures des princes normands, qui en ont été, par droit de conquête, les premiers souverains. Les faits y sont clairement exposés, et bien détaillés.

L'*histoire de Naples*, traduite de l'italien de *Giannoné*, ouvrage écrit avec beaucoup d'élégance et de liberté, est la plus étendue et la meilleure que nous ayons sur ce royaume.

On trouvera encore une histoire suivie de cette monarchie depuis sa fondation jusqu'à nos jours, dans l'*histoire des rois des deux Siciles de la maison de France*, par d'*Egly*. Elle est impartiale et bien écrite.

Les *mémoires du duc de Guise*, et la *relation* qui en est la suite, ren-

ferment des détails curieux, et sont supérieurs aux *révolutions de Naples*, par mademoiselle de *Lussan*, qui a beaucoup profité de ces deux morceaux.

Le seul ouvrage où l'on trouve une histoire complète de la Sicile, est l'*histoire générale* de cette île, par *Burigny*. Elle est exacte et soignée.

Nous n'avons, pour l'île de Malte, que l'*histoire des chevaliers* de ce nom, par l'abbé *de Vertot;* trop longue, et peu digne de l'auteur des *révolutions de la république romaine.*

L'*histoire du grand-maître d'Aubusson*, par le P. *Bouhours*, jésuite, peut être regardée comme un chef-d'œuvre.

L'*histoire du grand duché de Toscane, sous le gouvernement des Médicis*, traduite de l'italien de *Riguccio Galluzzi*, est très-intéressante, et paroît bien digne du grand succès qu'elle a eu en Italie. On ne doit pas manquer de la lire. Il est trop important de connoître ces princes, qui ont joué un rôle si considérable en Europe, et qui ont le plus contribué à la renaissance des lettres et des arts.

Le fameux *Machiavel* a fait l'*histoire de Florence*, sa patrie, depuis 1205, jusqu'en 1494. Elle est dans la collec-

tion de ses œuvres traduites par *Tilard*. C'est de tous ses ouvrages le plus exact et le plus judicieux, quoiqu'il se plaise souvent à faire des réflexions politiques, qui sont presque toujours trop fines et trop étudiées.

L'*histoire de la république de Venise*, par l'abbé *Laugier*, est un bon extrait de toutes les grandes histoires de cette république.

Dans l'*histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*, par l'abbé de *Saint-Réal*, il y a beaucoup de faits imaginés. Mais elle est si bien écrite, qu'il faut la lire. L'auteur a mérité d'être comparé à *Salluste* dans sa *conjuration de Catilina*.

L'*histoire des révolutions de la république de Gènes, depuis son établissement, jusqu'à la conclusion de la paix en* 1748, par *Brequigny*, est exacte et impartiale; la narration unie et coulante; le style simple, mais trop dénué des ornemens, dont l'histoire est snsceptible.

La *conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, comte de Lavagne, par le cardinal *de Retz*, se fait lire avec bien de l'intérêt.

La *vie d'André Doria, prince de Malfi*, par *Richer*, mérite d'être

lue. L'auteur y fait bien connoître ce héros, si illustre par ses exploits guerriers, et qui ajouta à la gloire d'avoir sauvé la république de Gènes, celle de refuser le rang suprême qu'elle vouloit lui donner.

L'*histoire des révolutions de Corse, depuis ses premiers habitans jusqu'à nos jours*, par l'abbé *Germanes*, et le seul ouvrage qu'on puisse lire sur ce pays.

Ce que nous avons de meilleur sur la Savoie, ou, pour mieux dire, de plus supportable à la lecture, se réduit à un petit ouvrage, intitulé : *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec la description, et des recherches sur l'origine de cette maison*, par *Chillat*.

*Guichenon* donna, dans le dix-septième siècle, une *histoire généalogique de la maison de Savoie ;* qui est savante et exacte.

## SUISSE ET GENÈVE.

On trouvera dans l'*état et les délices de la Suisse*, non seulement la description de ce pays, mais encore l'histoire abrégée et le gouvernement de chaque canton.

*Plantin* a donné en latin l'*histoire*

*de la Suisse*, que Vatteville a traduite. Elle est exacte et pleine de recherches.

L'*histoire militaire des Suisses au service de France*, par le baron de *Zurlauben*, mérite le même éloge. Ces deux ouvrages doivent être lus.

L'*histoire de Genève*, par *Spon*, n'est pas bien remarquable par les agrémens du style. Mais elle fait parfaitement connoître les révolutions de cette république.

Il y a un *abrégé de l'histoire et du gouvernement de Genève*, traduit de l'anglais. Il est instructif, et renferme des notes et des observations très-curieuses.

## PROVINCES-UNIES.

*Leclerc* a donné l'*histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*; et *Basnage* a fait les *annales des Provinces-Unies depuis la paix de Munster*. Ces deux ouvrages sont d'une lecture immense.

L'*histoire générale des Provinces-Unies*, par *Dujardin* et *Sellius*, est aussi un peu volumineuse. Mais c'est ce que nous avons de plus raisonnable et de mieux écrit.

Il faut joindre à ce livre l'*histoire des*

*guerres de Flandre* traduite de l'italien du cardinal de *Bentivoglio* : il y a beaucoup de critique et d'impartialité.

L'*histoire des guerres des Pays-Bas*, traduite du beau latin du P. *Strada*, jésuite. Elle est écrite d'une manière brillante et animée. Mais les Espagnols y sont trop flattés.

L'*état présent des Provinces-Unies*, par *Janisson* : on y puisera de grandes et justes notions sur le gouvernement, le commerce et les richesses de cette république.

L'*histoire du stathouderat*, par l'abbé *Raynal* ; quoique la manière de raconter de cet auteur soit une déclamation continuelle. Il a donné cinq éditions de cette histoire, et toujours avec de nouvelles corrections ; et il est enfin parvenu à y mettre autant de vérité que d'agrément.

La *vie des deux frères Corneille et Jean de With* ; utile et agréable à lire. *Jean de With* étoit grand pensionnaire de Hollande. Il a paru sous son nom des *mémoires* qui sont curieux.

La *vie de l'amiral Rhuiter* ; très-intéressante.

## ALLEMAGNE.

Aux livres que j'ai indiqués dans l'article de l'*empire d'Allemagne*, il faut joindre :

La *conjuration de Walstein*, qui tient essentiellement à l'histoire de Bohême. Elle se trouve dans la collection des œuvres de *Sarasin* : c'est un ouvrage très-bien fait.

Les *mémoires de la maison de Brandebourg* : c'est tout ce que nous avons sur la Prusse. Ils sont du roi *Frédéric II*, dit *le Grand*, et se font lire avec intérêt.

## HONGRIE.

L'*histoire des révolutions de Hongrie* donne une idée juste du légitime gouvernement de ce royaume. Elle est assez bien écrite, instructive, et renferme des détails particuliers sur les troubles intestins, qui l'agitèrent dans le dix-septième siècle.

## POLOGNE.

Nous avons une bonne *histoire générale de Pologne*, par le chevalier de *Solignac*. Malheureusement l'auteur n'a pas pu l'achever. Elle finit à la re-

traite de Henri de Valois (notre *Henri III*), que les Polonais avoient élu pour leur roi.

Il faudra lire l'*histoire des révolutions de Pologne*, par l'abbé *Desfontaines*. Elle est agréablement écrite, et très-instructive.

L'*état de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et de ses nouvelles constitutions*, par *Pfeffel*, est un ouvrage fait avec beaucoup d'exactitude et de clarté. On y puisera de grandes et justes notions sur la Pologne et sur le nouvel état, où se trouva, il y a quelques années, le gouvernement de ce pays.

Nous connoissons deux morceaux très-bien écrits, qui ont paru sous le nom de *la Bizardière*, mais qu'on attribue au cardinal de *Polignac*. Le premier est l'*histoire des diètes de Pologne pour l'élection des rois*, depuis la mort de *Sigismond* en 1572, jusqu'à la mort de *Jean Sobieski*. Le second est l'*histoire de la division arrivée en Pologne en* 1697, *pour l'élection d'un roi après la mort de Jean Sobieski*. L'abbé de *Polignac* fut témoin oculaire de cet événement : il étoit alors ambassadeur de France en Pologne.

L'*histoire du grand Sobieski, roi*

*de Pologne*, par l'abbé *Coyer*, est très-intéressante et bien écrite.

On lira aussi avec plaisir la vie de *Stanislas, roi de Pologne*, par l'abbé *Aubert*.

La *voix libre du citoyen, ou observations sur le gouvernement de Pologne*, est un morceau dont il ne faut pas négliger la lecture. Le roi *Stanislas* en est l'auteur.

## DANEMARCK.

L'*introduction à l'histoire de Danemarck*, par *Mallet*, est ce qu'on peut lire de mieux fait sur ce royaume. Elle est pleine d'érudition, et bien écrite. La préface est remarquable par les importans objets d'instruction qu'elle renferme.

L'*état présent du Danemarck* est un ouvrage qui doit être lu.

Nous avons une bonne *histoire de l'Islande*, traduite de l'allemand de *Horrebow*. Elle donne une connoissance particulière de cette île.

## SUÈDE.

L'ancienne histoire de Suède est la même que celle du Danemarck. Ainsi l'on pourra l'apprendre dans l'*introduc-*

*tion à l'histoire* de ce dernier royaume, dont je viens de conseiller la lecture.

Il faudra s'attacher ensuite à l'*histoire de Suède*, par le baron de *Pufendorf*. Elle est très-bien faite, et a été continuée jusqu'à l'an 1730.

L'*histoire des révolutions de Suède*, par l'abbé *de Vertot*, est écrite d'un style pittoresque, et ne présente que des objets très-intéressans.

Nous avons plusieurs ouvrages sur la reine *Christine*, l'héroïne de la Suède, comme *Charles XII* en a été le héros. On pourra s'en tenir à l'*histoire* de cette princesse, par *Lacombe*.

L'*Histoire de Charles XII*, par *Voltaire*, est le chef-d'œuvre historique de cet auteur, soit pour l'exactitude, soit pour le style. Les faits qu'elle contient, et la manière dont ils sont racontés, offrent le plus grand intérêt.

Le royaume de Suède a éprouvé, depuis Charles XII jusqu'à présent, des changemens qu'il est important de connoître. On a publié plusieurs ouvrages sur cette matière. Il suffira de lire les *anecdotes de Suède, ou histoire secrète des changemens arrivés sous Charles XI*, et l'*histoire abrégée de l'état présent de la Suède*. On y verra les différens états par lesquels ce

royaume a passé sous Charles XII, et ses successeurs, jusqu'au roi actuellement régnant.

## RUSSIE.

Pour connoître l'état ancien de la Russie, il faut lire un ouvrage traduit de l'allemand par *Eidous*. C'est l'*histoire de la Russie, depuis l'origine de la nation russe, jusqu'à la mort du grand duc Jaroslaw*, arrivée vers le milieu du quatorzième siècle. Elle est pleine de recherches; et il y a beaucoup d'ordre et de précision.

*Lévesque* a donné, il y a quelques années, une *histoire de Russie, tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, et des meilleurs historiens de la nation*. Cet ouvrage a eu un bon succès; et il le mérite.

L'*histoire des révolutions de l'empire de Russie*, par *Lacombe*, offre un abrégé du règne des empereurs, avant *Pierre-le-Grand*, et toutes les circonstances de la vie de ce prince extraordinaire, avec les véritables traits qui le caractérisent.

Il sera bon de lire les *mémoires pour servir à l'histoire de l'empire de Russie*. Ils sont exacts et curieux.

On y joindra l'*histoire de Pierre-*

*le-Grand*, par *Voltaire*, quoiqu'il y ait retracé les principaux faits de son *histoire de Charles XII*, et qu'on ne doive pas s'attendre à y trouver la même exactitude, le même coloris, la même grandeur de dessein, que dans l'ouvrage, où il a si bien peint le monarque suédois.

L'*histoire de la guerre des Russes et des Impériaux contre les Turcs, en* 1736, 1737, 1738, et 1739, *et de la paix de Belgrade, qui la termina*, par le chevalier de *Keralio*. Un style noble, doux, et animé, selon que l'exige la matière, une narration nette et précise, un détail approfondi de toutes les opérations de cette guerre, rendent cette histoire agréable pour tous les lecteurs, et très-intéressante pour tous les militaires.

Je ne crois pas devoir passer ici sous silence un ouvrage concernant les royaumes du nord de l'Europe. C'est l'*abrégé chronologique de l'histoire du nord, ou des états de Danemarck, de Russie, de Suède, de Pologne, de Prusse, de Courlande*, etc., par *Lacombe*. Il est fait dans le goût de celui du président *Hénault*, suppose des recherches bien étendues, et ne peut qu'être d'une grande utilité.

## TURQUIE.

L'abbé *Mignot* a fait une bonne *histoire de l'empire ottoman*, depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade, en 1740. Elle est bien écrite, exacte; et toutes les matières y sont traitées avec beaucoup d'ordre, de choix, et de discernement.

Les *observations sur la religion, les mœurs, les loix, et le gouvernement des Turcs*, traduites de l'anglais de *Potter*, qui a été ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, doivent être lues. Elles sont très-curieuses et très-instructives.

Il y a un morceau intéressant de l'histoire des Turcs, dont il ne faut pas négliger la lecture. C'est l'*histoire de Scanderberg, roi d'Albanie*, par le P. *du Poncet*, jésuite. Elle est très-bien écrite; et les faits y sont bien détaillés.

On ne fera pas mal de lire l'*abrégé chronologique de l'histoire ottomane*, par *la Croix*. Il contient un précis des grandes puissances de l'Asie.

## ASIE.

Il y a un livre qu'on peut en quelque sorte regarder comme une histoire géné-

rale de l'Asie, et qui dispensera d'en lire d'autres. C'est l'*histoire ancienne des Chinois, des Japonais, des Indiens, des Persans, des Turcs, et des Russiens*, etc., par l'abbé de *Marsy*. En se bornant au récit des événemens les plus mémorables, l'auteur s'est principalement attaché à faire connoître la politique, la religion, la puissance, l'industrie, les mœurs, et les usages de ces peuples. Cet ouvrage se continue : mais les derniers volumes n'ont pas eu les mêmes succès que les précédens.

Pour l'histoire des Arabes, il faut d'abord lire la *vie du prophète Mahomet*. Nous en avons plusieurs. Celle qui a été traduite de l'anglais de *Prideaux*, est la meilleure.

*Elmacin*, natif d'Egypte, a donné en arabe une *histoire des califes*, qui a été traduite en français par *Vatter*: elle est estimée.

L'*histoire des Sarasins*, traduite de l'anglais de *Simon Ockley*, professeur d'arabe, dans l'université de Cambridge, mérite d'être lue.

Si l'on joint à ces livres, les *anecdotes arabes et musulmanes*, depuis Mahomet jusqu'à l'extinction du califat, et les *anecdotes orientales*, qui en sont une suite, on possédera assez bien l'his-

toire de ce peuple, que le fanatisme rendit conquérant.

Pour la Perse, il faut parcourir les *révolutions* de ce pays, par le P. *du Cerceau*, jésuite. Mais elles n'offrent qu'un tableau des événemens antérieurs au règne de *Thamas-Koulikan*.

On trouvera dans les *voyages en Turquie et en Asie*, par *Otter*, une bonne relation des expéditions de ce conquérant. C'est dommage qu'elle n'ait pas été poussée jusqu'à sa mort.

Les *mémoires de la Mamye-Clairac* y suppléeront. C'étoit un officier français, qui avoit passé en Perse, et servi sous Thamas-Koulikan.

L'assassinat de cet usurpateur fut suivi d'une révolution, dont on verra le récit dans un *essai sur les troubles de Perse et de Géorgie*, par *Peissonel*, consul de France à Smyrne.

Les morceaux que nous avons sur les Tartares, sont l'*histoire de Gengis-Kan*, traduite de l'arabe, par *Petis de la Croix*; intéressante

Une autre fort bonne, par le P. *Ganbil*, jésuite.

L'*histoire de Tamerlan*, par le P. *Margat*, jésuite; bien écrite.

L'*histoire des deux conquérans tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont

subjugué la Chine, il y a plus de deux siècles, par le P. d'*Orléans*, jésuite : elle se fait lire avec intérêt.

Pour le Mogol, on doit s'attacher à l'*histoire générale* de cet empire, par le P. *Catrou*, jésuite; quoiqu'elle renferme quelques détails inutiles, et qu'elle soit écrite d'un style un peu diffus.

Les *mémoires de l'empire du Mogol*, par *Bernier*, sont curieux et instructifs, pour les temps dont il y est question.

L'état actuel de cet empire est décrit dans l'*histoire des Indes Orientales, ancienne et moderne*, par l'abbé *Guyon*.

Si l'on veut connoître d'une manière particulière le royaume de Siam, il faut lire l'*histoire civile et naturelle* de ce pays, par *Turpin*; quoique le style n'en soit pas assez simple et naturel. Elle a été faite sur de bons mémoires communiqués à l'auteur.

La *vie* d'un chrétien, nommé *Constance*, premier ministre du roi de Siam, est réellement singulière, et très-curieuse. Il faut lire celle que nous a donnée le P. d *Orléans*, jésuite.

Nous avons plusieurs bons ouvrages sur la Chine; tels que la *description historique, géographique et phy-*

*sique de la Chine et de la Tartarie chinoise*, par le P. *du Halde*, jésuite ; exacte, bien détaillée, et bien écrite.

L'*histoire générale de la Chine, ou les grandes annales de cet empire*, traduites du texte chinois, par le P. *de Moyriac de Mailla*, jésuite, et publiées par l'abbé *Grosier*; excellent ouvrage, écrit d'un style digne de la majesté de l'histoire, et qui donne les plus amples connoissances de tous les grands événemens qui se sont passés dans ce pays, ainsi que des mœurs des habitans.

Le P. *Jouve*, jésuite, a fait l'*histoire de la conquête de la Chine par les Tartares-Mantchoux* : elle est curieuse et intéressante.

Il ne sera pas inutile d'y joindre les *mémoires sur l'état présent de la Chine*, par le P. *Lecomte*, jésuite, quoiqu'ils ne s'étendent que jusqu'à la fin du siècle dernier.

L'*histoire générale du Japon*, par le P. de *Charlevoix*, jésuite, est écrite avec beaucoup de sens, et bien traitée.

## AFRIQUE.

Pour avoir une notion suffisante de l'histoire d'Afrique, voici les livres qu'il faut lire.

La *description de l'Afrique*, traduite de l'espagnol de *Marmol*, par d'*Ablancourt*; ouvrage exact et bien détaillé, qui est tout à-la-fois historique et géographique.

La *description de l'Egypte, faite sur les mémoires de Maillet*, par l'abbé *le Mascrier;* la plus complète que nous ayons sur cette partie de l'Afrique, qui mérite le plus d'être connue: elle est embellie de traits d'histoire agréables.

L'*histoire de Saladin, soudan d'Egypte*, par *Marin*; intéressante et bien écrite.

L'*histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, traduite de l'anglais, par *Boyer de la Prébandière*. Elle contient l'origine, les révolutions, et l'état présent des royaumes d'Alger, de Tunis, de Tripoli, et de Maroc, avec leurs forces, leurs revenus, leur politique, et leur commerce. L'auteur de cette histoire, que l'amour de la vérité caractérise, avoit résidé plusieurs années dans ce pays.

L'*état présent de l'empire de Maroc*, par *Pridou de Saint-Aulon*, qui y avoit été ambassadeur du roi. C'est une relation courte, mais exacte et judicieuse.

La *nouvelle histoire de l'Afrique française*, par l'abbé de *Manet*. L'auteur, qui y avoit exercé les fonctions du ministère, avoit tout vu de ses propres yeux ; et il paroît qu'il l'avoit vu en observateur intelligent. On a joint à cette histoire, une *dissertation sur l'origine des nègres*, qui est très-curieuse.

L'*histoire du cap de Bonne-Espérance*, traduite du hollandais de *Kolbe*. Elle est estimée et doit être lue.

La *vie de Barberousse, général des armées navales de Soliman II, empereur des Turcs*, par *Richer* ; pleine de traits remarquables, et fort intéressante.

## AMÉRIQUE.

Si l'on est curieux de savoir quelle est la manière la plus probable, dont l'Amérique s'est peuplée, il faut lire les *recherches philosophiques sur les Américains, les Egyptiens et les Chinois*, par *Paw*. Cet ouvrage est bien fait, et n'est pas long.

Nous avons une bonne *histoire générale de l'Amérique*, traduite de l'anglais de *Robertson*. Elle a fait entièrement oublier celle qu'en avoit donnée le P. *Touron*, dominicain, et qui n'avoit pas eu un grand succès.

L'*histoire des colonies européennes dans l'Amérique*, traduite de l'anglais de *William Burck*, est une espèce d'histoire générale de cette partie du monde. Il sera bon de la parcourir.

On perdroit beaucoup si on ne lisoit pas les *mœurs des Sauvages*, par le P. *Lafitau*, jésuite; ouvrage bien écrit, fort curieux, rempli d'érudition et de grandes recherches. L'auteur avoit été missionnaire dans le pays des Iroquois.

L'*histoire de la conquête du Mexique*, par *Fernand Cortez*, traduite de l'espagnol d'*Antonio de Solis*, par *Citri de la Guette*, et celle *de la découverte et de la conquête du Pérou*, traduite de l'espagnol, de *Zarate*, par le même, sont deux histoires intéressantes qu'il faut lire.

On y joindra, si l'on veut, l'*histoire de la Californie*, taduite de l'anglais, par *Eidous*, et celle *de la conquête de la Floride*, traduite de l'espagnol de *Ferdinand de Soto*, par *Citri de la Guette*.

L'*histoire des Incas*, traduite de l'espagnol de *Garcilasso de la Vega*, quoiqu'un peu longue, mérite d'être parcourue.

Il y a une *relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol, par *Gomberville*, et dont la lecture ne pourra que faire plaisir.

On a beaucoup écrit sur le *Paraguai*, contrée de l'Amérique, qui mérite bien d'être connue. L'*histoire* de cette province, par le P. de *Charlevoix*, jésuite, est ce qui a été fait de plus raisonnable et de plus vrai.

Le même auteur a donné une très-bonne *histoire de la nouvelle France ou Canada*. Il n'est point de livre qui fasse mieux connoître ce pays et ses habitans.

Nous lui devons aussi une *histoire de l'île espagnole ou Saint-Domingue*; fort bon ouvrage, tant pour l'exactitude que pour le style, et qui doit être lu.

L'*histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, publiée il y a quelques années, n'a pas eu un grand succès. C'est moins un récit de faits, qu'une suite d'observations, écrites bien souvent d'un style emphatique, plein d'expressions gigantesques et

de métaphores outrées. On pourra cependant la parcourir.

L'*histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde*, traduite de l'anglais, de *Barrow*, par *Targe*, est très-curieuse et très-instructive.

Nous avons une collection précieuse, dont il ne faut pas négliger la lecture. Ce sont les *lettres curieuses et édifiantes, écrites des missions étrangères*, par *les PP. jésuites*. Indépendamment des agrémens du style, on y trouve les observations les plus judicieuses et les plus intéressantes. Elles peuvent fournir de très-bons mémoires, pour l'histoire des divers peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

# TABLE
# DES MATIÈRES
## CONTENUES
## DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SUITE DES PEUPLES MODERNES ET DE LA FRANCE. *Louis XIII.* Factions à la cour. Guerre civile. Richelieu ministre. Guerre contre les Huguenots. Prise de la Rochelle. Guerre étrangère. Cabales contre Richelieu. Révoltes de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Affoiblisement de la maison d'Autriche..... Page 1

*Louis XIV.* Régence de la reine mère. Ministère de Mazarin. Batailles de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingue, et de Lens. Paix de Westphalie. Guerre de la fronde. Paix des Pyrénées. Colbert ministre des finances. Guerre contre l'Espagne. Paix d'Aix-la-Chapelle. Beaux jours de Louis XIV. Progrès des sciences et des arts. Fondation des invalides. Guerre contre la Hollande. Paix de Nimègue. Ligue d'Augsbourg. Bataille de la Hogue. Paix de Riswick. Guerre pour la succession à la couronne d'Espagne. Revers de la France. Chagrins domestiques de Louis XIV. Paix d'Utrecht..... 23

Louis XV. Régence du duc d'Orléans. Systême de *Lass*. Guerre contre l'empereur. Paix de Vienne. Guerre contre la reine de Hongrie. Bataille de Fontenoi. Paix d'Aix-la-Chapelle. Fondation de l'école militaire. Guerre contre l'Angleterre. Paix de Versailles. Destruction des jésuites. Destruction des parlemens..... 57

Isles britanniques. Angleterre. Premiers rois de ce pays, ou heptarchie. Rois Anglo-Saxons..... 65

Rois de la maison de Normandie. *Guillaume I*, conquérant de l'Angleterre. *Guillaume II. Henri I.* Guerre contre son frère Robert *Etienne.* Guerre civile..... 70

Rois de la maison de Plantagenet. *Henri II.* Conspirations. Révoltes de ses propres enfans. Assassinat de Saint-Thomas de Cantorberi. *Richard I*, dit *Cœur-de-Lion.* Retenu prisonnier en Autriche à son retour de la Palestine. *Jean*, dit *Sans-Terre.* Il perd ses terres situées en France. Les barons lui font signer la grande chartre. Il est détrôné. *Henri III.* Confirmation de la grande chartre. Guerre civile. *Edouard I.* Etat florissant de l'Angleterre. Le pays de Galles réuni à la couronne. *Edouard II.* Troubles et guerre civile. Il est dépouillé de la couronne, et meurt dans une prison. *Edouard III.* Guerre contre la France. Bataille de Creci. Prise de Calais. Bataille de Poitiers. Les Anglais chassés de la France. *Richard II.* Révoltes. Guerre civile.

Il est détrôné. *Henri IV.* Querelles des maisons d'Yorck et de Lancastre. *Rose Blanche* et *Rose Rouge. Henri V.* Guerre contre la France. Bataille d'Azincourt. Il règne dans Paris. *Henri VI.* Il en est chassé. Guerre civile en Angleterre. Henri est fait prisonnier. Il est délivré par la reine Marguerite, sa femme. *Edouard IV.* guerre contre les partisans de Henri VI. Horribles assassinats. *Edouard V. Richard III.* Révolte. Il périt dans une bataille... 73

Rois de la maison de Tudor. *Henri VII.* Gouvernement sage. *Henri VIII.* Guerre contre la France. Religion catholique persécutée. Schisme. *Edouad VI.* établissement de la religion protestante en Angleterre. *Marie.* Rétablissement de la religion catholique. Conspiration découverte. *Elizabeth.* Etablissement de la religion anglicane. Supplice de Marie Stuart, reine d'Ecosse. Règne glorieux d'Elizabeth. Guerres contre les Irlandais..... 96

Rois de la maison de Stuart. *Jacques I.* Conspiration des poudres. *Serment d'Allégeance.* Partis des *Torys* et des *Whiggs. Charles I.* Grands troubles. *Convenant d'Ecosse.* Parlement nommé le *long Parlement.* Guerre civile. Charles I livré au parlement. Secte des indépendans. Cromwel maître dans Londres. Mort de Charles I sur un échafaud. *Charles II. Cromwel* généralissime. Son despotisme. Il est nommé *Protecteur* de la république. Ses

victoires. Ses cruelles inquiétudes. Sa mort. Son fils *Richard* lui succède. Il se démet du protectorat. Le général Monk rétablit la monarchie, et place *Charles II* sur le trône. Conspiration du duc de Montmouth, son fils naturel. Ses complices punis. *Jacques II.* Nouvelle révolte et supplice du duc de Montmouth. Progrès du parti rebelle. Le roi se réfugie en France. *Guillaume III.* Il défait l'armée du roi Jacques, et est reconnu roi d'Angleterre à la paix de Riswick. *Anne*, fille de Jacques II. Guerre contre la France au sujet de la succession à la couronne d'Espagne..... 103

Rois de la maison d'Hanovre. *Georges I, Georges II.* Guerres contre la France et l'Espagne..... 120

Ecosse. Troubles domestiques sous ses premiers rois. Maison de *Stuart* qui monte sur ce trône. *Marie Stuart.* Ses différends avec Elizabeth. Soulèvemens en Ecosse. Marie se réfugie en Angleterre. Elizabeth l'y fait emprisonner, et la fait mourir..... 121

Irlande. Ses premiers rois. *Brien*, surnommé *le Terrible.* Henri VIII, roi d'Angleterre, prend le titre de roi d'Irlande..... 127

Espagne. Ses premiers rois goths. Leur monarchie détruite par les Sarasins. Rétablie par *Pélage.* Ses successeurs. Royaume de Navarre fondé. Révolutions dans la monarchie maho-

métane d'Espagne. Démembrement du royaume chrétien de ce pays, en six souverainetés particulières. Guerres entre ces chrétiens. Sciences encouragées sous *Alphonse X*, roi de Castille et de Léon. Troubles sous *Pierre-le-Cruel*, roi de Castille, et sous *Charles-le-Mauvais*, roi de Navarre. Etats chrétiens confondus dans les trois royaumes de Castille, d'Arragon et de Navarre..... 129

*Ferdinand V*, roi d'Arragon, et *Isabelle*, reine de Castille. L'Espagne réunie, par leur mariage, en une seule monarchie. Ferdinand chasse les Maures du royaume de Grenade, le seul qui leur restoit. Il s'empare d'une partie de celui de Navarre. *Charles-Quint.* Guerre contre la France. François I est fait prisonnier. Expéditions de Charles-Quint en Afrique. Autre guerre contre la France. Paix de Crépi. Charles-Quint abdique la couronne. *Philippe II.* Guerre continuée contre la France. Bataille de Saint-Quentin. Philippe perd les Pays-Bas. Il s'empare du Portugal. Flotte appellée *invincible. Philippe III* Juifs et Maures bannis de son royaume. *Philippe IV.* Guerre sans succès contre la Hollande. Le Portugal détaché de l'Espagne. *Charles II.* Perte de la Franche-Comté. *Philippe V.* Monte sur le trône d'Espagne. Il abdique la couronne en faveur de son fils, après la mort duquel il la reprend. *Ferdinand VI*..... 138

PORTUGAL. *Henri*, de la maison de France, comte de Portugal. *Alphonse I*, reconnu roi. Ses successeurs. Interrègne. *Jean I*, fils naturel de *Pierre* dit *le Justicier*. Découverte de l'île de Madère. Autres découvertes sous ses successeurs. Le Portugal soumis aux rois d'Espagne. Le duc de Bragance, les en chasse, et en est reconnu roi. *Alphonse VI*, son fils. Il est obligé de se démettre de la couronne. *Pierre II*. Il se déclare contre Philippe V appellé au trône d'Espagne. *Jean V* continue cette guerre, et son armée est battue..... 146

ITALIE. Royaume de Naples et de Sicile. Ses premiers rois normands. Possédé par les empereurs. *Charles* de France en est couronné roi. *Vêpres Siciliennes*. Naples et la Sicile forment deux royaumes séparés. Leurs divers souverains..... 153

Malte. Saint-Marin..... 158

Toscane. Querelles élevées dans Florence. Factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Autres factions des *blancs* et des *noirs*. Maison de *Médicis*..... 161

Lucques. Modène. Parme. Mantoue... 165

Venise. Origine de cette république. Sa grande puissance. Ligue de Cambrai. Conjuration contre Venise. République de Raguse..... 169

Milan. Ses premiers seigneurs. Ses ducs. Tombé au pouvoir des empereurs... 173

Gènes. Origine de cette république. Factions élevées dans son sein. Elle se donne

à la France. Divisions entre les familles de Fiesques et de Doria. Gènes bombardée par les Français. Son doge vient à Versailles faire satisfaction à Louis XIV..... 175

CORSE. Sardaigne. *Théodore de Neuhoff*, proclamé roi de Corse..... 179

SAVOIE. Ses premiers comtes. Augmentation de leur domaine. Erection du comté de Savoie en duché. Suite de ses ducs. Son agrandissement. La Sardaigne y est réunie sous le titre de royaume..... 180

SUISSE ET GENÈVE..... 189

PROVINCES-UNIES. Leurs anciens habitans. Soumises aux ducs de Bourgogne, et ensuite aux rois d'Espagne. Elles s'érigent en république..... 193

ALLEMAGNE. Bohême. Ses ducs, et ses rois. Prusse. Chevaliers teutoniques. Ducs de Prusse. *Guillaume II* en est reconnu roi..... 198

HONGRIE. Ses ducs, et ses rois de la race de Geisa. Les empereurs en deviennent souverains..... 206

POLOGNE. Ses premiers ducs. Rois de la race des *Piastres*. Rois de la race des *Jagellons*. démembrement de la Pologne..... 210

DANEMARCK. Antiquité de cette monarchie. Suite de ses rois connus... 215

SUÈDE. Antiquité de cette monarchie. Elle tombe sous le pouvoir du Da-

nemarck. *Gustave Eric-Son* en brise le joug, et se fait reconnoître souverain. Suite de ses rois. Guerres glorieuses de *Gustave-Adolphe*. Exploits étonnans de *Charles XII*..... 220

RUSSIE. Origine des Russes. Leurs premiers ducs. Suite de leurs empereurs. Règne de *Pierre-le-Grand*... 225

TURQUIE. Fondation de cet empire. Grandes conquêtes des premiers empereurs. Leur suite..... 230

ASIE. Arabie. Empire des califes, fondé par Mahomet. Ses premiers successeurs. Leurs conquêtes..... 237

Califes de la race des *Ommiades*. Succès de leurs armes. Troubles intestins. . 243

Califes de la race des *Abbassides*. Sciences florissantes sous *Aaron-al-Raschid*. Discordes et guerres civiles. Décadence et destruction du califat..... 247

PERSE. Artaxercès fondateur de ce nouveau royaume. Ses successeurs. Les chrétiens persécutés par *Sapor II*, et plus encore par *Chosroës II*. Guerres contre les empereurs de Constantinople, et contre les Sarasins. Ceux-ci s'emparent de la Perse..... 256

Plusieurs monarchies s'élèvent dans la Perse. Les Turcs s'en emparent. Les Tartares les en chassent. *Usum-Cassan* se révolte, et se fait proclamer roi. Ses successeurs..... 268

*Shah Ismaël*, premier *sophi* de Perse. Ses successeurs. Divisions, révoltes, guerres civiles presque continuelles,

et cruautés qui en sont les suites. *Thamas-Kouli-Kan*, usurpateur du trône de Perse, meurt assassiné. . . . . 270

TARTARIE. Subjuguée par *Gengis-Kan*, et possédée par ses successeurs. La plus grande partie conquise par Tamerlan. . . . . 281

INDOSTAN, ou empire du Mogol. Ses fondateurs. Son premier empereur, et ses successeurs. La plus grande partie de ses richesses, enlevées par Thamas-Kouli-Kan. . . . . 284

CHINE. Fausse origine des Chinois. Dynasties de leurs empereurs. Grande muraille bâtie. Livres historiques brûlés. Partage de la Chine en deux empires. Missionnaires chrétiens dans ce pays. Conquête de la Chine par les Tartares. Religion chrétienne protégée, persécutée, et proscrite. . . . . 286

Japon. Lumière de l'évangile portée dans ce pays. . . . . 295

AFRIQUE. Egypte. Abyssinie. . . . . 296

Etats Barbaresques. Le royaume d'Alger. L'empire de Maroc. Le royaume de Tunis. Le royaume de Tripoli. . 299

AMÉRIQUE. Découverte de quelques îles. Découverte du continent par Colomb. Autres découvertes par divers navigateurs. *Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.* . . . . . 305

Livres d'histoire. . . . . 311

Histoire sainte. . . . . 314

Histoire ecclésiastique. . . . . 317

Histoire profane, universelle. . . . . 328
Histoire ancienne. . . . . 331
République romaine. . . . . 340
Histoire moderne. Empire romain. . . 345
Europe. . . . . 352
Empire d'Occident, dit d'Allemagne. 354
France. Histoires générales. . . . . 356
Histoires particulières. Vies et mémoires pour les différens règnes, depuis Charlemagne jusqu'à François I. . . . . 362
Depuis François I jusqu'à Louis XIV. 365
Depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. 369
Histoires particulières des villes et des provinces. . . . . 374
Isles Britanniques. . . . . 376
ESPAGNE. . . . . 379
PORTUGAL. . . . . 383
ITALIE. . . . . *Ibid.*
SUISSE ET GENÈVE. . . . . 388
PROVINCES-UNIES. . . . . 389
ALLEMAGNE. . . . . 391
HONGRIE. . . . . *Ibid.*
POLOGNE. . . . . *Ibid.*
DANEMARCK. . . . . 393
SUÈDE. . . . . *Ibid.*
RUSSIE. . . . . 395
TURQUIE. . . . . 397
ASIE. . . . . *Ibid.*
AFRIQUE. . . . . 402
AMÉRIQUE. . . . . 403

FIN.